

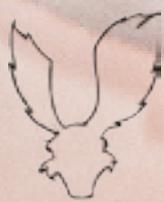
W-FENEC

MAGAZINE

FRANK TURNER

IMPARFAIT
POGO FEST
MERZHIN
PROHOM
MADAM
EIFFEL
BIGGER

DEAD SARA
MELISSMELL
MAUD LUBECK
METRO VERLAINE



0622

EDITO

Feuner les annonces de concert tout en privilégiant une soirée durant un week-end. Une fois une opportunité jugée intéressante, évaluer les distances entre la maison et la salle de concert. Acheter les billets. En profiter pour contacter l'attaché de presse histoire de tenter de glaner une interview avec l'artiste. Réviser ses classiques en revisitant la discographie de l'artiste. Et tenter de préparer une interview qui tient la route. Attendre le jour J en comptant les semaines, puis les jours et enfin les heures. Puis taper la route. Trouver la salle de concert et constater que les fans sont déjà présents en milieu d'après-midi. Appeler le tour manager pour le point de rendez-vous pour l'interview. Traverser le backstage pour rejoindre la press room. Attendre l'artiste. Saluer l'artiste. Commencer l'interview qui doit durer quinze minutes. Finalement, se voir offrir le temps qu'on veut par l'artiste. Se faire inviter au concert par le tour manager alors qu'on possède déjà des billets. Débriefing vite fait bien fait et se dire que c'est quand même cool de rencontrer des artistes. Retourner devant la salle et pénétrer dans ladite salle. Dépenser un peu de monnaie au merchandising. Attendre patiemment la première partie. En profiter pour humer la bonne odeur des machines à brouillard et prendre connaissance de la programmation future de la salle. Voir débouler la première partie. Enfiler ses protections auditives. Se dire au bout de trois morceaux que la première partie va être longue. Finalement, au bout de six, se dire que c'est pas si mal que ça. Regretter au bout de neuf qu'il n'y en ait pas un dixième. Profiter du changement de plateau pour regarder s'affairer le staff de l'artiste. Assister au focus de l'éclairagiste, au ballet incessant des roads sur scène et aux dernières vérifications du matériel par le stage manager.

Blackout. Cris du public. Premiers accords, premières sensations, premiers frissons. Se délecter 90 minutes durant d'une set list aux petits oignons. Chanter, transpirer, danser, sauter, hurler, rire. Réclamer un rappel. Ovationner les musiciens. Clap de fin. Les lumières de salle se rallument. Regarder les fans tenter de gratter un médiateur ou une setlist. Saluer le guitar tech qui se trouve être le guitariste d'une formation méconnue que tu adores. Le brancher pour une interview lors de la prochaine tournée de son groupe et constater son étonnement qu'en Allemagne, deux français s'intéressent aux activités de son groupe irlandais. La musique n'a pas de frontière. Constaté que les oreilles sifflent et que retirer des boules Quiès trop longtemps n'était peut-être pas la meilleure idée de la soirée. Discuter avec des inconnus et refaire le monde pendant 80 secondes. Trainer dans la salle et profiter d'un groupe de rock dans la sono. Quitter la salle et rejoindre sa voiture. Se refaire dix fois dans la tête le concert. Se coucher un peu lessivé mais super excité par cette soirée.

Jusqu'à il y a deux ans, on ne va pas se mentir, tout ceci était plus ou moins régulier dans ma vie. Presque banal. Il y a deux ans. Deux ans, ouais. Deux ans que je n'avais pas vécu ce sacré rituel. J'ai presque appréhendé le retour à la vie réelle, ce retour à la vie sociale dans une salle, sans masque, sans contrainte, mais avec des sourires, des échanges. Car oui, j'ai eu peur d'avoir oublié ces bonnes sensations. Ces sensations qui font que la musique est pour moi plus qu'une passion : une raison de vivre. Ce concert de Frank Turner au Garage de Saarbrücken le 23 avril dernier m'a fait un bien fou. Un retour à la vraie vie. Après une parenthèse de deux ans. Merci la vie.

■ Gui de Champi

SOMMAIRE

06 FRANK TURNER

21 MADAM

27 ZEAL & ARDOR

29 GHOST

32 LIVE : EAGLES OF DEATH METAL

39 MAUD LUBECK

49 DEAD SARA

67 BIGGER

75 EIFFEL

87 METRO VERLAINE

96 LIVE : SKUNK ANANSIE

108 POGO FEST

125 MERZHIN

137 IMPARFAIT

146 FESTIVAL BANLIEUES BLEUES

154 MELISSMELL

161 INTERVI OU : PROHOM

166 LIVE : THERAPY?

174 LIVE : LE GROS 4

198 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

204 DANS L'OMBRE : JEAN PHI

210 IL Y A 10 ANS : DEUS

212 FAN ATTIC : WEEZER



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Mic, Julien,
Guillaume Circus, JC, Jérôme.
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : JC Forestier

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AVRIL

Cave In fait son grand retour avec 2 clips de morceaux tirés de leur prochain album : Heavy pendulum

Haken a clippé un nouveau single intitulé Nightingale, sur lequel figure leur nouveau / vieux claviériste, Pete Jones.

Rage Against The Machine a annoncé sa tournée européenne pour aout / septembre.

Kirk Hammett, guitariste soliste de Metallica a sorti son premier single en solo, un morceau instrumental intitulé « High plains drifter »

Eloy Casagrande, batteur de **Sepultura** en a bavé ce mois-ci : d'abord en se cassant la jambe, cassure qui nécessitait une opération, puis en retournant à l'hôpital une semaine après pour une infection rénale.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MAI

Mai a été rude, avec les **disparitions** de Ric Parnell, Andy « Fletch » Fletcher, Alan White, Gabe Serbian mais aussi Guillaume Bideau (Scarve, Mne-mic, One-Way Mirror, Manu Livertout Band...).

Mai, ça a été aussi des remplacements de guitaristes : permanent chez **Lordi** et temporaires chez **Gojira** et **Deftones**.

Mai a livré aussi quelques surprises avec le grand retour de **Porcupine Tree**, qui a mis fin à son hiatus de 11 ans avec un album, Closure / composture qui sort fin juin ou **Rammstein** qui nous a gâté avec pas moins de 2 clips !

QUI A DIT ?

Ça aussi ça va perturber les gens, c'est horrible !

- A. Eiffel
- B. Imparfait
- C. Prohom
- D. Frank Turner

J'ai récemment laissé un bout d'annulaire gauche dans une tondeuse à gazon, j'ai comme l'impression que pour les accords majeurs à la guitare il va y avoir un petit souci.

- A. Metro Verlainne
- B. Merzhin
- C. Madam
- D. Prohom

Nous n'allons pas nous limiter à des morceaux qui font trois ou quatre minutes, de toute façon, on ne passe pas à la radio.

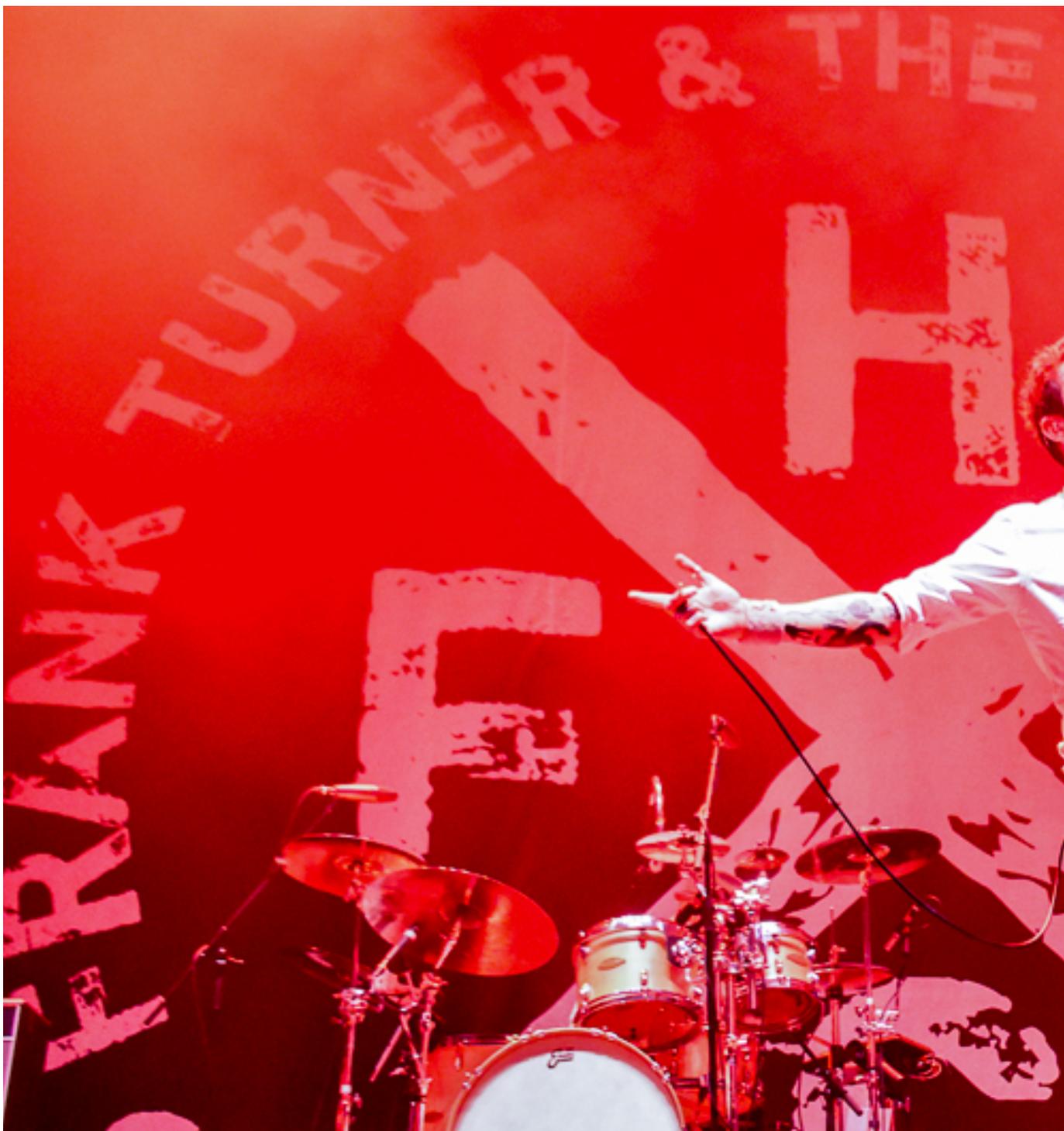
- A. Dead Sara
- B. Bigger
- C. Imparfait
- D. Merzhin

Que l'on continue ou non à être un groupe, je m'en fous, on verra.

- A. Madam
- B. Dead Sara
- C. Frank Turner
- D. Eiffel

Il faut donner la parole à celles qui la veulent, celles qui en ont besoin.

- A. Dead Sara
- B. Maud Lubeck
- C. Melissmell
- D. Madam



FRANK TURNER

DEUXIÈME RENCONTRE AVEC FRANK TURNER (CETTE FOIS-CI EN ALLEMAGNE) ET TOUJOURS UN PLAISIR DE RENCONTRER UN MUSICIEN PROLIFIQUE ET PASSIONNÉ. DISPOSANT DE QUINZE MINUTES À LA DEMANDE DE L'ATTACHÉE DE PRESSE, NOUS AVONS DÉPASSÉ LA DEMI-HEURE EN SA COMPAGNIE. AUCUN SUJET N'A ÉTÉ MIS DE COTÉ, ET ON A MÊME PU RÉGLER NOS COMPTES (EN RAPPORT AVEC LE NUMÉRO 47 DE NOTRE MAG) !



Enfin de retour en tournée ! J'imagine que le fait de dire que cela t'avait manqué est un euphémisme !

Oui, absolument ! Et c'est marrant parce que j'en parlais beaucoup depuis 2 ans, bien sûr, mais le fait d'être à nouveau en tournée pour de vrai, c'est la folie ! C'est émouvant, même, pour nous et aussi pour le public. Pour nous, après quelques jours, ce n'est plus «tout nouveau» mais chaque soir, il y a des tas de gens, comme tu disais, qui reviennent voir un spec-

tacle pour la première fois. Et on le ressent sur scène, c'est une impression géniale. J'en discutais avec les gars de Pet Needs, qui font leur toute première tournée européenne, et ils s'étonnaient que les Allemands soient tous super joyeux et amicaux. J'ai répondu que c'était vrai, bien sûr, mais je pense qu'ils sont particulièrement joyeux et amicaux en ce moment, parce qu'ils sont contents d'être de retour. Donc oui, ça fait du bien d'être en tournée.

Te retrouver pendant une longue période à la maison a-t-il été compliqué ?

D'une certaine manière oui, enfin il y avait du bon et du moins bon. Je pense, que c'est vrai pour tout le monde. Au bout quelques mois, je me suis rendu compte que c'était la première fois que je restais aussi longtemps au même endroit depuis mes 7 ans. C'était bizarre. Du coup, ça m'a posé un problème d'identité parce que j'ai commencé à faire des tournées avant même d'être adulte. J'ai commencé à 16 ans, c'est ce qui me définit, je suis «le mec en tournée». Et soudain ce n'était plus le cas. Alors j'ai dû me trouver un autre rôle dans la vie, ce genre de chose. Avec ma femme, on s'en est bien sorti mais c'est une question intéressante parce qu'il y a beaucoup de couples qui n'ont pas survécu à ces deux ans où ils étaient obligés de passer beaucoup de temps ensemble. Nous, ça nous a renforcés mais je connais des gens pour qui ça a été le contraire. Mais oui, il y a eu des inconvénients. L'un des plus gros pour moi était de devoir déménager pour des raisons financières, essentiellement. J'ai dû quitter Londres alors que je pensais que ça n'arriverait jamais. Mais finalement c'était juste génial ! Je suis content d'avoir vécu à Londres pendant tout ce temps mais il

était temps que ça se termine. Maintenant je vis au bord de la mer, je vois la mer depuis la fenêtre de ma chambre. Donc je ne suis pas à plaindre !

Pendant le «premier» confinement (de mi-mars à mi-mai 2020 en France), un de nos seuls échappatoires était le Indépendant Venue Love du jeudi soir ! Ces concerts étaient en quelque sorte notre bouée de sauvetage à défaut de pouvoir assister à des concerts. Était-ce vital pour toi de donner ces concerts bricolés et donc dans un esprit 100% DIY ?

L'une des nombreuses raisons pour lesquelles j'ai fait ça, c'est que c'était super facile ! On en a fait un avant que le confinement commence réellement en Angleterre, quand tout le monde commençait déjà à rester chez soi. On avait annulé la tournée. J'étais rentré à la maison avec ma femme et mon ami Micah qui était sur la tournée aussi. En fait, toute l'équipe de la tournée était chez moi comme il s'agissait de concerts acoustiques. Donc on s'est dit qu'on allait trouver un truc. Je ne suis pas particulièrement calé en technologie mais je me suis dit que je n'avais qu'à installer mon ordi portable et appuyer sur un bouton... et ça a marché. J'ai posté une annonce sur Facebook, etc. et il y



avait environ 15 000 personnes qui ont regardé ce premier concert en ligne. J'ai trouvé ça super facile, en fait. Le premier nous a permis de collecter des fonds pour mon équipe et ça aussi, c'était super facile. Les dons représentaient une somme qui me semble incroyable !

As-tu une idée du montant des dons récoltés au final ?

Le premier concert nous a permis de récolter 44 000 livres. C'était tellement facile qu'en discutant avec un ami qui gère une salle de spectacle (où j'ai habité un certain temps ... sur un canapé dans l'entrée... Tre aussi habitait là en fait ... ça s'appelait le Nambucca*) et qui me disait qu'il avait des difficultés déjà avant le confinement, je lui ai proposé de faire un de ces concerts pour lui. J'avais prévu d'aller directement là-bas mais c'est là qu'ils ont annoncé le confinement, donc j'ai dû le faire à nouveau depuis chez moi. Et pour la collecte de fonds à proprement parler, j'ai aussi utilisé mon PayPal perso et j'ai collecté environ 12 000 livres. Donc j'ai fait un virement de 12 000 livres sur un compte externe et là, ma banque m'a appelé pour demander des explications : «Que se passe-t-il ??? Vous avez eu des mouvements pour environ 60 000 livres sur votre compte en deux semaines.» Ils ont dû avoir une sorte d'alarme anticriminels ! A partir de là, ce sont les salles qui ont créé leurs propres cagnottes en ligne pour les dons. Du coup, je n'ai pas les chiffres définitifs des dons collectés pour tout le monde mais en tout, pour les salles, je ne compte pas celles pour l'équipe, on doit avoisiner les 300 000 livres. Donc c'est cool ! Après, ça n'a pas complètement sauvé tout le monde, il ne s'agissait pas de dire : «tiens, prends ça et ça va aller» mais pour la plupart, ça leur a permis de traverser quelques mois difficiles. Et après, d'autres personnes leur ont permis de tenir encore quelques mois supplémentaires. C'était juste une petite contribution mais je trouve ça assez cool. Et ça m'a aidé, moi aussi. Ça m'a permis de me sentir utile. On parlait d'identité tout à l'heure, je me disais que c'était ça que je devais faire à ce moment-là. Ça m'a permis de structurer mes semaines aussi, il fallait que je sois prêt pour le jeudi, notamment pour pouvoir jouer les albums en entier.

Comment tu te préparais, comment tu choisisais les sets ?

J'ai commencé par faire un album par se-

main, ensuite j'ai fait des morceaux rares, des reprises des copains, des morceaux à la demande. Au bout d'un moment j'ai arrêté parce que je ne trouvais plus de chansons à jouer, parce que je n'en connaissais plus d'autres ! L'autre truc que je voudrais mentionner, et je ne dis pas ça pour faire ma langue de pute, mais au début je m'attendais à ce que beaucoup d'autres musiciens reprennent l'idée et fassent pareil. Mais hormis quelques honorables exceptions, peu de gens l'ont fait et je me suis un peu brouillé avec certains musiciens dont je ne citerai pas le nom. Je leur ai demandé mais ils n'en avaient pas envie. Je leur disais : «Mais tu es dix fois plus connu que moi, tu pourrais collecter dix fois plus d'argent ! Ça te prendrait une heure dans toute ta vie et tu pourrais sauver une salle où je t'ai vu jouer, putain !» Donc voilà, certains ont aidé, d'autres non, tant pis. Mais c'était une bonne manière d'employer mon temps, ça m'a beaucoup aidé et ça a visiblement plu à beaucoup de monde.

Pendant ces jeudis soirs, nous avons pu découvrir une super première partie, en l'occurrence Guise, que tu produis, au même titre que Pet Needs qui t'accompagne sur cette tournée. Tu as dorénavant ton propre studio. Envisages-tu de développer cette activité de producteur pour autrui ?

Oui ! C'est une question de temps, essentiellement mais jusqu'à.. quasiment maintenant, j'avais beaucoup de temps puisque je ne tournais plus, ni rien. Et l'une des conséquences du déménagement, c'est que j'ai pu m'aménager un studio, même s'il est très petit. Et je ne veux pas enregistrer mes propres morceaux dedans, c'est vraiment pour enregistrer les autres.

Ah ? Tu n'as pas enregistré de morceau à toi dedans ?

Pour le moment, non. Ça pourrait venir mais j'aurais besoin de quelqu'un d'autre, ne serait-ce que pour appuyer sur «Enregistrer» comme il est en deux pièces. Mais l'idée, c'est plus de travailler comme producteur, pour plusieurs raisons. Déjà pour avoir un moyen de gagner ma vie en dehors des tournées, après ce qui s'est passé pendant les deux dernières années. J'aurais bien aimé qu'il soit en place avant le confinement d'ailleurs, parce que pendant deux ans je n'avais plus de revenus du tout. Mais aussi parce que d'un point de vue créatif, c'est intéressant et stimulant pour



moi. D'abord parce qu'en soi, c'est une créativité complètement différente. Tu n'écris pas les chansons, tu ne joues pas les chansons. Ton boulot, c'est de faire ressortir le meilleur de tous ceux qui sont dans la pièce, de faire des suggestions. J'ai bossé avec Pet Needs, qui sont de vieux amis, et c'était tellement cool de leur faire jouer leurs chansons, de leur dire des trucs comme «peut-être que vous devriez jouer le refrain deux fois, là» ou «on pourrait rajouter de la guitare dans cette section», etc. C'est un super boulot de collaboration. Et aussi, en général, je trouve que c'est une bonne source d'inspiration pour l'écriture de mes propres morceaux. En particulier quand je travaille avec de jeunes groupes. Parce que j'ai 40 ans et c'est typiquement le moment où les musiciens commencent à affirmer que le rock est mort parce qu'ils sont trop vieux, tout ça. Et en côtoyant des gens plus jeunes, tout excités, pleins d'énergie, ça déteint sur moi et c'est super cool. Par exemple, l'autre jour je travaillais avec un groupe de jeunes de 18 ans. C'était la première fois qu'ils allaient en studio. Ils viennent de sortir un disque monstrueux, d'ailleurs, mais là on enregistrait un single. Ils étaient trop cool, super enthousiastes et pleins d'énergie et moi j'étais comme un fou !

Donc ce n'est pas totalement désintéressé, tu te «nourris» d'eux aussi !

Oui, absolument ! Il y a un moment pour la plupart des gens qui font leurs débuts où ils sont mûrs, prêts à tomber de l'arbre et c'est génial d'être présent à ce moment-là.

Notre ami commun Forest Pooky, et ce n'est pas le seul, nous a fait part du fait que sans le confinement, il n'aurait pas réalisé certains projets, comme son disque de Cover stories sur lequel tu participes avec une version surprenante d'un titre de Springsteen... de ton côté, quels sont les projets artistiques que tu n'aurais peut-être pas menés s'il n'y avait pas eu le confinement ?

La première année (putain !!!) on a fait le split avec NOFX. On avait prévu de le faire dans tous les cas, mais on a avancé le projet et il est sorti à l'été 2020. Et aussi l'album Live at Newcastle. Pour ça aussi, on avait enregistré les concerts et on devait le sortir sans échéance particulière mais du coup on a décidé de le faire tout de suite. Mais mon plus gros projet, c'était d'apprendre le métier de producteur. Des arrangements, j'en faisais depuis long-

temps mais j'avais besoin d'apprendre à utiliser un compresseur et un égaliseur, à positionner les micros correctement, etc. J'ai suivi des cours en ligne, j'ai lu des livres, j'ai regardé 200 heures de vidéos sur YouTube, etc. C'était ça, mon gros projet du confinement. J'ai eu aussi plusieurs projets parallèles qui sont toujours en cours, notamment avec Mingle Harde... c'est comme ça qu'on s'appelle maintenant.

Pourquoi vous avez décidé de changer de nom ?

Il y a pas mal de gens qui étaient contrariés à cause de notre ancien nom Möngöl Hörde. Je n'étais pas forcément d'accord avec leur point de vue mais en même temps, on n'a jamais eu l'intention de blesser qui que ce soit avec ce nom, premièrement, et deuxièmement je n'avais pas envie de me prendre la tête avec des gens en permanence. Donc on a choisi de se faciliter la vie. De toute façon, c'est plus marrant comme ça.

D'ailleurs on a tous cru à un poisson d'avril !

Et on a adoré ! On l'a annoncé le 1er avril exprès pour que les gens se demandent si c'était sérieux. Et c'est justement ce que beaucoup n'ont pas l'air de comprendre à propos de ce groupe : on n'est pas un groupe comique mais on ne se prend pas vraiment au sérieux non plus ! On est juste trois vieux punks qui s'amusent en faisant un bruit affreux. C'est ça, le principe de base. Notre premier disque contient une chanson sur Keith Richards qui va tuer Paul McCartney, donc clairement, ce n'est pas sérieux !

Et j'ai aussi cet autre projet qui va sortir cet été, je ne peux pas trop en parler. Oh et puis si, je vais quand même te dire un truc. Ça s'appelle Eating Before Swimming. On ne fera pas de concerts parce que c'est impossible de jouer ça en live. C'est un projet électro sur lequel je bosse avec un ami depuis 10 ans et on l'a terminé pendant le confinement aussi. Ça aussi ça va perturber les gens, c'est horrible ! (Rires)

Parlons du disque à présent. Ce disque est-il, au niveau des paroles, le plus personnel que tu ais écrits ?

Je dirais ex-aequo avec Tape deck heart, qui est un disque très personnel aussi. Les sujets sont différents. Je dirais que pendant la première partie de ma carrière, j'écrivais de manière autobiographique, un peu comme une confession. Et pour les deux derniers disques,

je n'ai pas fait ça du tout. Be more kind était plus orienté politique et la spécificité de No man's land, c'est qu'il ne parle pas de moi du tout. Donc c'était intéressant de revenir à ce style parce que par définition, si on écrit de manière autobiographique, au bout de 5 ans on a de nouvelles choses à raconter !

Mais il y a aussi des trucs plus anciens dans ce disque...

Oui, parce que je pense que même si ça craint de vieillir, la contrepartie c'est qu'on est plus à l'aise avec soi-même et pour moi, ça veut dire que je suis prêt à aborder des trucs plus profonds. L'exemple le plus évident, c'est que je n'étais pas prêt à parler de mon père et de mon enfance. Il y a 5, 10 ans ou plus je n'aurais jamais accepté de parler de ça. Même parler de la drogue, c'est un truc pour lequel je n'étais pas prêt jusqu'à une période assez récente. Donc je crois qu'il se produit une sorte de libération quand on vieillit. Je me suis dit «allez, je peux parler de ça maintenant» parce que je savais qu'ensuite il n'allait rien m'arriver de grave. En tout cas oui, c'est un album très personnel, bien sûr.

Pourquoi ce titre, FTHC ? Il aurait pu également s'appeler Positive songs for negative people ou même le contraire, non ?

[Rires] Excellent ! J'ai ce titre en tête depuis longtemps, en fait. Mais plus en mode : «un jour, je donnerai ce titre à un album». D'un point de vue musical, je pensais que ce serait celui-là ou jamais. Et sinon... je ne suis pas sûr de l'avoir déjà dit dans une interview, l'autre titre qu'on envisageait, c'était un vers de The Resurrectionists : «unsupervised, unhappy and uncool», je trouve que c'était une bonne idée. Mais tout le monde me disait : «ne fais pas le con, appelle-le FTHC !»

Et pourquoi ce changement de logo ?

Le changement de logo c'était juste pour cet album parce que je voulais qu'il soit différent. On a utilisé l'ancien logo sur tous les disques que j'ai sortis et je trouvais que ce serait cool d'avoir quelque chose de nouveau. J'adore la pochette de ce disque. Elle a une sorte d'ambiance «Art Nouveau» et aussi un petit côté Jamie Courtier, comme un drapeau punk rock. Enfin, j'ai utilisé l'expression Frank Turner Hardcore. Le logo d'origine était une sorte blague, c'est assez difficile d'avoir un logo quand on est un artiste solo. Donc il reprenait

le vieux logo punk hardcore, NYxHC, etc. Donc j'ai surenchéri et je l'ai mis sur le tout premier flyer que j'ai créé pour un concert solo et c'est resté. Des tas de gens ne savent pas ce que ça veut dire et ça me fait halluciner parce que pour moi c'est plutôt évident ! Mais il y a plein de gens qui n'ont pas grandi en écoutant des vieux groupes de punk hardcore bizarres. Alors je leur dis que ça veut dire «haute couture» ou d'autres conneries, comme ça figure toujours sur des T-shirts. Mais oui, ça veut dire «hardcore» et d'ailleurs il y a quelques chansons hardcore sur le disque.

Alors attends, il faut que je m'y retrouve dans mes questions parce que tu as répondu avant que je les pose...

Ah mince, pardon. [en français] Désolé ! D'ailleurs je voulais m'excuser aussi parce qu'on devrait faire l'interview en français mais j'ai oublié tout mon français parce qu'il y 2 ans que je n'ai pas pratiqué ! C'est difficile parce que comme vous [le savez] après deux années sans parler en français, tous les mots [sont] juste là mais c'est difficile de les toucher.

[A Gui] C'est un T-shirt des Wildhearts que tu portes ? Génial ! Bon allez, on continue.

Maintenant que les Wildhearts ont malheureusement splitté... Je pense que ce n'est pas la dernière fois. Ils se sont déjà séparés avant. En tant que fans des Wildhearts, on sait bien que ce groupe c'est les montagnes russes. J'adore, je les aime tous mais Ginger c'est un ami proche. Il a beaucoup de problèmes, c'est un putain de génie avec un cœur en or mais il a beaucoup de hauts et de bas dans sa vie. Enfin, je pense que ce n'est pas la fin des Wildhearts. Enfin, j'espère. J'ai trouvé que les quelques derniers disques étaient géniaux ! Renaissance men, il est trop bon.

Quel est ton groupe en activité préféré ? Et celui que tu aimerais emmener en tournée avec toi ?

Bonne question ! Je ne sais pas, c'est difficile de choisir. Pet Needs évidemment, je les adore, ils sont géniaux. Et sinon, dans ce que j'ai écouté dernièrement, c'est un groupe qui existe depuis longtemps mais ils viennent de sortir deux nouveaux disques : Pedro The Lion. Ils ont fait 4, peut-être 5 disques au début des années 2000, ensuite ils ont disparu pendant une dizaine d'années et ils viennent de faire deux nouveaux disques. En fait c'est surtout un mec qui s'appelle Dave Bazan. Sur les al-

bums, c'est lui qui joue à peu près tout et il a un groupe pour le live. C'est vraiment mon auteur préféré au monde et ses nouveaux disques sont ce qu'il a fait de mieux. Je suis complètement obsédé, à tel point que ma femme m'interdit d'écouter Pedro The Lion à la maison. Elle en a trop marre ! Il doit y avoir 7 disques maintenant et quand j'ai assez écouté un disque, j'en mets un autre. Elle n'en peut plus ! Mais vous devriez écouter Pedro The Lion, en commençant par le début !

«Miranda», un des titres le plus personnel, est étrangement le morceau le plus léger musicalement : au moment de composer, la musique s'adapte-t-elle aux paroles, ou bien est-ce le contraire ?

En général, quand j'écris c'est comme si je me trouvais dans une décharge. Il y a une grosse pile d'idées de paroles d'un côté, une grosse pile d'idées de mélodies de l'autre et le travail de construction consiste à prendre un morceau d'un côté et un morceau de l'autre et d'essayer de les associer jusqu'à ce que ça corresponde. A ce moment-là, si on a une mélodie on va tourner autour de certains textes ou si on a

un texte on va aller vers un type d'idées musicales. De temps en temps, il arrive que les deux viennent en même temps et je trouve toujours ça très puissant parce qu'ai l'impression que c'était le destin. Le riff principal de «Miranda», c'était juste un truc que je jouais aux balances pendant des années, je jouais ça tout le temps et à un moment, Matt a fini par me demander ce que c'était. Il croyait que c'était un truc de Sam Cooke ou quelque chose comme ça, un vieux truc genre Motown, tout ça. Je lui réponds que c'est juste un truc que je joue comme ça et il me dit qu'il trouve ça bien. Et finalement on a un peu co-écrit ce morceau parce qu'il a posé d'autres accords en dessous et ce n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais, ça m'a étonné. Et c'est comme ça que cette chanson est née. Mais oui, en résumé, les paroles et la musique ont tendance à se trouver la plupart du temps.

En plus de tes textes, l'interview donné à The Independent, a-t-elle été une thérapie ?

Oui ! Enfin, il y a pas mal de choses dans ce que je fais qui s'apparentent à une thérapie publique ! (rires)





Exposer notamment tes anciens problèmes de drogue et les chanter aujourd'hui a-t-il été difficile ?

Ça peut l'être, oui. Parfois c'est difficile. En fait, je pense que l'une des raisons pour lesquelles cet album est sorti tel qu'il est, même s'il ne s'agit pas d'un album «du confinement» car ce n'est pas le sujet, c'est qu'il a été influencé par ça de plusieurs manières. Notamment parce que quand j'écris, je m'efforce de le faire sans penser à ce que les autres vont penser de ce que j'écris. Un peu comme quand on juge soi-même ce qu'on écrit. Ça c'est nul, ça c'est chiant. L'important c'est d'être aussi brut que possible et le meilleur moyen d'y parvenir, c'est de s'isoler du monde et d'écrire ce qu'on pense vraiment, ce qu'on ressent, ce qu'on croit. C'était plus facile à faire pour cet album parce qu'on est restés enfermés à la maison pendant des lustres ! Donc j'avais le temps de réfléchir à ce que je voulais vraiment dire. Ensuite, vient ce moment bizarre, après avoir écrit tout ça, puis le studio avec le groupe, le producteur, etc. où ça se passe bien parce que ce sont des gens que je connais bien et que j'aime. On masterise, on mixe, la tension monte et là, quand le single sort je me dis : «mais qu'est-ce que j'ai fait ??? Tout le monde va l'entendre !!!» Mais au fil des années à écrire des chansons difficiles et personnelles, j'ai vu qu'elles parlaient à beaucoup de monde et j'en suis très reconnaissant. Ce que je voulais dire, c'est que j'essaie de ne pas penser à ça non plus en écrivant. Je ne veux pas écrire une chanson «pour aider les autres», ça sonnerait faux. Mais si une chanson m'aide pendant l'écriture et qu'elle aide aussi d'autres personnes quand elles l'entendent, c'est cool ! C'est quelque chose qui doit arriver par accident. C'est l'un des grands mystères de l'écriture, pour moi : les meilleures chansons n'arrivent pas parce qu'on le décide, on ne peut pas s'installer pour écrire en se disant «je vais écrire un tube», ça va être nul parce que la chanson ne va pas «fonctionner». On fait de son mieux pour écrire une bonne chanson et ensuite on espère qu'elle touchera sa cible, un peu comme on lancerait des couteaux par-dessus son épaule.

Question à laquelle tu ne pourras pas échapper : pendant l'élaboration du numéro 47 de notre zine et à l'occasion des 40 ans du groupe, nous avons contacté 40 personnalités de la musique pour connaître leur morceau préféré de Bad Religion. The Adolescents, Davey War-

sop de Suedehead, Blackie des Hard Ons ou le chanteur de Refused ont participé à ce petit jeu. Sans t'en vouloir, je n'ai pas eu de retour à quelques messages envoyés. Du coup, maintenant que nous sommes face à face, quel est ton morceau de Bad Religion préféré ?

Ah merde, je n'ai pas répondu ? En fait, ce n'est pas que je n'aime pas Bad Religion mais ce n'est pas mon groupe de punk préféré. Désolé ! Vous arriverez à me pardonner ? Je connais parce. ben, c'est un peu obligatoire (rires). J'aime bien Suffer, c'est un super album, en fait je trouve que The gray race est vraiment génial et je trouve aussi que Stranger than fiction est sous-estimé. La première chanson de Bad Religion que j'ai entendue était «21st century digital boy» parce qu'il est sorti quand j'ai commencé à écouter du punk rock et tout le monde me disait : «Tu dois écouter ça !» Et j'aimais bien cette chanson, et l'album aussi. Et j'ai aussi fait une reprise de «My poor friend me» pour une compilation, il y a plusieurs années. Quand on n'apprécie pas particulièrement un groupe, le fait d'apprendre une chanson pour la reprendre peut être vraiment cool parce qu'on doit vraiment la décortiquer pour la jouer et pour l'apprendre et du coup j'ai fini par l'aimer. Donc je vais dire ça, «My poor friend me» !

Merci à Frank, Tre et Anthea.

***Le Nambucca a malheureusement fermé ses portes définitivement le 14 mai 2022.**

Photos : JC Forestier

■ Gui de Champi & Tiffany
Photos : JC Forestier







FRANK TURNER

FTHC

[Xtra mile Recording / Polydor]

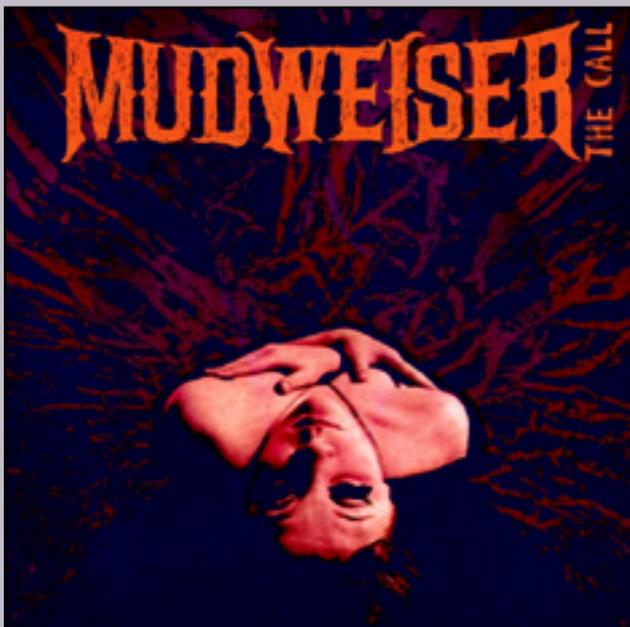
C'est bizarre, mais j'ai toujours du mal à me lancer dans la rédaction d'une chronique de disque d'un artiste que j'aime beaucoup. Ce qui ne veut pas dire que pour les autres, je m'en tamponne. Mais, voilà, c'est comme ça. Arriver à trouver les mots justes en étant le plus objectif possible (quoique, nous sommes avant tout un fanzine, alors l'objectivité, parfois, on s'en cogne), c'est un sacré défi. Bref, voici ma chronique du nouvel album de Frank Turner.

L'homme au 2.629 concerts (à la date du 13 juin 2022, et il en aura enquillé cinquante de plus à la fin d'ici la fin de l'été !) a sorti en février dernier son neuvième album studio sobrement intitulé FTHC pour Frank Turner Hardcore. Tout un symbole pour ceux qui suivent cet authentique artiste depuis ses débuts et ceux qui ont pris le train en marche (comme moi), même si ces initiales et son logo original sont à l'origine une simple blague. Frank Turner transpire la sincérité, et son attachement aux valeurs du punk rock est incontestable. Et même s'il remplit les salles et joue dans le monde entier avec une infrastructure de plus en plus conséquente, rien d'étonnant à pouvoir assister à un de ses «solo show» dans une bibliothèque, une ambassade ou dans son salon (confinement oblige). Artiste folk et musicien punk rock à la fois, la pandémie a eu raison des incessantes tournées de Frank et, ce n'est pas un hasard si FTHC se révèle un des disques les plus personnels au niveau de

l'écriture et le plus punk dans son approche sonore. Ce qui en fait un de mes préférés de sa discographie (avec Tape deck heart). Je n'ai pas l'habitude de philosopher sur les textes dans mes chroniques de disque, mais j'ai été attiré par ceux de FTHC. Et assez troublé. Les sujets évoqués sont forts, comme entre autre, le rejet du conservatisme («Non serviam»), ses relations avec son père («Fatherless» - And I cried myself to sleep each night / For 3 straight weeks until I was dead inside, «Miranda» - I was always hoping that he would find a way to change / And after everything that we've been through / Miranda, it's lovely to meet you) ou le fait de grandir sans figure paternelle («The resurrectionists»), du quotidien et des conséquences du confinement («The work», «Farewell to my city» et son clin d'œil London, you can keep my bones, «The gathering»), la drogue («Untainted love» - I'm not invincible, it's impossible to stay alone forever) et la santé mentale («Haven't been doing so well», «Punches»).

Et la musique dans tout ça ? Affirmée, conséquente, radicale. Cette formule détonante qu'est l'astucieux mélange de punk et de folk fait des ravages et la première partie du disque est aussi puissante que passionnante. Ça bastonne à tous les étages, c'est intense et c'est tant mieux. FTHC est incontestablement le disque le plus agressif du britannique, qu'on se le dise. Après deux respirations («Miranda», «A wave across the bay»), place à l'un des monuments de ce disque («The resurrectionists») et son final voyant Simon Neil de Biffy Clyro participer à la récréation. La seconde face est remuante («Punches», «Perfect score») mais aussi plus intimiste. Un disque complet qui sent le soufre mais qui regorge de pépites mélodiques et mélodieuses. Du Frank Turner pur jus, abrasif et passionnant. Tout ce qu'on aime, en quelque sorte.

■ Gui de Champi



MUDWEISER

THE CALL

[Head Records]

Les Mudweiser ne sortent pas assez d'albums pour qu'on puisse aisément voir des évolutions, les mecs font du stoner, point barre. Et quand le guitariste (Saïd) d'origine est de retour dans le combo, ça ne fait que renforcer cette idée que le groupe fait avant tout ce qu'il sait faire. Et c'est de toute façon ce qu'on lui demande !

Ce qu'on veut, c'est ce son épais propre au style qui permet de jouer sur les tempos et le groove sans que les guitares ne cessent de cracher leurs accords, un son puissant et accrocheur travaillé par Cyrille Gachet (Year Of No Light, Verdun, Mars Red Sky.) et mis en valeur par le mastering de Serge Morattel (Ventura, Hey Satan, Knut...), deux experts en gras qui ne déçoivent jamais. Ce qu'on veut aussi, c'est retrouver la puissance des mélodies («Sister mary») sans forcément jouer sur la vitesse même si, il faut bien l'avouer, quel kiffe de suivre le rythme effréné de «High again», le chant de Reuno use de ses charmes pour qu'on ne puisse résister à son «Invitation». Ce qu'on veut, c'est se perdre dans des méandres doom/sludge comme sur «Daughters of night» ou «Sad man» où toutes les sorties de piste sont autorisées du moment qu'on ne quitte pas le désert et son sable granuleux. Ce qu'on veut, c'est sentir le vent dans nos cheveux lors des chevauchées sauvages («High again» donc mais aussi «Reckless dream»). Ce qu'on veut encore, c'est maîtriser la puissance des titres en sachant quand il faut lever les poings (ou les

doigts) vers le ciel avant de faire les quelques moulinets pour accompagner le batteur sur ses roulements («Blasted forever») ou quand on va se faire pilonner par la basse («The hunt»).

S'il fallait rédiger un cahier des charges pour Mudweiser au moment d'entrer en studio, je leur dirais de mettre tous les ingrédients qu'ils ont mis dans The call parce qu'on y trouve tout ce que j'aime dans le stoner, c'est déjà pas mal !

■ Oli



CARPENTER BRUT

LEATHER TERROR

[No Quarter Prod / Virgin]

J'ai été happé par le phénomène Carpenter Brut dès la sortie du premier EP en 2012. Ça changeait et tranchait avec ce que j'avais l'habitude d'écouter, ça remettait au goût du jour des ambiances des 80's mais avec une prod actuelle et non des moindres, c'était très bien fait ! Le problème c'est qu'après on en a bouffé à toutes les sauces de ces années, pour le meilleur et pour le pire. Et ça n'est pas fini quand on voit l'engouement par exemple pour la série Stranger Things, Kate Bush qui par effet collatéral explose à nouveau les charts... Mais revenons à nos moutons ou plutôt à nos vaches car il n'est pas question de laine, là mais de cuir.

L'entité qui se cache derrière Carpenter Brut aime les trilogies. Après celle des EPs se référant chacun à un type de cinéma de genre (films d'horreur, policiers, dystopiques), place à une nouvelle trilogie qui tourne autour d'un scénario de slasher movie. C'est ainsi qu'est apparu Leather teeth en 2018, racontant l'histoire banale d'un quarterback, d'une cheerleader et d'un étudiant en chimie déchu et défiguré, sous fond de glam rock (et de synthés bien sûr). Pas mal mais un peu trop polissé, convenu. peut mieux faire. C'est tout l'objet de Leather terror, le deuxième opus qui sonne le glas de la vengeance pour le héros Bret Halford.

Dès l'intro instru et les premières secondes, on sent qu'on n'est pas là pour rigoler. Ça va décou-

per sévère et cela se confirme avec le sombre et puissant «Straight outta Hell». Jamais la synthwave n'a sonné aussi metal et vice versa. C'est le vice qui prédomine ici, d'ailleurs et il ne quittera jamais l'album, même sur des morceaux un peu plus formatés. Quand on écoute «The widow maker» on a irrémédiablement en tête des images aux couleurs flashy, fluos, des villes et balades en voitures futuristes... Même sentiment avec le tubesque «Imaginary fire» au son pachydermique et guest deluxe Greg Puciato de feu Dillinger Escape Plan. Pour diversifier, faire évoluer sa musique, Carpenter Brut s'est associé à différents chanteurs, alternant donc morceaux instrus et chansons, comme le très typé et planant Depeche Modesque «... good night, goodbye» ou encore l'ovni dancefloor pop «Lipstick masquerade» qui pourrait avoir été composé pour Madonna dans les années 80. Quand Carpenter Brut repart dans ses travers plus brutaux, pervers, dans cette quête de terreur, on sent également l'ombre de Nine Inch Nails ou même parfois de Andrew WK (sans le côté gueule de bois et vomis), comme sur «Leather terror», clôturant ce chapitre et n'augurant rien de bon pour celles et ceux qui croiseront la route de Bret Halford. Pas de quartier. Aventures sanglantes et affaire à suivre.

■ Guillaume Circus



MADAM

II
[Autoproduction]

Je ne vais pas passer par quatre chemins (à la manière de la musique de Madam) : ce groupe défonce. Non, je me trompe. Il SURDÉFONCE ! Rien que ça. II, deuxième (!) EP des Toulousaines, est un condensé de rage, de folie et d'énergie. Tout ce dont je raffole. On pourrait s'arrêter là, tu pourrais me croire sur parole et t'empresser d'aller écouter ce disque 4 titres et, comme moi, avoir du mal à te remettre de la puissance de ce trio qui dévaste tout sur son passage. Mais comme ce groupe SURDÉFONCE [je sais, je l'ai déjà dit], je vais tenter d'approfondir le sujet.

Madam, c'est un groupe de patronnes. De reines, même. Et je leur souhaite la même destinée qu'Elizabeth II (tiens, tiens) et de régner sur le rock pendant 70 ans minimum. Madam, c'est la combinaison parfaite du Heavy Rock à la Motörhead, du rock poisseux de L7, du Garage Voodoo Rock cher aux Cramps. Y'a pire, comme influences. Quatre titres, treize minutes, des émotions à foison et de la folie dans un monde qui l'est pourtant déjà bien assez. Quatre bombes atomiques parfaitement produites, dégoulinantes de saturations et scintillantes de mélodies entêtantes. Les trois musiciennes sont en symbiose pour délivrer une musique qui vient du cœur, sans artifice et sans retenue. Comment ne pas succomber à l'hypnotique et envoutant «Witches» ? Comment résister au pachydermique «Rodeo», à la force de frappe incontrôlable ? Comment ne pas danser à l'écoute du remuant «Mad» ? Comment rester de glace face aux sonorités rockab' de «Fire» ? Et comment ne pas exploser avec «Bye bye palace», à écouter la sono à fond ? Je te le dis, moi, ce disque sent le soufre.

Mis en boîte au Swampland Studio par Lo' Spider (Jerry Spider Band), le garage rock de Madam mérite ne peut pas te laisser indifférent. Un groupe qui SURDÉFONCE (oui, je sais, je sais) ne laisse jamais indifférent. Reste à aller constater tout cela sur scène en vérifiant au préalable que les lieux qui accueilleront Madam possèdent une solide couverture d'assurance en cas d'incendie. Car, j'en suis sûr, Madam doit mettre le feu partout où il se produit.

■ Gui de Champi





MADAM

MADAM, QUATUOR ROCK DEVENU TRIO POUR LEUR DEUXIÈME EP LANCE UN «WITCHES ARE BACK IN TOWN» SUR UN DE LEUR NOUVEAU TITRE. 100% ROCK, MADAM, QUI SEMBLE VENIR DE SALEM SONT NÉANMOINS NOS SORCIÈRES BIEN AIMÉES AVEC CETTE NOUVELLE PRODUCTION.



Comment allez-vous et comment avez-vous vécu les deux dernières années, une opportunité de préparer votre deuxième EP ou au contraire la frustration de ne pas partir sur les routes pour jouer ?

On va hyper bien, merci ! Pour ces deux années, le manque de concerts a été long et lourd, comme pour tout le monde. Mais ça a aussi été une période où on a eu besoin de beaucoup travailler. Notre guitariste est partie

et on a décidé de continuer en trio, ça impliquait de revoir tout le set et Gabbie n'était pas guitariste. Donc ce moment plutôt vide s'est transformé en période de répét intense pour être prêtes à la reprise des lives ! On a été en bien occupées.

Vos deux EPs vous présentent en cover, les «witches back in town» mais une s'est laissée attraper ? Vous êtes désormais un trio ?

Eh oui ! Nos chemins se sont séparés ! À son départ on s'est demandé si on cherchait une nouvelle guitariste, mais finalement non. On a vraiment trouvé notre énergie en passant en trio.

Vous êtes-vous vraiment rencontrées via une petite annonce sur Facebook ?

Plus ou moins oui ! Je cherchais des musiciennes et c'est grâce à des partages Facebook que des potes m'ont conseillé Marin et Anaïs.

Comment qualifieriez-vous le son de Madam ? Et pourquoi ce nom de groupe, une volonté de vous montrer féministes et guerrières ?

Abrasif. Et pourquoi le nom... pourquoi pas ! C'était la moins pire des idées qu'on a eues ahah. C'est simple, facile à retenir, et ça se lit dans les deux sens. Oui, les littéraires, on sait qu'on dit «palindrome»...

Être un groupe de femmes avec un son punk, on pense tout de suite aux riot grrrls comme L7, mais aussi à des groupes plus récents comme les Distillers. Où allez-vous chercher votre inspiration ?

On ne se définit vraiment pas comme un «groupe de femmes», pour nous la musique n'a pas de genre. On fait du rock, et voilà. Pour les influés c'est dur à dire, on écoute toutes des styles de rock bien différents et je pense que c'est ce qui nous permet de créer notre musique.

A ce titre, comment vivez-vous les initiatives comme «more women on stage» de Lola de P3C ?

On soutient à 1 milliard de pour cent, évidemment. C'est bon de voir de plus en plus de mu-

siciennes sur scène, et de techniciennes en backstage. Nous on est une génération où il n'y avait pas beaucoup de «modèles féminins», et savoir qu'il y en a de plus en plus pour les générations qui arrivent c'est tellement motivant. On est d'ailleurs programmées pour la première édition du «More Women on Stage» le 11 juin à Paris, il nous tarde. Ça donne de la force.

En tant que groupe féministe jouant du rock que pensez-vous du #musictoo ? Que pensez-vous de la scène ?

Comme pour la question précédente, on est animées par le fait de voir que les choses bougent. Et dans le bon sens. La parole se libère, on se sent de plus en plus légitimes, l'énergie est la bonne et on espère qu'on continuera dans cette voie. La scène reste évidemment ultra masculine mais il n'y a pas de raison que ça ne change pas, il faut donner la parole à celles qui la veulent, celles qui en ont besoin. Écouter. Donner des opportunités. Ensemble, il n'y a pas de raison de ne pas y arriver.

Vous avez fait beaucoup de premières parties prestigieuses, quel est votre meilleur souvenir ?

L'an dernier on a ouvert pour Last Train dans un théâtre (L'Été à Pau), c'était une soirée géniale. Des gens adorables et tu prends une claque énorme dès les premières secondes. Niveau meilleur souvenir, je crois qu'un concert récent a pris cette place. En mars 2022, on a sorti notre EP, et la release party toulousaine était vraiment incroyable. Dans un skate-park, blindé au possible, on a fait plus de 450 entrées. C'était dingue, on aurait dit un film ! Les gens étaient assis aux pieds des rampes de skate au changement de plateau pour ne pas perdre leur place. C'était la première fois que nous voyions cela pour nous !

Sur le titre «Bye bye palace» que dénoncez-vous, le matérialisme et le capitalisme ?

Ouais, ça parle de ces «paradis de l'achat». De ce besoin compulsif d'acheter, de posséder.

Que doit attendre le public de Madam en live maintenant que les concerts ont repris ?

Du rock, de la sueur et du love (rires). À partir

du moment où on met les pieds sur la scène, on sait qu'on est là pour s'éclater. C'est si intense pour nous. Dans ces moments, le lien qui nous unit est à son maximum et les gens le ressentent. Ils captent qu'on donne tout et ça leur donne envie d'entrer avec nous dans cette énergie.

Le mot de la fin ?

On se voit en live !

Merci au Groupe et à Angie.

■ JC Forestier

Photos : Indiana Anders





LITTLE ODETTA

LITTLE ODETTA

(Autoproduction / Inouïe Distribution)

Il est des confluences heureuses, des rencontres fortuites bienvenues. On pourrait développer le concept de synchronicité, qui tend à démontrer que deux événements qui ne possèdent pas de liens directs peuvent présenter une association évidente pour la personne qui sait la percevoir. Mais on va plutôt partir sur une sympathique rencontre entre plusieurs musiciens accomplis de la région parisienne pour comprendre la

genèse de Little Odetta : celle de Audrey Lurie au chant, Lucas Itié à la guitare, Fabien Rault à la batterie, Aurélien Herson-Macarel à la basse et Florian Chignon aux claviers. Et même s'ils œuvraient chacun de leurs côtés dans différents styles avant de se rencontrer, ils ont décidé de se rejoindre dans les 60's et 70's, celles des chemises à fleurs, des cuissardes, de Led Zep' et de Janis Joplin.

Tout au long de ce premier album éponyme, Little Odetta déroule donc 11 titres pour retrouver ce rock de ces deux décennies. Du rock un peu soul, un peu funk, et tout ça avec une patine contemporaine : plus de concision. C'est-à-dire sans partir sur des tracks de 15 minutes de digressions psychédélices assommantes et plus de variations, puisqu'entre le «Make up your mind» hendrixien, le «Don't stop» funky, l'amorce plus psyché de «Waiting for the sun», le rock vitaminé de «Roller coaster» ou le plus folk «Rhythm», le quintet sait varier les souvenirs. Little Odetta fait le lien parfait entre Etta James et Noisettes, nous replonge joliment plus de 50 ans en arrière et la belle voix de Audrey, accompagnée de ses 4 acolytes impeccables sauront t'y entrainer, même si tu n'es pas fan de pantalons pattes d'eph'.

■ Eric





ZEAL & ARDOR

ZEAL & ARDOR

[Mvka]

Comme pas mal de gens, j'ai découvert ce groupe suisse cette année, car ils ont eu pas mal d'exposition dans la presse rock / métal, ainsi que des concerts en support de gros groupe (Meshuggah notamment). Le peu que j'en avais entendu m'a instantanément plu. Ou plutôt devrais-je dire instantanément mis une grosse baffa. Ça faisait très longtemps que je ne m'étais pas pris une telle claque musicale, et me suis retrouvé comme un ado qui découvre un nouveau groupe qui le surprend d'entrée comme Pantera et System Of A Down l'ont fait dans les années nantes (en suisse dans le texte).

Zeal & Ardor, est le troisième album (éponyme donc) des Helvètes. Enfin je dis groupe, mais il faut rappeler que Zeal & Ardor a tout d'abord commencé comme un projet solo pour Manuel Gagneux, le chanteur / guitariste qui a par la suite été rejoint par le duo Denis Wagner / Marc Obrist aux chœurs, Tiziano Volante à la guitare, Mia Rafaela Dieu à la basse, et enfin Marco Von Allmen à la batterie. Le projet a commencé à New York, mais est maintenant basé à Bâle en Suisse. Décrire le son du groupe n'est pas une simple affaire. Le genre est d'ailleurs décrit comme Avant-garde métal, black métal et néo-soul sur leur page Wikipédia, ce qui n'aide pas vraiment à se faire une idée sur ce quoi s'attendre. Le disque ouvre avec des claviers et sons électro menaçants, mais avec un beat lent. Les voix chantées douces rajoutent à l'ambiance dérangeante.

Impossible de prédire comment la galette va se développer à partir de ce premier morceau. Le groupe mélange des genres bien opposés sur le spectre musical tout au long de l'album : on passe à des sons électros zens à du gros métal, le tout avec des voix tantôt douces et bluesy parfois mêmes murmurées et tantôt criées comme si Gagneux était possédé par un démon pas très content.

On ne sait jamais ce qui arrive au tournant. Et ça c'est ce qui m'a fait accrocher direct au disque. Ensuite le deuxième élément que j'ai trouvé «nouveau» à ce projet est l'approche des voix, avec des chœurs qui rappellent parfois les chants des esclaves noirs dans les champs de cotons, en répétant les lignes bluesy de Gagneux, ou en criant à l'unisson avec ce dernier. Le tout donne un rendu vraiment original et jamais entendu dans le métal. La voix de Manuel a une très belle texture limite rauque, et son chant crié est très impressionnant également. Il oscille sans effort entre les deux, ce qui rajoute à l'effet «inattendu» du disque. Niveau musique, on passe des guitares clean à de grosses guitares bien lourdes, le tout avec des nappes de clavier qui rajoutent à la tension générale de l'album. La batterie est super précise et passe sans broncher des rythmes groovy au black métal avec sa double pédale enragée. Bref, ça joue. Le single «Death to the holy» reflète assez bien ce que fait le groupe musicalement. C'est d'ailleurs le premier titre que j'ai entendu, et qui m'a fait accrocher. La production de ce disque est excellente, chaque écoute nous fait découvrir des nappes cachées de cette musique.

Je ne peux que recommander cet album, ça ne plaira pas forcément à tout le monde, surtout si vous n'aimez pas le mélange des genres, mais le tout est très bien fait et garde l'écoute de l'album de bout en bout intéressante et fraîche.

■ Jérôme



UNSWABBED

6.1

[Autoproduction]

Si on attend toujours les deux volumes censés faire suite à *Tales from the nightmares vol.1* paru en 2015, Unswabbed se relance dans un album découpé en trois parties avec 6 qui sera donc leur ... sixième Long Play, un opus qui paraît d'abord en tranches sur les plate-formes avant d'être édité dans divers formats (dont le vinyle) quand les trois pièces (6.1, 6.2 et 6.3) seront disponibles. On va pouvoir goûter à chacun des morceaux avant de devenir accro et se jeter sur le disque alors qu'on le connaîtra déjà par cœur !

Une technique imparable qui fonctionne sur moi sans aucun souci tant j'ai écouté ces 4 premiers bouts de puzzle... Sorti en «single» et donc en avance, «Tic tac toe» nous a permis de découvrir un Unswabbed concerné par l'avenir de la

planète (socialement, économiquement, politiquement, environnementalement...), non pas qu'ils ne le sont pas, mais ce n'est pas le genre de sujets qu'ils ont l'habitude de traiter. Avec une idée de base assez géniale : «Tic tac toe», c'est le jeu de morpion (en anglais) qui en l'alignant trois fois peut rayer la planète, c'est aussi le «Tic tac» qui nous rappelle qu'il est certainement déjà trop tard pour agir, le temps presse pour limiter la catastrophe annoncée, «le temps nous file entre les doigts». On joue avec le feu et on ne le rappellera jamais assez. L'excellente idée se poursuit en clip, là aussi, c'est une grande réussite avec en bonus la présence de quelques guests stars (issus de Black Bomb A, No One is Innocent, Bukowski, Tagada Jones, Lofofora, Sidilarsen, Loudblast...). Côté musique, on a un savant mélange de gros riffs, de respirations, de samples bien placés et cette putain de mélodie dont on ne s'échappe pas. Tic tac, tic tac, tic tac toe. Les trois autres plages sont plus «traditionnelles», sonorités nu-metal et textes plus personnels, c'est la recette de base d'un bon titre d'Unswabbed et si je les aime tous, il est évident qu'on tient un autre futur «classique» pour les concerts avec «Schyzofriend» que le public se fera un plaisir de reprendre avec Séb. Plus planant et lui aussi très bien écrit, «Sonnambules» offre davantage d'aérations et invite au réveil sous une autre forme que «Tic tac toe». Pour «Sixième sens», c'est avec le groove qu'Unswabbed veut nous faire bouger, la rythmique, les boucles, les mots, les riffs, tout est taillé pour l'action et promet, là encore, de beaux moments en concerts... Des concerts qu'on vivra sans Alex puisque le guitariste (arrivé en renfort de Charles en 2015) préfère se consacrer à ses autres projets Junon, Queen(Ares) et Brik. devenu Vagg.

■ Oli





GHOST

IMPERA

[Loma Vista Recording]

Tout n'a-t-il pas été dit à propos de Ghost et de son génial cerveau Tobias Forge ? Personnellement, je pensais avoir fait le tour de la question à propos de ce groupe dont mon premier (et inoubliable) souvenir remonte à un concert s'étant tenu un début d'après-midi dominical dans le cadre de l'édition 2013 du Sonisphere français. L'eau a coulé sous les ponts depuis, les albums et les tournées se sont enchaînées, avec leur lot de grandiloquence et de succès jamais remis en cause. J'ai un (gros) faible pour *Infestissimum* qui reste mon album de cœur, mais *Melioria* et *Prequelle* ont consolidé le statut de Ghost comme groupe incontournable et trouvent une place de choix dans ma rockothèque. Mais voilà, *Impera*, cinquième effort studio longue durée, est bien la preuve que le groupe, constant dans sa façon de composer des tubes qui trottent dans la tête, est encore sujet à surprises. De bonnes surprises même.

Avec *Imperia* à la cover rétrofuturiste impeccable (merci Zbigniew Bielak !), c'est le quatrième représentant de la destinée *Emeritus* qui succède au *Cardinal Copia*, reprenant le contrôle de ce mastodonte qu'est devenu Ghost. Et alors que le groupe tutoie les sommets avec sa pop métallique/satanique, *Impera* fait part belle aux compositions les plus heavy que le groupe de Tobias aient composées, le tout dans un registre de plus en plus progressif, bien aidé à cette occasion par Fredrik Åkesson (Opeth) pour les guitares et par

les auteurs Salem Al Fakir et Vincent Pontare. Un pari osé, mais ne s'agit-il pas de la destinée de Ghost de faire évoluer ce monstre hors des sentiers battus ? Bien entendu, les ingrédients faisant le charme de la formation suédoise sont au menu de cette gargantuesque orgie musicale. Passé le romantique «*Imperium*» en guise d'intro, «*Kaisarion*» démarre sur les chapeaux de roue, les accents pop s'entrelaçant de fort belle manière avec le riffing appuyé des guitares aiguës et le basse/batterie supersonique. C'est jouissif tellement c'est Malin. «*Spillways*» enfonce le(s) clou(s) comme pour mieux nous crucifier, et la modulation prog rock va finalement à ravir à ce groupe qui, une fois encore, réussit son coup. Tout au long de ce disque vont s'enchaîner les délices sonores («*Hunter's moon*», le gigantesque «*Darkness at the heart*», le sombre «*Call me little sunshine*») et les uppercuts («*Watcher in the sky*», «*Griftwood*»), avec tout de même quelques fautes de goût («*Twenties*» sans saveur ou l'incompréhensible envie de thrasher l'ambiance). Après une écoute qui n'a pas été des plus rassurantes du fait d'une indigestion d'informations à appréhender, je dois quand même reconnaître qu'après plusieurs lectures, ce disque est réussi.

Ghost peut (une nouvelle fois) conquérir le monde avec cet *Imperia* qui, malgré sa complexité, pourrait lui faire atteindre les sommets. Et même si, visuellement, je serai toujours nostalgique des deux premiers opus et que je regrette le côté grand guignolesque des dernières productions scéniques, Ghost reste et restera à jamais un groupe qui comptera pour moi (surtout depuis que je viens de découvrir en écoutant ce disque qu'un des *Nameless Ghouls* n'est autre que Chris Catalyst du *Ginger Wildheart Band/Ugly Kid Joe/Eureka Machine* !).

■ Gui de Champi



dDAMAGE

RADIO APE

(Ici D'Ailleurs)

Manchester a les frères chimiques, Maison-Alfort à les frères Hanak. Hum, un peu moisie cette intro mais faut m'excuser, quand il est question de musique électronique mes références sont assez limitées et en bon rocker s'étant forgé sa culture musicale dans les années 90, elles tournent principalement autour de Chemical Brothers, Prodigy, Daft Punk et... Fatboy Slim. En gros. On va pas bien loin, quoi. Pourquoi donc me suis-je porté volontaire pour chroniquer ce disque alors ? Et bien la réponse se trouve dans le précédent Mag (#50), page 176. Le bouquin Sales chiens de JB Hanak m'a mis une énorme calotte et il y est plus que question de dDamage.

C'était histoire de boucler la boucle. Bon, si je dois jouer franc jeu, il était aussi question d'une interview mais ce n'est que partie remise (my mistake), tant je suis persuadé que le JB a plein de choses intéressantes à nous livrer.

Là ce qui nous est livré c'est donc la réédition de cet album, leur troisième (sorti à la base en 2004 sur Planet-Mu) mais pour la première fois en double LP ou dans un somptueux CD digipak chiadé. Les treize morceaux originaux de Radio ape sont agrémentés des quatre titres de l'EP Pressure, sorti aussi en 2004 et de trois inédits de la session d'enregistrement. Je vais pas jouer le singe savant et vous ressortir ce qui est écrit dans la bio, je n'ai pas forcément retrouvé les guitares saturées de Sonic Youth et, shame on me, je ne sais pas qui est Autechre. Pour autant, même un néophyte comme moi reconnaît que cette electro foutraque est influencée et traversée à la fois par le hip hop (la Fred's touch) et par le rock (plutôt la chasse gardée de JB). Tout ça lui confère une intéressante originalité. Le joyeux bordel apparent, avec tous ces sons sortis de partout (j'ai l'impression parfois de me retrouver début 90 chez mon cousin avec son ordinateur Atari) semble bien plus étudié qu'il n'y paraît et en fait une œuvre très singulière, limite inclassable et hors du temps. Ça aurait tout aussi bien pu sortir en 1994, qu'en 2004 ou 2022, d'où la pertinence et la bonne idée d'Ici d'ailleurs, dont on salue l'initiative. En plus il a tellement une bonne tête ce singe sur la pochette que ça valait le coup qu'il revienne.

■ Guillaume Circus
Photo : Raoul Sinier





20 SECONDS FALLING MAN

VOID

(Autoproduction)

Si tu penses qu'il suffit d'être Nantais pour ouvrir une journée au Hellfest sur la Valley, tu te trompes, les 20 Seconds Falling Man méritent amplement leur place aux côtés de Regarde Les Hommes Tomber vs Hangman's Chair, Year of No Light, Ufomammut ou EyeHateGod (pour ne citer que quelques groupes qui joueront sur cette scène ce jour-là) et on te conseille d'être d'attaque à 10h30 ce dernier jour du festival si tu ne veux pas te prendre une trop grosse claque et avoir du mal à t'en remettre.

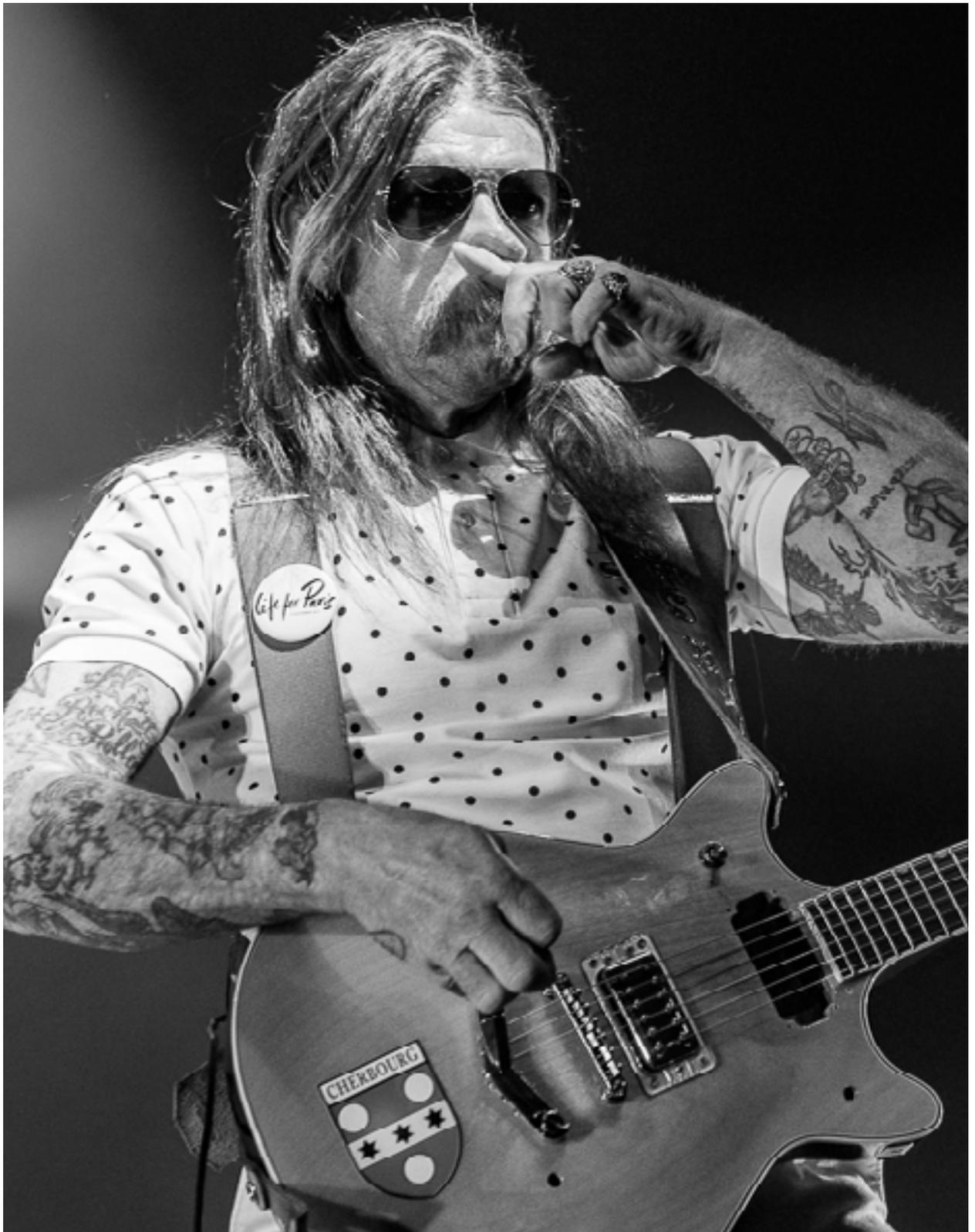
Pour anticiper la souffrance, rien de mieux que de s'y habituer ! Alors plonge dans le Void que le groupe vient de faire paraître, un premier long format après 10 années d'existence, deux EPs et une cover de The Cure. 6 titres assez homogènes (tous font pas loin de 6 minutes) où le post-hardcore règne en maître, influencés par Cult of Luna (qui ne l'est pas dans ce registre ?), les cinq Mariligériens ne prennent pas beaucoup de risques misant beaucoup sur l'efficacité et l'implacable lourdeur de leurs atmosphères. Les alternances sont soignées, les parties claires très légères se fracassent sur le mur de plomb des moments chaotiques, l'ensemble sonne très bien (bravo à Christophe Hogommat, batteur des Dust Lovers) et ce qui m'impressionne le plus, c'est cette qualité de son du côté des guitares. Même saturées, elles ont l'air assez «pures», 20 Seconds Falling Man arrive à envoyer des parpaings sans forcer dans les graves, entre les écorchures vocales et les riffs, la tension monte très vite et quand ça pète, le rouleau compresseur ne passe pas que par les basses fréquences. Et quand les guitares ne suffisent pas à calmer le jeu, le groupe appelle en renfort la chanteuse Jyl Rats pour un «Sleeping beauty» plus planant et moins conventionnel.

Void est donc une énième preuve de bonne santé du post-HxC tricolore qui voit ses anciens confirmer leurs forces et de petits «nouveaux» pointer le bout de leur nez sans avoir à rougir de la comparaison avec leurs aînés.

■ Oli



EAGLES OF DEATH METAL OLYMPIA - PARIS @JC FORESTIER











CUCAMARAS

SOFT SOAP

[EXAG' Records]

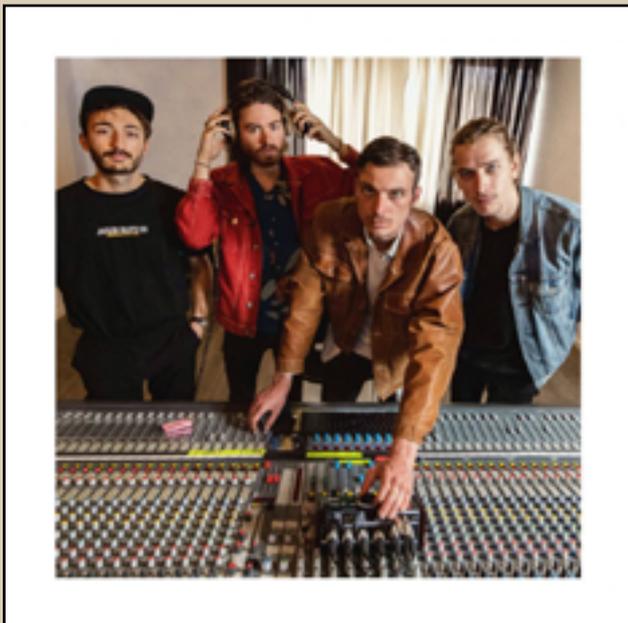
Si tu es amateur d'ambiances électriques, de post punk tiré à quatre épingles et de mélodies imparables, Cucamaras répondra assurément à tes attentes. J'en mettrais presque ma main à couper (et j'y tiens à ma main, sinon, je me verrais dans l'obligation d'embaucher un scribe pour rédiger mes chroniques). Si je rajoute à cela que le quatuor, récemment formé, est originaire de Nottingham, UK, tu vois encore un peu mieux de quoi je parle !

Après une poignée de singles disponibles sur toutes les plateformes, Soft soap, premier EP du groupe, est disponible via le label EXAG' Records, et je ne peux que vivement te conseiller d'y prêter une oreille attentive et de te procurer le magnifique 12 pouces fraîchement pressé. En moins de quinze minutes montre en main, Cucamaras prouve que le rock est toujours brûlant, enivrant et surtout passionnant. Cinq titres au programme, et presque cinq ambiances (avec l'invariable talent de rendre une copie studieuse et crasseuse) : du post punk tendu et vindicatif pour commencer («Winners chapel», «Police-man»), de l'indie noisy rock rageur rappelant Fontaines D.C. (le génial «Safe bet»), du punk rock bruitiste («Death of the social») et de l'indie pop voluptueuse et mélancolique pour clôturer de belle manière ce premier essai («Same glue») : Avec une constante : cette voix habitée et entêtante, mise en avant dans le mix comme pour mieux nous rendre accro à la formule accrocheuse de Cucamaras. Impossible de rester insensible aux sonorités des quatre Britanniques, aussi à l'aise quand il s'agit d'enchaîner les refrains déjà inoubliables et de superposer les riffs basiques et incandescents. C'est noir, c'est frais, c'est anglais, c'est percutant. Bref, c'est génial.

Encore un trésor made in England qu'on ne verra peut-être jamais sur une scène française mais ne boudons pas notre plaisir : on a déjà la chance de pouvoir les écouter. C'est déjà ça de pris.

■ Gui de Champi
Photo : William Lomas





ARABELLA

ACOUSTIC SESSIONS

[Autoproduction]

C'est presque un groupe différent qu'on découvre avec ce Acoustic sessions, cinq titres d'Arabella totalement dépouillés de toute trace d'électricité, les morceaux préexistants ont été retravaillés en profondeur et il n'en reste que quelques douces mélodies. En mettant de côté la folie acidulée pour laisser de la place aux petites notes et à la chaleur des instruments, Arabella se réinvente («Summertime again») tout en conservant l'énergie et la dynamique de morceaux déjà sublimes («Arabella» !). L'ensemble est feutré, tout en retenue, en délicatesse («Hear the call»), n'a rien de sauvage (même sur «Wild»), et fait donc honneur à toute une tradition indie / low-fi portée par des Américains (je pense notamment à Wilco ou Eels). A partir d'une pop dévergondée excitante, Arabella arrive à un rock intimiste aussi posé que profond... Que nous réserve l'avenir ? Un mix entre les deux ? Une cohabitation des univers ? Un retour à la case départ avant une nouvelle escapade débranchée ? Peu importe, Arabella a prouvé son talent et peut faire ce qu'il veut, je serais là.

■ Oli



GABRIIEL

TREASURE IN THE GARDEN

[Youz Production]

Je ne sais que peu de choses de Gabriiel. Juste ce que révèle la biographie envoyée par l'attaché. Un premier album enregistré avec son «studio nomade sous le bras» en plusieurs sessions et dans différents endroits en compagnie de divers musiciens. Ce que je sais par contre, et c'est l'écoute de ce disque qui me l'a révélé, c'est que Gabriiel est un sacré personnage, attachant et pas dénué de qualités. Naviguant entre folk et blues, Gabriiel nous offre un album à l'image de l'artwork de Treasure in the garden : riche et dépourvu d'artifice. Interrogatif et authentique. Sans filet et captivant, Gabriiel nous ouvre les portes de son univers majoritairement acoustique, laissant toutefois place à quelques digressions électroniques. Les orchestrations se veulent touchantes et raffinées («I believe», le remarqué «Close your eyes»), mais c'est quand il interprète ses chansons, avec sa guitare pour seul artifice («Please»), que Gabriiel se démarque de ses contemporains en imposant sans difficulté son charisme musical. Me rappelant les meilleures chansons de Ben Harper et chantant dans un registre qui ne déplairait pas à Eddie Vedder, Gabriiel est un auteur/compositeur/interprète pétri de talent. Lancer Treasure in the garden sur sa hi-fi, c'est s'assurer un moment de quiétude et de légèreté. Dépaysement garanti.

■ Gui de Champi



ENDLESS BOOGIE

ADMONITIONS

[No Quarter / Modulor]

Actifs depuis le milieu des années 1990 sur la scène heavy-blues psyché-kraut américaine et plus précisément New-Yorkaise, les Endless Boogie continuent leur vaporeuses pérégrinations sonores à travers la sortie récente de leur cinquième album, Admonitions, prise en charge conjointement en France par No Quarter et Modulor. Le groupe, connu pour ses jams sessions endiablées, ne déroge pas à la règle et lance sept

titres à l'identité inimitable où le temps n'existe - presque - pas (deux titres dépassent tout de même les vingt minutes !!!).

Enregistré sur deux ans avec plusieurs sessions à la clé, dans le studio de Jacob Sjöholm de Träd, Gras Och Stenar] dans l'archipel intérieur de Svartsjö en Suède, mais également à Brooklyn et au Texas, Admonitions se révèle par son «boogie» imparable, ses gimmicks de guitares loopées et ses phrasées en cascades, et cette voix caverneuse d'ivrogne qui s'immisce dans ce tourbillon groovy. L'écoute de ce disque nous emmène vers les déserts et les steppes américaines où la chaleur règne, ou bien en intérieur, dans les bons vieux bars enfumés où l'ambiance bluesy est l'âme des lieux (là où doit être ce bon vieux Paul Major sur la pochette).

Endless Boogie, c'est un peu à la fois ZZ Top, The Stooges, Neu!, Hawkwind, Tom Waits et Cream. Admonitions, du rock qui se vit en concert, où l'énergie est palpable, avec un effet tout particulièrement hypnotisant (comme dans «Counterfeiter» dans lequel est invité Kurt Vile) et addictif ! Et ouais, à peine l'album terminé qu'on est déjà en mal de ce boogie infini.

■ Ted





ROBIN FOSTER

PENINSULAR 3

[Believe]

Initié en 2013, Robin Foster clôt son voyage péninsulaire cette année avec un PenInsular 3 qui, comme les deux premiers, est inspiré par la presqu'île du Crozon (entre Brest et Douarnenez), lieu de vie du musicien britannique. Après PenInsular II où quelques invités avaient amené du chant, ce dernier épisode est totalement instrumental et donc forcément très «post-rock». Après avoir de nouveau bossé sur des musiques de film, on sent que revenir à des compositions plus «rock» démangeait Robin qui n'hésite pas à durcir le rythme et certaines sonorités («Herr Kut !», «Rocamadour», «Lighthouse»). Au-delà de ces quelques incartades, l'ensemble est assez tranquille, certainement plus que les vagues qui se fracassent sur les rochers aux alentours de Camaret-sur-Mer. PenInsular 3, c'est le calme après une tempête, c'est un soleil couchant qui envoie des couleurs paisibles, c'est cette nappe de synthé qui vient habiller de douces notes de guitare pour matelasser encore davantage le son et amortir les coups sur la grosse caisse. Contemplatif, évidemment, l'Anglais se laisse porter par ses arrangements («Trez rouz») et me ramène à un autre compositeur influencé par la nature : Ending Satellites. Bref, si tu apprécies le post rock sans des tonnes de guitares et de couches instrumentales progressives, il n'est pas trop tard pour goûter à l'univers de PenInsular...

■ Oli



MAUD LÜBECK

1988, CHRONIQUES D'UN ADIEU

[Finalistes]

Maud Lübeck a sorti en début d'année son quatrième opus. Découverte sur son précédent album, Maud nous prouve encore qu'elle sait faire de la variété «indé». Savoir composer des chansons qui marquent tant par les textes que par les musiques essentiellement jouées au piano.

Dans le précédent, Ne me dis pas ...que tu m'aimes décrivait déjà des amours passés difficile et la volonté de passer à un autre mode de fonctionnement. 1988, chroniques d'un adieu va chercher dans le deuil d'un amour adolescent toute l'universalité d'un amour incompris.

Composé comme une BO, les actrices Irène Jacob ou Nicole Garcia ont donc accepté de poser leur voix sur les morceaux comme pour rendre ce disque encore plus cinématographique. C'est aussi le sentiment que nous avons avec le clip du premier extrait «Au voleur» parlant du temps qui passe avec une Maud partant de son journal intime et remontant le temps jusqu'en 1988 année de la cassure.

Le disque aborde des thèmes lourds tout en garder ce qu'il faut de recul pour ne pas tomber dans le pathos. Encore un superbe disque sur l'étude des sentiments amoureux.

■ JC



MAUD LUBECK

MAUD LUBECK FAIT PARTIE DE CES ARTISTES QUI SONT «INDIE» DANS LE SENS INDÉPENDANT DES STYLES, PRESQUE INCLASSABLE TANT CE QUI POURRAIT DE PRIME ABORD PARAÎTRE POUR DE LA SIMPLE VARIÉTÉ EST BIEN PLUS QUE CELA, AVEC CETTE FAÇON DE CROISER LE CLASSISME DU PIANO AUX TEXTES AUTOBIOGRAPHIQUES. RENCONTRE AVEC MAUD, QUELQUES MOIS APRÈS LA SORTIE DE L'ALBUM SUR LE LABEL FINALISTES ET PRÈS D'UN AN APRÈS AVOIR PARTICIPÉ AUX SESSIONS D'ENREGISTREMENT PIANO AUX STUDIOS.

Nous espérons que tu vas bien dans le contexte actuel, comment s'est passée cette période de pandémie ? Est-ce que les différents confinements ont entraîné une introspection qui t'a fait remonter le temps jusqu'en 1988 ou était-ce un projet qui te tenait à cœur de longue date ?

J'ai commencé l'écriture de l'album juste avant le premier confinement. L'envie de mettre en musique cette histoire date de l'adolescence mais le déclic remontait à quelques mois. Je rêvais de pouvoir m'isoler quelque part pour travailler ce projet. Et c'est du coup, ce qui s'est passé. Seul bémol, me retrouver confinée loin de mon piano alors que je voulais justement me concentrer sur lui. Je n'avais qu'un clavier maître de 4 octaves branché à mon ordinateur mais cette contrainte m'a ouverte à d'autres titres, moins pianistiques, plus accès sur des boucles répétitives comme «Était-ce toi, Non».

Il s'est passé des choses depuis ces sessions d'enregistrement des parties de piano en mai notamment au studio Pigalle. Quels ont été les retours depuis la sortie de l'album ?

J'ai eu de très beaux retours des médias mais aussi d'un public nouveau, chez qui l'album a réveillé une histoire personnelle ou qui a été tout simplement touché par cette histoire. C'est très émouvant de ressentir un tel écho.

Ton précédent album semblait être le plus intime et le plus introspectif, tu arrives à livrer un disque encore plus personnel et touchant, quel est ton secret de fabrication ?

(rires) Je vais là où tout est limpide, d'une clarté absolue. Ce qui m'intéresse c'est l'exploration des sentiments. J'aime le format album concept car cela permet de prendre le temps

de l'affiner, d'aller au plus juste de ce que je ressens, en ayant le sentiment que plus je toucherai à cette justesse, plus je m'en rapprocherai, plus je toucherai.

Tu t'es entourée de Katel pour la partie des voix, quel a été son apport sur le disque ?

Je voulais pour les prises de voix quelqu'un qui puisse m'enregistrer et me diriger à tous les niveaux, de la justesse à l'interprétation. Pour ça, Katel est géniale !! Et sa vision de l'album était tellement juste et proche de la mienne, que je lui ai proposé de le mixer, ce qu'elle a fait en binôme avec Yann Arnaud. J'avais travaillé seule en huis-clos pendant des mois, textes, musique, arrangements, réalisation. Puis direction des musiciens sur l'album. Avec l'arrivée de Katel sur le projet, je me suis sentie en confiance, j'ai pu lâcher un peu les commandes au moment du mixage, et ça fait du bien.

Parle-nous de la pochette de l'album, tu n'as pas été tentée d'afficher l'adolescente de 1988 avec son walkman et son blouson 80es, tu lui as préféré la femme que tu es en pleine force de l'âge. Est-ce finalement pour te détacher de l'histoire et en être plus la narratrice que la protagoniste ou y a-t-il une fusion des deux comme dans le clip illustrant «Au voleur» ?

Si j'y ai pensé. C'était même ma première idée mais mon équipe m'a convaincue de faire une séance photo pour avoir un visuel actuel. C'était important de me montrer au présent. Et au final, j'adore cette photo en clair/obscur de Philippe Lebruman.

Ton précédent album était extrêmement touchant, mais avec une chanson comme

«L'éternité», tu arrives à rendre ton mal-être universel en trouvant les mots justes, qui sont applicable à n'importe quel être humain qui a été affecté par une perte qui ne sera jamais comblée. Avas-tu conscience de cela lorsque tu as écrit cette chanson ?

Disons que j'ai pris le soin de rendre mon propos universel. C'est vraiment quelque chose à laquelle je porte une grande attention. J'essaie de raconter ce que ça fait et non pas seulement ce que ça m'a fait. J'ai plus le sentiment de raconter que de me raconter. Ça se joue à pas grand-chose mais ça change tout. Et c'est toute la différence entre les chansons de mon album et le journal intime de mes 15 ans dont elles sont inspirées. Dans le journal j'exprime ma douleur, dans les chansons, j'exprime la douleur de la perte.

Tu n'es plus seule, tu as un batteur et un guitariste ainsi que des cordes (violon et violoncelle) ce qui rend tes titres encore plus organiques. En revenant sur «L'éternité» mais cela est vrai aussi sur les autres titres, cela permet de mieux rythmer cette apnée dans laquelle tu nous plonges.

Oui. J'ai d'abord composé cette chanson au piano avec un léger delay qui crée une sensation d'écho en résonance au propos de la chanson. Puis j'ai maqueté le titre exactement comme

sur l'album, demandant par la suite aux musiciens de suivre cette direction. Je voulais une agitation qui prenne au ventre avec des cordes amples.

Parle-nous de tes invitées Irène Jacob, Clotilde Hesme et Nicole Garcia. Pourquoi avoir été chercher ces voix ? Il fallait quelque chose de cinématographique ?

Oui, pour dérouler l'histoire. Je voulais insuffler des images par les arrangements et par des voix d'actrices très identifiables. Quand j'entends la voix de Nicole Garcia, je suis directement dans un film. C'est comme si j'avais construit la BO d'une époque de ma vie.

Dans mon choix, chaque actrice devait avoir un lien avec l'époque ou le thème de l'album.

Irène Jacob, c'est en référence à La double vie de Véronique, qui est un film qui m'a profondément marqué dans ce qu'il raconte du lien indéchiffrable qui nous lie à certaines personnes.

Clotilde Hesme, c'est en référence au film Les chansons d'amour, film qui résonne avec mon histoire.

Et Nicole Garcia, c'est parce que j'étais fan d'elle à 15 ans. Si on m'avait qu'un jour...

Avec qui aimerais-tu chanter si tu avais la possibilité de réaliser demain tes rêves les plus fous ?





Là, tout de suite, Gérard Depardieu. Mais pour faire un narrateur.

C'était important de laisser le titre «1988» dans son jus, de ne pas le retravailler, les notes du disque indiquent que le titre a été «enregistré à l'époque avec le petit magnétophone à cassette posé sur le piano», c'est une sorte de madeleine de Proust ?

Plutôt une sorte de DeLorean qu'une madeleine. C'était important qu'il y ait un passage. On est dans ma chambre d'adolescente et cette adolescente est avec nous. Je trouve ça vertigineux quand on le réalise.

Sortir un album en 2022 avec un risque de ne pas le défendre sur scène avec toutes les salles de concerts saturées par les reports de dates, cela n'est pas un peu risqué ?

Finalement ça va, les dates arrivent.

Camus disait «il faut imaginer Sisyphe heureux», faut-il imaginer Maud heureuse ou comme elle n'est pas «sortie indemne de [s]es

autres vies» elle ne peut évoluer qu'avec des/ses cicatrices ?

J'aime assez l'idée que mes cicatrices servent à quelque chose. J'en fait la matière première de ma création mais ça ne fonctionne que quand c'est cicatrisé justement. Là où c'est encore vilain, je n'arrive pas à écrire, à en sortir quelque chose de beau. On peut donc tout à fait m'imaginer heureuse.

Quelle est la question que nous n'avons pas posée et que tu aurais souhaité que nous te posions et la réponse à celle-ci ?

Tout est parfait.

Le mot de la fin pour nos lecteurs ?

On se voit le 17 octobre au Café de la Danse ?

Merci à Finalistes (Simon et Martin), Chloé et surtout Maud pour la confiance le jour de l'enregistrement du disque.

■ JC

Photos : JC Forestier







LAME

PLEASANTLY DISAPPOINTED

[Autoproduction / La tête de l'Artiste]

On pourrait commencer cette chronique en se demandant si LAME sœur a le vague à LAME de ne pas avoir trouvé son frère d'arme (d'âme ?), mais jusqu'à preuve du contraire, le MAG du W-Fenec n'est pas un recueil de mauvais jeux de mots, et on n'est pas aux Grosses Têtes ou à une soirée avec Tonton Jacky. On peut plutôt penser que les Nantais de LAME aiment manier l'ironie

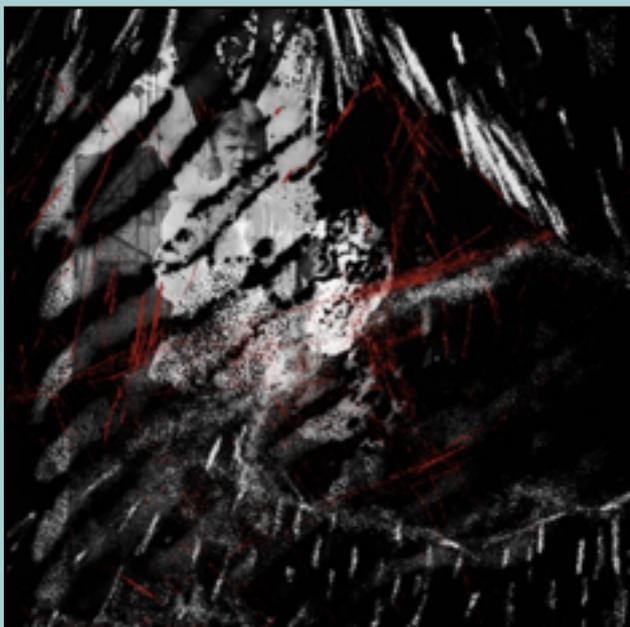
en se baptisant LAME, soit «boiteux», «bancal» pour la traduction française et en titrant leur tout premier EP *Pleasantly disappointed*, soit «Agréablement déçu». Vu comme ça, cela pourrait augurer une bien piètre prestation sonore, mais c'est évidemment tout le contraire. On va donc conserver le «Pleasantly» et virer le «Disappointed».

Ce sont 4 titres pour leur toute première production, de l'indie pop rock dans la lignée des Franz Ferdinand ou The Strokes, classique mais rythmée, parfois un peu plus sombre. L'entame avec «Summer sun» et son petit refrain entraînant pose des bases connues et reconnues. Idem pour «Relieved» et sa partie guitare qui fait du bien. Changement de tempo pour «Granted» et «In the desert», les deux derniers titres qui closent déjà *Pleasantly disappointed*, et qui s'orientent vers un côté plus noir, plus alangui. 2 tracks pour chacune des facettes clair / obscur des quatre Nantais, pour un univers semblable à l'artwork signé Lohengrin Papadato, un monde coloré et ludique au premier abord mais qui cache une certaine complexité. Et je vais terminer ma chronique comme je l'ai commencée, avec un jeu de mots, mais celui-ci est plus approprié : la beauté de LAME embellit les plus sombres.

■ Eric

Photo : Alejandra Vaughan





ANNA SAGE

ANNA SAGE

[Klonosphere / Urgence Disk Records / Vox Project...]

Dix ans après ses premiers émois, Anna Sage sort un premier opus sans titre et sans trop de fioriture, il s'agit surtout pour les Parisiens de tout défoncer en 11 pistes plutôt qu'en 6 comme sur leurs deux précédentes productions. Je n'avais cité que The Dillinger Escape Plan pour les comparer il y a quelques années, à cette référence, j'en ajoute trois autres du même tonneau : Botch, Converge et Norma Jean. Tu vois le genre ?

Celui qui ne prend pas de pincettes pour régler les amplis et les pédales, ça doit être distordu et fort, ça doit s'égosiller pour te transpercer les tympans, ça doit te foutre les neurones en l'air et ne pas te laisser le temps de comprendre d'où est venue la torgnole. Anna Sage continue donc de nous servir un chaos à l'américaine comme si c'était facile (alors qu'en fait, non) avec en plus du flux tendu de grosses baffes, des séquences glaçantes de maîtrise où ça ne fait pas que blaster juste pour te foutre la chair de poule, à ce titre «Lost in a frame» est certainement mon titre préféré. Parce que oui, si ça concasse à peu à peu à tous les étages, les mecs arrivent à donner des particularités à leurs morceaux si on s'en approche d'un peu plus près, ainsi «Walls of hate» est la plage screamo à l'excès avec quelques voix claires, «V» se repère avec sa montée en puissance carrément saturée, «Sinner ablaze» bénéficie de superbes sons de grattes plus clairs qui surnagent, «Hostile cage» est un peu la version métal du «cri» d'Edvard Munch...

Les idées s'enquillent, se suivent et ne ressemblent pas forcément chez Anna Sage qui réussit à toutes les amalgamer dans leur HxC chaotique ciselé et ô combien efficace malgré une évidente complexité d'écriture. Bravo.

■ Oli





MINNS DU

TRANSMISSION OK

[Autoproduction]

Avec le recul, la pandémie mondiale n'a pas eu que des effets négatifs. Pour preuve, Minns Du, nouveau projet de Romain, ancien guitariste-chanteur des valeureux Thirty Six Side (qu'on aimait beaucoup dans l'équipe, soit dit en passant), qui n'aurait pas vu le jour s'il n'avait pas été contraint de rester confiné à la maison.

Entre deux sessions d'orthographe et de mathématiques, Romain a en effet embarqué ses deux fistons (basse et batterie) dans cette nouvelle aventure dont l'avenir nous dira s'il s'agit d'un one shot ou bien d'un projet à long terme. En tout cas, j'espère qu'il y aura une suite à Transmission OK, premier EP de quatre titres, aussi énergique que rafraîchissant. Dans un registre empruntant tant à la Power Pop qu'au post hardcore, avec un mélange de voix chantées et hurlées, Minns Du tire son épingle du jeu en proposant des chansons percutantes et bien construites. Les mélodies s'entremêlent avec la rugosité sonore («The art of riding» est un petit bijou dans son genre, que Foo Fighters ou Quicksand pourraient valider les yeux fermés mais les oreilles bien ouvertes), et le groupe s'avère convaincant quand il s'agit de mélanger arpèges et rythmique coup de poing rappelant Deftones. Rien que ça («Minns Du»). Les influences 90's de Romain transpirent tout au long de «Chaos» et «Naka» et il est rassurant qu'en 2022, les bonnes habitudes (et attitudes) du rock qui nous a fait vibrer il y a plus de deux décennies se transmettent toujours entre les générations. Le groupe prend le temps de poser ses ambiances (18 minutes pour 4 titres) et même si le disque n'est à ce jour disponible que sur les plateformes, j'espère qu'un label permettra de presser une poignée d'exemplaires physiques pour jouer à fond les ballons ce Transmission OK sur une bonne hi-fi. A bon entendeur !

■ Gui de Champi





DEAD SARA

IL A SUFFI DES VACANCES SCOLAIRES, D'UNE SOIRÉE QUE JE NE VOULAIS PAS PASSER EN CÉLIBATAIRE ET D'UNE BOUTEILLE À LA MER AU MANAGEMENT DE DEAD SARA POUR SE RETROUVER AVEC LE GROUPE DANS LES LOGES DE L'OLYMPIA À PARIS POUR UNE INTERVIEW ASSEZ FOLLE. EMILY LA FRONTWOMAN DU GROUPE QUI A ENTRE AUTRE COLLABORÉ AU DERNIER ALBUM DE COURTNEY LOVE NOUS EN DIT PLUS SUR SON GROUPE ET DE SA PREMIÈRE TOURNÉE EUROPÉENNE EN PREMIÈRE PARTIE DES EAGLES OF DEATH METAL.

Comment avez-vous vécu ces 2 années de pandémie ? Avez-vous mis à profit les confinements pour vous concentrer sur «Ain't it tragic» ? Ou était-ce une malédiction si l'album était sur le point de sortir et que vous vouliez le promouvoir en tournée ?

Nous l'avons définitivement utilisé à notre avantage car, heureusement, nous avons déjà prévu de commencer l'album au moment du confinement, ce qui nous a donné une bonne année pour vraiment nous plonger dedans et ne faire essentiellement rien d'autre. Lorsque le monde avait l'impression d'implorer, nous avons la grâce de notre studio de répétition/d'enregistrement.

Plus récemment, vous avez vendu des paroles de chansons écrites à la main pour «aider le groupe à rester sur la route et à rouler à travers le Covid». Beaucoup d'artistes et de groupes français ont dû lutter et luttent encore après les différents confinements, est-ce la même chose pour vous et voyez-vous la lumière au bout du tunnel ?

Proposer quelque chose de spécial pour les fans qui à leur tour mettent un peu d'argent sur notre compte en banque pour ensuite partir en tournée est la définition de «réussir» à mon avis. Et oui, il y a un peu de rattrapage à faire depuis la pandémie, mais encore une fois, cela ne nous a pas fait autant de mal que d'autres artistes qui, je ne peux pas l'imaginer, ont eu du mal à se sortir du trou de la pandémie.

Comment présenterais-tu le groupe au public français ?

Rock avec des passages heavy et du noise émotionnel.

D'où vient le nom du groupe ?

D'un ami imaginaire quand j'étais enfant.

Malgré le fait que vous ayez tourné avec Slash et que vous tourniez maintenant avec EODM, vous n'êtes malheureusement pas aussi connus que vous le devriez en Europe. Êtes-vous le secret le mieux gardé des USA ?

J'espère vraiment ne pas rester le secret le mieux gardé des USA. En fait, c'est notre toute première tournée en Europe et nous sommes bien meilleurs sur scène - un groupe qui vit sur scène ! Nous devons être en face des gens pour qu'ils puissent s'en rendre compte. Si je pouvais revenir en arrière et virer nos anciens managers pour n'avoir jamais élaboré un plan de tournée outre-Atlantique, je le ferais certainement !

Et plus encore, vous avez posté une photo de vous et des Foo Fighters en mémoire de Taylor Hawkins, avez-vous tourné avec eux ? Nous nous sommes tous sentis orphelins après sa mort.

Non, pas de tournée malheureusement. Nous les avons rencontrés quelques fois et la fois sur la photo était lorsque nous enregistrons dans leur studio d'enregistrement 606. Nous avons écrit et enregistré une ballade de Noël de certaines de nos chansons - pas très rock'n'roll.

Est-ce que «tous vos héros sont morts» (en référence à la chanson Heroes) ? Sinon, avec qui aimeriez-vous tourner ? (si le héros est un musicien). On peut dire, d'après les différents festivals auxquels vous avez participé, que vous avez déjà partagé la scène avec des



groupes connus et cool.

Depuis que nous sommes en tournée avec EODM, nous aimerions aller en tournée avec Queens of the Stone Age et depuis que nous sommes en tournée avec Slash, Guns & Roses aussi !

Qui est en charge de la pochette/artwork et à qui est destiné le doigt d'honneur ?

Nous avons fait une collaboration en tant que groupe. Sean Friday a pris les rênes de l'album et nous avons juste ajouté des éléments. C'est drôle que vous ayez remarqué le majeur ! Au départ, il était en couleur, juste là, au milieu. Mais nous savions que ça ne passerait pas, alors nous avons décidé de le rendre plus dis-

cret plutôt que de nous en débarrasser. :)

Vous venez de fêter les dix ans de votre premier album avec «Weatherman», quel souvenir gardez-vous de ces années ? Et quelles sont vos prévisions pour les dix années à venir ?

Bonne question ! C'est difficile de prévoir l'avenir pour le moment. À l'époque, on pensait beaucoup plus à l'avenir, je crois. Mais plus récemment, nous avons commencé à vivre dans le présent plutôt que de regarder trop loin devant nous, ce qui nous aide mentalement. Nous avons d'ailleurs appelé cette dernière tournée «no expectations tour» et nous vivons avec ça.

L'esthétique de vos clips de promotion est différente selon que l'on regarde «Hypnotic», «Heroes» ou «Hands up». Qui est en charge de vos vidéos promotionnelles et devez-vous mélanger les cartes au sein du groupe avec des clips vidéo opposés ?

Pas sûr en fait ! Je dirais que nous le faisons vivre sur nos réseaux sociaux mais si vous le voyez ailleurs, c'est là que je ferai signe à Warner.

Quelle est la question que je n'ai pas posée et quelle est la réponse à cette question ?

Vous en avez posé de bonnes et approfondies.

Un dernier mot pour nos lecteurs ?

Merci d'être arrivé au bout de cette interview (rires).

Merci à toute l'équipe de Dead Sara !

■ JC

Photos : JC Forestier













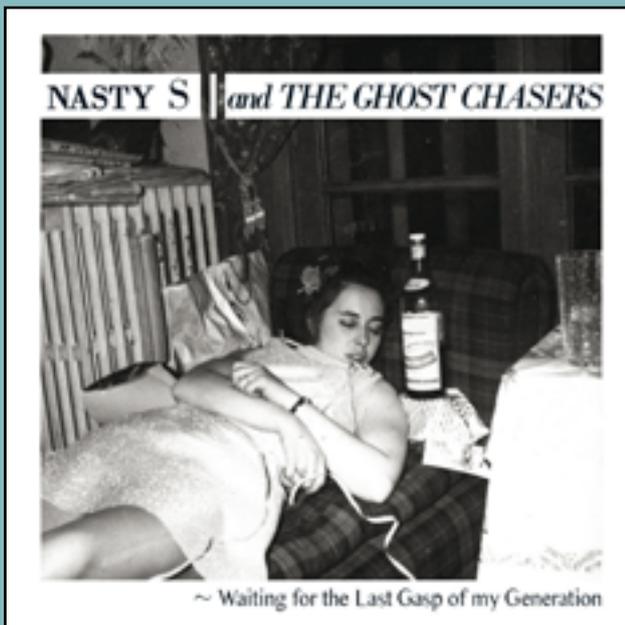












NASTY S & THE GHOST CHASERS

WAITING FOR THE LAST GAP OF MY GENERATION

(Twenty Something)

Si Nasty Samy attend le dernier soupir de sa génération, moi c'est ce disque que j'aurai attendu. Putain, cinq ans ! Plus c'est long, plus c'est bon... c'est pas toujours vrai mais ça se vérifie ici.

Plus de vingt ans que je suis les aventures du gazier, je ne sais pas si je suis des plus objectifs. Depuis l'écoute de Nice line life de Second Rate (quel groupe, bordel !), sur un sampler Hors Série Rocksound 100% Français pour être tout à fait précis. Et pour être tout à fait honnête, ma vie n'a plus été exactement la même depuis. Quand on le connaît, côtoie un minimum, on sait qu'il transpire la culture par tous les pores et s'il a bien des défauts (et des avis parfois très, trop ? tranchés), on ne peut pas dire qu'il ne soit pas généreux et un bosseur acharné. Des disques dans différents styles qui sortent tous les ans, avec concerts, tournées avant que le Covid ne vienne fourrer son nez sale dedans, des piges journalistiques, des bouquins (un grand merci éternel pour le Hey you ! sur les Burning Heads), des podcasts, des fanzines et magazines réguliers, même quand il dit qu'on ne l'y reprendra plus et que c'est le der des der... J'attends le prochain avec impatience, héhé. C'est dans ces zines (ou dans ses interviews) que j'ai découvert moult groupes, écrivains, films, des fois j'adhérais, d'autres fois non mais il y a toujours de la ma-

tière très intéressante. C'est le cas par exemple de Dramarama, qu'il reprend sur ce disque. Alors certes, je lui préfère le titre «Anything anything» plutôt que «Work for food» chanté ici par Forest Pooky mais c'est pas mon disque, ma bataille, c'est la sienne.

Car oui, nous avons affaire à un album concept, petit plaisir perso (mais à destination du plus grand nombre), introspection également où Sam, à l'aube de la quarantaine, s'est attardé quelque peu dans le rétroviseur, sur les disques, groupes, musiciens qui l'ont façonné ado, avant d'appuyer à grands coups de Santiags sur la pédale d'accélérateur pour vaquer à d'autres projets. La pédale de frein, se reposer sur ses lauriers, c'est pas trop sa tasse de Ricoré. Ce qui explique, entre autres, pourquoi ce disque a mis 5 ans à sortir. Mais il est bel et bien là et n'a pas beaucoup quitté ma platine cd dernièrement. Le track-listing parle de lui-même, faisant la part belle aux années 80 et 90, au punk rock mélodique américain (Jawbreaker, Dag Nasty, Pegboy, Hard-Ons etc... oui je sais ces derniers sont Australiens) comme au rock anglais (Morrissey, House Of Love, Joy Division, Therapy?, oui je sais ces derniers sont Irlandais) et plein d'autres. Pour l'accompagner dans sa chasse aux fantômes il a fait appel à différents chanteurs et chanteuses croisés durant toutes ces années. Je ne vais pas faire davantage de name dropping mais juste préciser qu'il en partage trois avec Under their influence, album cool de reprises des Burning Heads sorti l'an passé sur le même principe. Comme too much is always better, le digipack est accompagné d'un livret de 40 pages dans lequel Sam explique plus en détails ce qui l'a poussé à faire ce disque, qui occupe[ra ?] une place forcément singulière et intime dans sa discographie, et rapporte une anecdote particulière sur chaque choix de morceau.

Le tout nous est gentiment offert par Twenty Something, qu'ils en soient grandement remerciés !

■ Guillaume Circus



HARSH

OUT OF CONTROL

[Autoproduction]

Après un premier EP paru en octobre 2018, le quatuor parisien est de retour avec *Out of control*, premier album de 8 titres paru en début de printemps. Je ne vais pas te mentir sur la marchandise : c'est du côté du glam rock que va se concentrer ce papier. Si les noms de Guns 'N' Roses (époque *Appetite for destruction*), Mötley Crüe et Bon Jovi te donnent des boutons, je vais t'éviter un rendez-vous chez le dermato et te proposer de passer cette chronique. Par contre, si les Marshall qui rugissent, les leggings qui flashent et les bandanas ne te font pas peur, je te souhaite la bienvenue dans le monde merveilleux de Harsh.

Jouer du glam rock en 2022, franchement, je dis respect. Même si certaines légendes (sur)vivent encore à ce jour en se rattachant à leur glorieux passé (Mötley Crüe, Poison et même Guns 'N' Roses en tête), il faut avoir les roublottes bien accrochées pour proposer aujourd'hui un disque dans ce style quelque peu désuet. Et quand il n'est pas sujet à moquerie (assumée avec Steel Panther ou pas avec Blackrain, pour ne citer qu'eux), le glam rock a-t-il encore un avenir ? Je ne sais pas, mais finalement, on s'en branle, car quand c'est bien fait, on ne peut que succomber au chant des sirènes. Harsh maîtrise le sujet à la perfection, qu'il s'agisse d'enchaîner les riffs rapides et percutants (ça tricote grave sur «*Good lovin'*»), de faire bouger les popotins («*The sound she does*») de balancer des refrains taillés pour les stades (TOUS LES TITRES) ou de concocter des putains de ballades qui fonctionnent grave («*Believe me I'm alive*» que la paire Joe Perry/Steven Tyler aurait rêvé de composer, ou «*A better tomorrow*», Def Leppardesque). Proposant un glam rock jamais avare de guitares en mode Classic Rock («*Make the law*»), le groupe respecte les codes du genre. Harsh joue juste et surtout, Harsh frappe fort. Le seul défaut que je pourrais trouver à ce disque est que le titre de l'album est quelque peu mensonger. Cet album n'est pas *Out of control*. Je dirais plutôt que tout est sous contrôle, mon capitaine. Et peut-être un peu trop, un poil de folie dans cet enregistrement n'aurait pas été de refus. Mais je ne vais pas faire la fine bouche, et plutôt te conseiller d'écouter ce disque de toute urgence.

■ Gui de Champi
Photo : Armen Balayan





SILVER DUST

LULLABIES

(Fast Ball)

Après Athlète dans le numéro précédent, la Suisse est de nouveau bien représentée dans le W-Fenec mag. Point de punk rock ici mais bien un rock mi-gothique mi-progressif saupoudré d'électronique qui est présenté par Silver Dust avec son quatrième album intitulé Lullabies. Tous les ingrédients sont réunis pour passer un (bon) moment aussi divertissant que captivant : ambiances dignes d'un film fantastique, chœurs en mode chorale d'église, claviers omniprésents, guitares aussi lugubres que puissantes et rythmes lourds et pesants.

C'est prenant, et on entre vite dans l'univers théâtral / Opera Rock du groupe. D'autant plus que c'est bien exécuté et orchestré avec talent. Tout au long des 11 titres composant Lullabies, les frissons et le dépaysement sont garantis, et on pense parfois à Muse ou The Sister of Mercy s'il fallait situer les débats. C'est métallique, certes, mais c'est gracieux et parfois touchant. Une ode au voyage et à l'évasion, à découvrir sur scène (le groupe accumulant les tournées européennes).

■ Gui de Champi



BOLIDDE

BOLIDDE

(Autoproduction / Inouïe Distribution)

A ma grande surprise, Bolidde n'est pas un groupe, mais un auteur, compositeur, guitariste, bassiste, claviériste, arrangeur et chanteur français. Je spécifie «A ma grande surprise», car entre le nom Bolidde et pour avoir écouté l'album plusieurs fois, je pensais que j'avais à faire à un groupe, non pas à un homme-instrument. Enfin 2, car Bolidde est accompagné de Dominique Moretti à la batterie et aux percussions. L'album comporte 10 chansons qui nagent dans un univers rock / blues / indie avec un style bien défini. Cela dit, les compositions restent tout de même très variées, autant dans les rythmes que dans la sonorité. On tague en effet entre vintage et moderne, titres rythmés et ballades, sans jamais chavirer. Certains morceaux rappellent Queens of The Stone Age, d'autres Arctic Monkeys ou encore The Doors, mais dans le style de Bolidde. Malgré cette description plutôt hétérogène des titres, l'album reste bien lié et consistant. Le chant et la guitare ressortent tout particulièrement ; Bolidde offre de solides riffs de guitare bluesy, avec un chant (en anglais) bien travaillé, que ce soit la voix ou les lignes vocales. Le léger accent Frenchie ne dérange pas du tout, et ajoute même au charme des compos. En résumé l'album empile les mélodies catchy, qui font toujours revenir à l'album avec plaisir.

■ Jérôme



BIGGER

LES MYOSOTIS

(Upton Park)

L'histoire de Bigger, groupe franc-comtois ayant propulsé depuis 2016 quelques EP avant de se dévoiler en longue durée en février dernier avec *Les myosotis*, est née de la rencontre entre le chanteur Kevin Twomey, un irlandais exilé dans le Jura et membre de Monsieur Pink, et le guitariste Damien Félix de Catfish. Lorsqu'il a fallu porter leurs compositions en concert, le duo a été rejoint par Benjamin Muller aux claviers (The Washing Machine Cie, Mike Prenat à la basse, et Antoine Passard à la batterie (Clara Yucatan, Alexandrie, Les Fils du Facteur). À partir de ce regroupement musical, la pente est devenue ascendante pour Bigger qui, avant la pandémie de Covid 19, a quand même posé ses valises dans de prestigieux festivals tels que les Transmusicales et les Eurockéennes de Belfort. Rien que ça ! Désormais, *Les myosotis* est le troisième album le plus diffusé sur les radios de Féarock. Mais pourquoi donc ces petits gars de l'Est sont-ils en train de réussir leur coup ?

Upton Park n'est sûrement pas étranger à cela, le label indépendant a déjà comme fer de lance des formations bien implantées dans le paysage musical français tels que Stuck In The Sound, The Hyenes, Svinkels ou encore les célèbres brestois de Matmatah. Cela avantage le groupe de façon indéniable sur sa visibilité à l'échelle nationale et, dans une moindre mesure, internationale. Mais la raison est plutôt à chercher du côté de sa pop élégante d'ascendance british qui a cette capa-

cité à envoûter les masses de manière presque spontanée. Ce qu'on appelle «indie» dans le jargon journalistique n'a pas vraiment sa place ici, le son de Bigger est ultra soigné (certains utiliseront le terme «lissé») et les bisontins ne s'aventurent guère vers les sentiers non battus. C'est d'ailleurs avec l'anglais Jim Spencer - producteur et ingé-son pour New Order, Johnny Marr, The Charlatans, Liam Gallagher, et j'en passe - que le groupe a passé du temps entre l'Allemagne, l'Angleterre et la France pour enregistrer ce premier album. Petite anecdote (pas cool) : Bigger a été mis en quarantaine au Castle Studios de Dresde puis Kevin s'est retrouvé confiné à Manchester lors de l'enregistrement de sa voix.

Plutôt insensible au rock mainstream ultra balisé, *Les myosotis* m'a pourtant conquis de belle manière par sa sensible écriture («Brother»), ses mélodies graciles («Les myosotis»), ses envolées pop frissonnantes («Salty tears»), ses moments légers («Even with lies», «Fucked up paradise») et sa faculté à nous toucher au plus profond, notamment sur des titres soyeux comme l'immanquable et touchante «The game». Très cinégénique par moments, cet album m'a rappelé un peu les travaux d'Alex Turner (Arctic Monkeys, The Last Shadow Puppets), notamment dans les vocalises, et certaines similitudes plus ou moins marquantes avec des chansons de formations diverses (les claviers d'«Infectious joker» m'ont ramené vers les guitares de «Constant now» de dEUS), là où d'autres vont citer Nick Cave ou Anna Calvi. Peu importe, c'est le résultat qui compte, et dans ce cas précis, il est bon.

■ Ted



BIGGER

JAMAIS UN NOM DE GROUPE N'A AUTANT REFLÉTÉ SA PROPRE SITUATION. PARTI DE PAS GRAND CHOSE, LES FRANC-COMTOIS DE BIGGER ONT ASSEZ RAPIDEMENT FRÉQUENTÉ LES GRANDS FESTIVALS ET ONT LIVRÉ EN FÉVRIER UN EXCELLENT PREMIER ALBUM DIRIGÉ PAR JIM SPENCER (JOHNNY MARR, LIAM GALLAGHER, NEW ORDER...). LE QUATUOR NE COMPTE ÉVIDEMMENT PAS S'ARRÊTER EN SI BON CHEMIN, COMME A PU NOUS LE CONFIRMER SON GUITARISTE ET CO-FONDATEUR, DAMIEN FÉLIX, À TRAVERS CETTE INTERVIEW.

Bonjour Bigger, j'espère que vous allez bien. Commençons par le commencement : j'aimerais que vous reveniez sur la genèse du groupe, comment tout ça s'est monté, et nous donner les motivations du choix de votre nom ?

Damien Félix (guitare) : Kevin et moi nous sommes rencontrés il y a quelques années par le biais d'amis musiciens en commun dans le Jura, où je réside. En bon Irlandais, Kevin a beaucoup voyagé et c'est en Australie qu'il a rencontré une jurassienne qu'il a alors suivie à l'époque. En sympathisant, nous nous sommes vite entendus sur des influences communes, et c'est aussi en le voyant sur scène que m'est venue l'envie de travailler avec lui. Nous avons alors commencé à travailler tous les deux sur des chansons, et l'ambition musicale, en terme d'arrangements, nous a vite poussé à monter le groupe tel qu'il est aujourd'hui avec Ben Muller aux claviers, Mike Prenat à la basse et Antoine Passard à la batterie. Le nom du groupe vient d'un de nos premiers titres, qui reflétait l'envie d'aller vers quelque chose de stimulant, de positif et d'ambitieux.

Votre nom résonne depuis un petit bout de temps déjà notamment dans les médias et les festivals. Ce qui est assez curieux étant donné que votre premier album est sorti cette année ? Comment l'expliquez-vous ? La force des «hits» des premiers EP ?

Avant de sortir notre premier album nous avons déjà sorti deux EP et déjà fait pas mal de concerts, dont les Eurockéennes, les Transmusicales, etc. Ce qui nous a permis de nous faire remarquer. Et puis il faut dire que sans la crise du Covid, notre album aurait dû sortir plus tôt. Mais avec le recul, cela a été pour le mieux, nous avons eu le temps de bien faire les choses, de mûrir les morceaux, de pousser notre propos artistique.

Est-ce que vous pensez que le fait d'avoir un chanteur anglophone, ça aide à la fois en France et à l'International ?

Premièrement, pour la crédibilité d'un groupe chantant en anglais, ce n'est pas rien ! Oui forcément, ça aide. Notre ambition n'est pas franco-française, nous pensons que notre mu-

sique a ce qu'il faut pour être internationale, en témoigne la façon dont nous avons enregistré l'album avec un réalisateur mancomunien, deux studios, allemand et anglais...Aujourd'hui, avec l'aide de nos partenaires, nous développons le groupe en Angleterre et forcément en Irlande.

Passons à votre premier album, Les myosotis. D'abord, pourquoi avoir choisi ce titre ? On se serait d'ailleurs plutôt attendu à un nom anglais, vu que toutes les chansons sont dans cette langue.

Notre musique n'est pas seulement tournée vers la culture anglo-saxonne. Nous sommes allés chercher des éléments dans d'autres cultures, latines, orientales, pour colorer nos morceaux. Nous avons vraiment envie d'élargir notre horizon et de signer quelque chose qui nous soit personnel. «Les myosotis», c'était une façon d'aller justement là où on ne nous attendait pas, c'est un nom qui pourrait avoir plusieurs origines. Pour un anglophone par exemple, ça ne sonne pas français. Dans notre imaginaire, ce nom représente désormais un endroit bien à nous, le nom d'un temple ou quelque chose comme ça, dans lequel nos morceaux ont leurs places et y font résonner les murs et les allées.

Combien de temps cela a pris du début de l'écriture à la sortie du disque ?

Je pense que les premiers morceaux ont été écrits en 2019 et les derniers quelques semaines avant notre départ pour le studio, à l'automne 2020. Comme je le disais plus haut, le Covid a tout chamboulé, et «grâce» à cela nous avons pu écrire d'autres morceaux qui ne figureraient pas sur l'album, notamment le titre éponyme «Les myosotis».

Vous avez enregistré le disque avec Jim Spencer en Allemagne, en Angleterre et en France. Comment tout cela s'est-il organisé ?

La rencontre avec Jim s'est faite grâce à notre label Upton Park, et dès la première visio... et oui c'était le début de l'ère «visio», nous avons su que ce serait la bonne personne. Il semblait avoir cerné et compris ce que nous voulions faire. À la base, nous devions enregistrer en



France mais les restrictions de déplacements en Europe en ont voulu autrement. Notre label a alors cherché un studio en Europe où la rencontre «physique» avec Jim était possible (ça paraît dingue en l'écrivant). Après plusieurs pistes, c'est finalement le Castle Studios de Dresde qui a été retenu. Nous y avons passé deux semaines hors du temps. Les voix lead de Kevin ont été enregistrées à Hope Mill Studio, à Manchester. Encore une fois, nous avons lutté contre les quarantaines, les annulations de vol, etc. Encore une semaine hors du temps dans un Manchester quasi désert. Pour finir, les cordes ont été enregistrées à Besançon et une fois mixé, l'album a refranchi la Manche pour un mastering à Abbey Road.

J'ai vu que tout le monde participe au chant dans le groupe, ça donne vraiment une dimension supplémentaire vraiment intéressante en termes de chœurs. Est-ce que vous travaillez de manière intense cette partie-là, ou au contraire, c'est plutôt facile car tout le monde est chanteur à la base ?

Depuis le début, les chœurs font partie de la signature sonore de Bigger. Notre style a évolué mais cela reste un des ingrédients majeurs.

Donc oui, c'est un gros axe de travail pour nous, même si à force cela devient plus naturel pour nous.

Dans l'album, on retrouve moins l'énergie déployée lors de vos concerts, comme si c'était presque deux groupes différents. Vous faites vraiment la part des choses entre le studio et le live ?

Je pense que pour nous, ce sont deux temps différents. On n'écoute pas un album comme on regarde un concert, c'est une évidence. Les émotions passent par d'autres biais. Le studio est plus introspectif, on va y chercher la finesse, la justesse d'expression, on rentre en profondeur dans le titre, on l'explore, c'est de la dentelle, même si on peut y être rude. Le live, c'est le moment où on partage directement, où on livre le même message mais dans sa forme brute, directe et libératrice.

Avez-vous des affinités avec des groupes de la scène pop-rock française actuelle ?

Nous avons récemment tourné avec nos amis de Steve Amber, un superbe groupe, à la fois très raffiné et très sauvage. Leur live sont excellents, à ne pas manquer. Également, je vous

conseille vivement nos amis de Skopitone Sisko, un groupe du label Upton Park, avec des morceaux très classieux, une écriture raffinée et fichtrement bien foutue !

Est-ce que vous pensez défendre Les myotis à l'étranger ?

Nous travaillons au développement du groupe spécialement en Irlande et en Angleterre en ce moment, où nous y avons des partenaires. Notre musique y est régulièrement diffusée et les premières dates ne sauraient tarder, c'est sur le feu !

Pouvez-vous me parler de la création «Bigger and the Damned Dozen» prévue pour la rentrée au festival Détonation à Besançon ?

C'est un super projet, assez excitant, produit par notre agence de tour. Nous travaillons avec 12 musiciens du conservatoire de Besançon, à la préparation d'un live. La grosse cerise sur le gâteau c'est que les arrangements sont écrits par Larry Mullins, batteur d'Iggy Pop and The Stooges et musicien chez les Bad Seeds de Nick Cave. Son approche est très originale et intéressante. Nous avons avec nous 5 cordes, 5 cuivres et 2 percussionnistes. Larry est un spécialiste des percussions, sur scène le set

up est impressionnant, avec des timpanis, des xylophones, grosse caisse d'orchestre, etc. Cela donne quelque chose de très puissant. La première aura lieu en effet cette année pour le festival Détonation à Besançon.

Dernière question : Même si vous êtes en pleine tournée, est-ce que le groupe a déjà commencé à réfléchir à de nouvelles chansons ? Et si c'est le cas, doit-on s'attendre à une évolution de votre part vers de nouvelles sonorités, une ouverture à des courants musicaux différents du votre ?

Nous sommes toujours en train de réfléchir à de nouvelles idées, à de nouvelles évolutions. Nous avons envie de continuer d'explorer ce que nous avons touché avec cet album, ces influences orientales, cette ouverture. Le mariage de ces différentes influences est très intéressant, une de nos pistes est d'aller plus loin avec ça, et d'affirmer notre identité vers cette voix. Affaire à suivre !

Merci à Anne-Laure Bouzy et Bigger.

■ Ted

Photos : François Guéry





POINT MORT

POINTLESS...

[Almost Famous]

Pourquoi ? Hein, sérieusement... Pourquoi ? Pourquoi se la jouer fleur et pastel ? Pourquoi nous envoyer des pétales roses, violet et turquoise si c'est pour nous arracher la tronche dès la première seconde ? C'est quoi le but ? Rappeler que Point Mort assume sa part de féminité ? Bullshit ! Conneries. Le groupe n'a rien de féminin, même sur les parties les plus claires et douces (Sam a une putain de voix qui sait tout faire), il n'y a rien

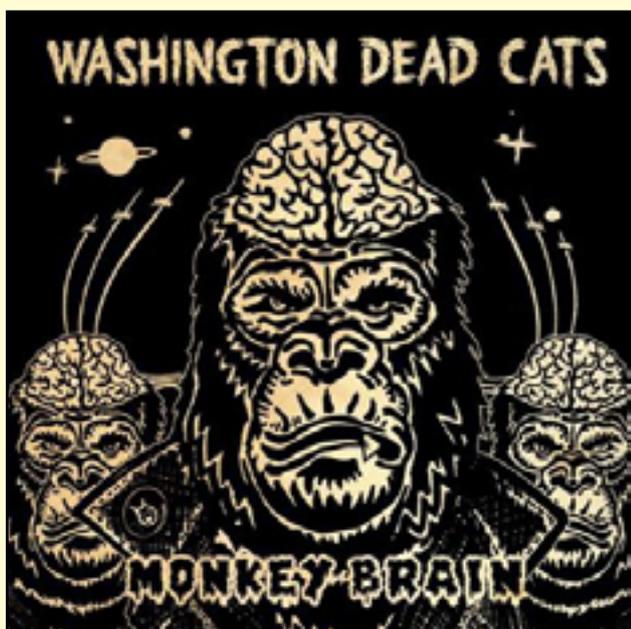
de sexué, encore moins de sexuel, chercher des œstrogènes, c'est peine perdue, la seule touche féminine de ce Pointless..., c'est le «la» qu'on fout devant hargne, violence, brutalité, sauvagerie et fureur.

Variant les plaisirs entre écorchures et caresses à l'émeri, variant les langues pour les titres des morceaux, variant la longueur des compositions, il serait vain d'essayer de tracer le profil type d'une chanson de Point Mort, on peut passer de sonorités noisy à une rythmique black, d'un chant pop à un pilonnage en règle et sans détour. Si j'ai, par le passé, évoqué le post hardcore pour définir leur style, il est en fait bien plus complexe avec des éléments math, prog et même d'autres assez simplement «rock». On a donc un métal qui touche à tout mais n'est pas dénué de sens car aucune des touches n'est superflue, l'édifice construit reflète leurs émotions et nous ramène à des sensations, plutôt malaisantes certes, mais assez jouissives à écouter.

Point Mort ne respire toujours pas la joie de vivre (malgré donc cette fausse piste lors du premier contact visuel avec Pointless...), les Parisiens continuent de se forger une identité à part en amalgamant différents outils dans un même but : toucher leur cible. Et sache que tu es la prochaine !

■ Oli





WASHINGTON DEAD CATS

MONKEY BRAIN

(Devil Deluxe Music)

Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces. Voilà une expression de la langue française qui va au poil à Washington Dead Cats. À l'heure où Monkey brain, treizième album du groupe parisien frôlant les quatre décennies, se retrouve dans les bacs (pour sa version CD, le vinyle pointera le bout de son nez à l'automne prochain), on ne peut nier les faits : les Wash' ont la classe !

Il faut dire que tout ce que touche le groupe se transforme en or (et pas en monnaie de singe).

Et Monkey brain ne fera pas exception à la règle. De l'artwork, qui est tout simplement magnifique (ça change de Attack of the giant purple lobsters par exemple !) aux compositions en passant par l'impeccable interprétation, tout n'est que beauté et volupté. Douze titres et une grosse demi-heure de bonheur pendant laquelle l'auditeur se retrouve plongé dans un mélange tonifiant et exaltant de rockab' («Black moon is rising», «Red lights, blue lights») de surf rock, de blues explosif («I need a place to cry»), de psycho, de garage rock voodoo («Man made monster»), de street punk («Are we all zombies ?») et même de punk ?? (excellente reprise de «White rot» de The Clash). Le tout à grands coups de guitares nerveuses, de contrebasse ronronnante et de cuivres aussi majestueux que chaleureux. Sacré programme, n'est-ce pas ? Les influences sont connues et largement digérées, pas besoin d'en rajouter de ce côté. Par contre, je vais me permettre d'en remettre une couche sur la qualité des morceaux diversifiés mais tellement imprégnés de la patte WDC. C'est frais, vivifiant et fun à la fois. Pas le temps de s'ennuyer quand on rentre (très facilement) dans l'univers des Wash', et c'est une fois le déluge passé que l'on se surprend à fredonner les refrains de crooner/agitateur/et plus si affinité/ de Mat Firehair et que l'on a qu'une envie : y retourner de plus belle. La classe à Dallas, ou plutôt la perfection à Washington (à prononcer à la française pour que la rime fonctionne, hein !). Monkey brain, un disque qui file la banane ! (désolé, c'était trop tentant !).

■ Gui de Champi
Photo : Alain Fretet





ANGRY SILENCE

STRANGE TIMES CALL FOR STRANGE MEASURES

(Coolax / La Face Cachée / Crapoulet / Emergence)

C'est un post sur la page FB de Et mon cul c'est du tofu ? (quel nom trop cool !), ex agitprop et activiste de la scène punk DIY parisienne (on lui doit des disques de Chafouin, Litovsk, Les Louise Mitchels, Jessica93 et plein d'autres mais aussi la traduction française de l'excellente bio de NOFX), qui m'informe de l'existence de ce groupe et la sortie de cet album. Je clique sur le lien bandcamp, aime beaucoup, échange 2-3 mails et reçois le disque quelques jours après, accompagné d'une bio qu'on croirait tapée à la machine, à l'ancienne.

La parole est d'argent mais le silence est d'or et parfois, comme ici, il peut être en colère. Et c'est un sentiment plus que normal de l'être quand on voit l'actuelle involution du monde. À défaut d'une musique agressive, le quintet breton exprime et manifeste sa colère dans ses textes parlant d'amour, de solidarité mais aussi de conscience de classe («The battle still rages», «Our place called future») dans laquelle je me retrouve complètement. This is Le Vieux-Marché (22), not Le Bon Marché ! Ça ne suffit évidemment pas pour faire un bon disque. Non, pour faire un bon disque, il faut des bonnes chansons et ça tombe bien, Angry Silence en ont à revendre. Pas cher, on est dans le circuit indépendant et puis il s'agit d'être cohérent entre les paroles et les actes.

Ils le revendiquent d'ailleurs, ce n'est pas leur métier, ils sont ouvriers, intérimaires, brasseurs, correcteurs, électriciens et chômeurs... working class quoi ! D'où quelques parallèles pouvant être faits avec The Clash ou bien Woodie Guthrie. Pas forcément sur la musique en elle-même mais sur l'ambiance générale.

À la première écoute (et très bonne impression qu'elle a suscitée chez moi), le morceau qui est ressorti tout de suite était «Dark end of the street», une reprise. J'étais certain de la connaître mais j'ai eu beau fouiller dans le dark web (l'originale date de 1967), je n'ai pas retrouvé où j'avais pu l'entendre. Elle est peut-être tout simplement très efficace pour accrocher l'oreille et rester en tête dès les premières secondes. Bon choix quoi qu'il en soit. Au cours des écoutes suivantes (et elles ont été nombreuses), plein d'autres chansons se sont révélées en plus des précédentes citées, comme les émouvantes «My mate Jeffrey», «Brother», les excellentes «The best place in the sun», «Time to get real» ou encore ma préférée, «Pissing rain». La Bretagne, ça vous gagne. Cette dernière me fait irrémédiablement penser à un obscur (mais non moins talentueux) groupe Stéphanois, Boxing Helena, auteur d'un magnifique LP fin 2000's. Avec ce côté punk dans l'accent, le chant un peu limite parfois, le son plutôt lofi, DIY, sans grosse prod' clinquante, l'intensité et la sincérité brute qui s'en dégage mais qui n'oublie pas pour autant d'être au service de réelles et belles chansons pour le versant pop.

Bref, j'éprouve vraiment un certain réconfort en écoutant cet album, qui me fait l'effet d'un disque doudou et je suis bien content qu'ils ne soient pas restés complètement silencieux.

■ Guillaume Circus

SUPERMUNK

All you need is air

3RD
ALBUM



BLACKOUT Prob

LP, CD & Digital

Available on www.kickingrecords.com





EIFFEL

EIFFEL FAIT PARTIE DU PAYSAGE ROCK FRANÇAIS ET LE GROUPE A SORTI FIN 2019 UN ALBUM INTITULÉ STUPOR MACHINE. LA TOURNÉE, PLUSIEURS FOIS DÉCALÉE EST PASSÉE PAR LA SALLE DE PAUL B À MASSY ET PAR LE TRIANON À PARIS. L'OCCASION D'ÉCHANGER AVEC ROMAIN AU LENDEMAIN DE SA DATE SOLO À LA MAROQUINERIE, ELLE AUSSI DÉCALÉE PAR LE COVID EN GÉNÉRAL PUIS PAR LE VIRUS QUI L'A TOUCHÉ PERSONNELLEMENT.

Comment se sont passées les périodes de confinement et comment avez-vous vécu cette période de pandémie ? Cela vous a permis de travailler sur de nouveaux titres ou projets ?

Il me semble que chacun l'a vécue différemment. Avec diverses approches du problème. Pour notre part Estelle et moi, on a tenté d'en-

gager d'autres choses, notamment des trucs que nous voulions faire depuis longtemps : partir de Bordeaux, construire un nouveau Studio des Romanos... Ce que nous avons fait. J'ai aussi écrit 80 nouvelles chansons pendant ces deux années étonnantes... Ce qu'elles deviendront et le nom qui les portera me sont encore inconnus. La seule chose dont je suis



sûr c'est qu'il va y avoir beaucoup d'albums dans les années à venir.

Vous nous avez accueillis sur deux de vos dates de tournées dont celle au Trianon, elle a connu plusieurs reports, quatre de mémoire, c'est fou. Quels ont été vos sentiments quand vous avez enfin foulé la scène ?

Beaucoup de plaisir. Un plaisir simple et limpide. Pour ma part, je n'ai pas l'impression que l'on m'ait volé une liberté en attendant ces concerts. Même s'il y a beaucoup à dire sur la manière dont certains évènements ont été gérés par le gouvernement. Je n'associe pas l'idée de liberté à un resto, une bière, un concert ou autre. Si elle existe, elle doit sûrement se situer à un niveau plus intérieur, mental et philosophique... le reste n'est que concept bourgeois. S'il faut faire un effort com-

mun et rentrer dans une forme d'ascétisme pour que le monde aille mieux, j'en suis. Ce qu'il y a de clair comme l'eau de roche à identifier dans l'évènement Covid, c'est que l'on est tous plus ou moins des consommateurs «d'idée de liberté», tous plus ou moins des connaux capitalistes visant le prochain avion à prendre, la prochaine lasagne à se faire au restau, la prochaine série, le prochain concert rock festival à semi-remorques et leds à gogo etc... et surtout le prochain match de foot initié par une des plus grandes mafia au monde. On est devenu une sorte de rien qui gesticule en confondant liberté et consommation. Raison pour laquelle j'y reviens : le plaisir de refouler les planches avec Eiffel n'était que simple, aucune idée de revanche sur le Covid ou sur quelques «méchants» nous ayant punis.



Vous avez sorti votre album *Stupor machine* en 2019 quel a été le retour et avez-vous pu le défendre malgré la crise sanitaire comme vous le souhaitiez ?

À noter que je n'ai jamais «défendu» un de mes albums car ils n'ont jamais été «attaqués». Le concept de «victoire», «attaque», «défense», «marquage de points» et consorts sont pour moi apparentés à l'idée de sport, de marketing lourd et agressif, ainsi que de concepts guerriers. Mais ils font prou dans la bouche de l'art. Sinon, nous l'avons sorti avant le Covid et ça a été très mal travaillé à la base. Je m'y attendais, c'était notre dernier album chez Pias et l'humeur du moment comme celle d'aujourd'hui n'est pas au Rock 'n' Roll. Mal travaillé à la base, voire catastrophique, le Covid n'ayant effectivement pas arrangé les choses...

La pochette du disque est extrêmement sobre avec uniquement vos visages en noir et blanc, on peut penser aux pochettes des Beatles ou de Queen, les photos du disque sont un peu en décalage, on vous retrouve en costumes de différentes époques, pourquoi ce choix ? Est-ce en lien avec les thèmes qui sont décrits de

Aldous Huxley ou Orwell ?

Oui, l'idée des photos est intrinsèquement liée aux thèmes abordés dans *Stupor machine*. D'un côté le verso, évident référent à «With the Beatles» est une série de 4 visages possiblement de prisonniers. D'autres part les visions intérieures pochette sont les petites sœurs impressionnées des textes de l'album.. Kafka, Orwell, Huxley, Barjavel, Damasio, Gilliam, Condon etc..

Le titre «Big data» malheureusement d'actualité avec la phrase «qui détient les données, détient le pouvoir». C'est quelque chose qui t'inquiète ?

On le serait à moins ! Oui. Ce n'est même pas que ça m'inquiète, c'est que ça devrait être inquiétant-affolant-sidérant pour tout le monde ! C'est en ce sens ou la philanthropie se barre en misanthropie : nos générations, à force d'impressions de jouissance par le confort, ne sont-elles pas devenues les plus lourdaudes de l'histoire des hommes ? Sensation de faire partie du club des teubés, ni plus ni moins. Qui et pourquoi a accepté cela ? Pourquoi est-on censé trouver cela «moooooderne» alors qu'il ne s'agit que d'obscurantisme et d'inqui-

sition tentacularisée ? Bref, j'ai deux/trois éléments de réponses mais on en aurait pour des plombs et puis je ne suis pas des plus précis ! Ce n'est pas mon job. Je suis plus dans l'instinct, ça ment rarement.

Romain, tu as été touché par le Covid, qui t'a amené à déplacer ton concert solo à la Maroquinerie, est ce que tu vas mieux et comment s'est passé le concert ?

Le concert a été un grand moment pour moi et je crois que les gens en sont ressortis tout chose. Ça va mieux mais Estelle et moi ne sommes pas tombés sur la forme Covid la plus transparente (rires) ! Je pense que ça nous est tombé dessus à un moment où l'on était puissamment fatigués.

Vous avez laissé un message il y a peu sur les réseaux en remerciant les gens qui vous suivent tout en laissant planer un doute sur «la suite» ; nous avons une lecture pessimiste où cette suite ne sera pas forcément sous la forme d'Eiffel ?

Il n'y a aucun doute sur la suite : je vais continuer à écrire des chansons, à les enregistrer, sortir des albums et faire des concerts. Peut-

être encore plus qu'avant. Je l'espère tout du moins. Après l'histoire du nom que cette suite portera, c'est un autre sujet. Je n'en sais rien. La vie est courte et il me faut tenter de réaliser tout ce que j'ai dans la tête. Ça c'est important. Par contre, je suis toujours sidéré de voir à quel point les gens aimeraient vous voir ne faire que retourner à la niche, à la marque. Comme ça, cela peut paraître rassurant, mais si l'on y réfléchit bien... Eiffel, c'est quatre personnes qui sont amies. C'est finalement ce qui est le plus important pour moi. C'est aussi mes chansons jouées par quatre personnes précises, comme Romain Humeau sont mes chansons jouées par cinq autres personnes précises. Que l'on continue ou non à être un groupe, je m'en fous, on verra. Les chansons qui me viennent en tête depuis deux trois ans ne sonneraient pas comme Eiffel, il semble que je m'éloigne de ce son et ce style de jeu.. Quelque chose de plus dynamique, énergique, plus sale mais moins saturé, plus ample, moins bavard, plus soul, plus Bowie et plus black aussi... À voir. (rires).

Vous avez dédié «Millionnaire» à un de vos proches et mécène disparu récemment, c'était un moment touchant. Il vous a aidés à



produire un film sur le groupe qui cherche un distributeur. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Manu Joux ne nous a pas aidés à produire Eiffel. Le film, il l'a produit entièrement ! Eric Boughnon l'a réalisé. Manu nous a quittés au moment où nous étions en résidence avant les dernières dates de la tournée d'Eiffel, il y a un mois et demi... On est choqués, il avait deux ans de plus que moi. C'était un grand fan qui, au fil du temps était devenu un ami. Un mec génial avec une incroyable énergie. On ne réalise pas... C'est si soudain... Le on/off de la vie, quand tu commences à l'avoir côtoyée plusieurs fois et de près te change. La mort de Manu aussi me «change».

J'ai personnellement une longue affection pour le titre «À tout moment la rue», tu as lancé au Trianon un «malheureusement toujours d'actualité malgré toutes ces années» et les récentes élections semblent aller dans ce sens.

J'ai fini par regarder cela de loin tant cela ne se passe pas au bon endroit... Pour reparler politique, il faudrait redéfinir le territoire où elle prétend se mouvoir et renommer tous les médias/personnalités qui nous en font échos. Pour ma part, moi qui ne suis pas violent pour un sou, j'avoue que la violence finit par être une des seules solutions. Tu n'arrêtes pas le capitalisme en prenant rendez-vous pour par-

ler, tu l'arrêtes avec un bourre-pif. Et ce que je dis là m'afflige.

Vous collaborez avec beaucoup d'artistes. Quelle serait la collaboration rêvée ou un artiste avec qui partager la scène ?

John Lennon, David Bowie, Patrick Dewaere, Romy Schneider, Philippe Noiret sont prévus pour mon nouveau groupe. [rires] Mais pour l'instant ils sont occupés.

Le mot de la fin ?

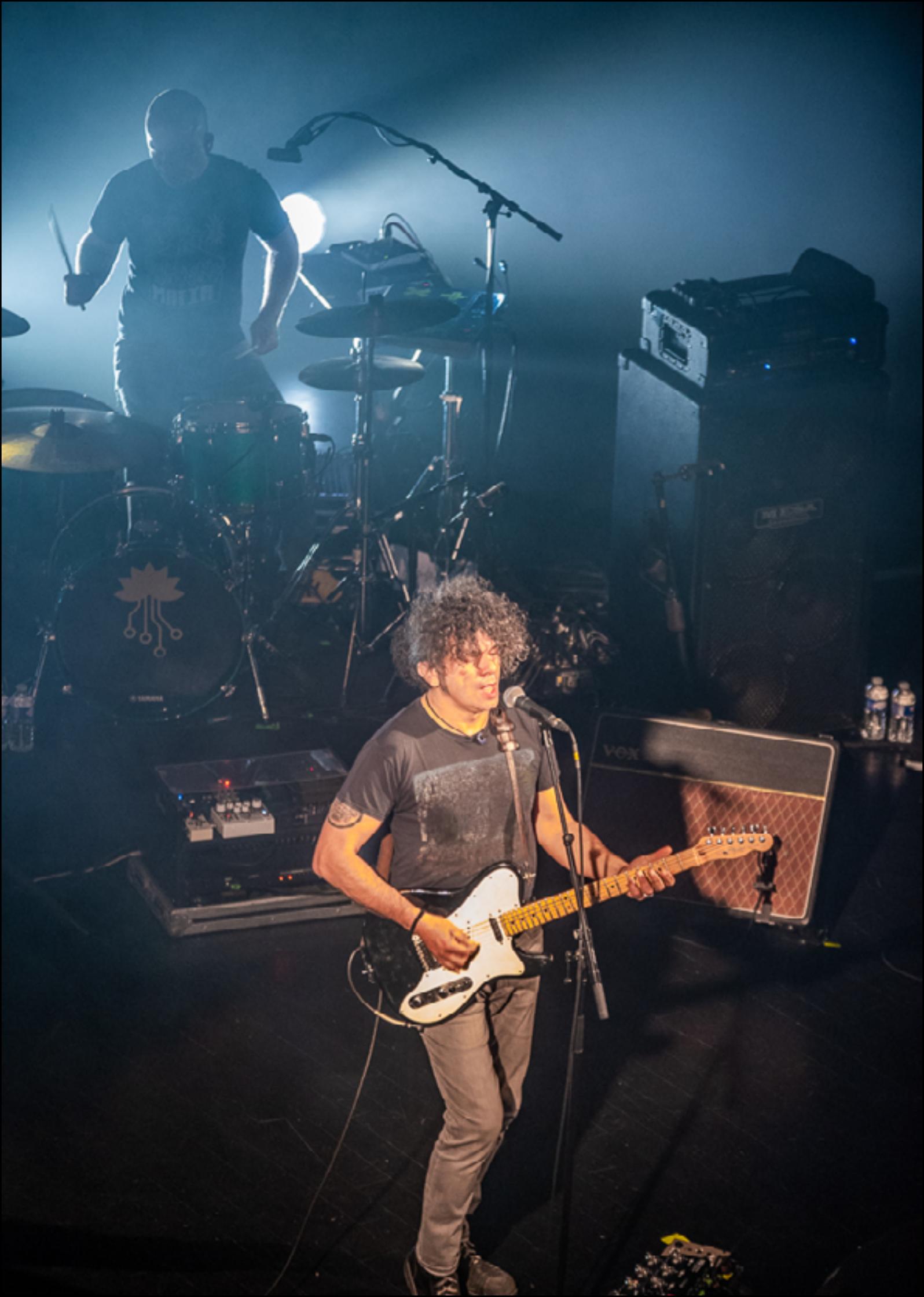
Oui, il vaut mieux un mot pour la fin qu'une main pour la faux !

Merci à Fred pour la mise en relation, Kix et le groupe pour ces deux jours passés en leur compagnie.

■ JC

Photo live : JC Forestier











BORIS

W

[Sacred Bones / Modulor]

Je ne sais pas pour vous, mais Boris a toujours été pour moi un véritable cauchemar. Non pas parce que j'exècre la musique des japonais - bien qu'elle ne soit quand même pas à la portée de tout le monde, je vous l'accorde, sauf quelques trucs un peu nazes comme New album (coucou Aurelio, si tu lis ça) - c'est juste qu'il est difficile de suivre leur parcours tant le trio est prolifique (allez vérifier sur Discogs, c'est juste impressionnant !). Et comme je suis quelqu'un qui généralement aime prendre le temps de digérer les albums qui éveillent ma curiosité, j'ai eu pour conséquence d'avoir la malheureuse tendance avec le temps de louper une bonne partie des disques qu'ils ont sorti. Heureusement, certains amis me font partager de temps en temps des œuvres de Boris qui selon eux valent vraiment la peine d'y prêter une oreille. Mais qu'ils m'excusent, avec tout ce que j'ai à écouter pour nourrir le contenu de votre cher magazine aux grandes oreilles, il ne m'est pas facile de prendre le temps de me poser pour analyser les disques complexes, variés et aventureux de la bande de Takeshi, Wata et Atsuo. Sauf que là, grosse surprise, Modulor m'a envoyé W, leur dernier disque. Aucune excuse, je me suis donc attelé à l'écoute studieuse de ce nouvel opus avec une certaine appréhension tant le groupe, porté sur les expérimentations, est imprévisible.

Pour comprendre la sortie de W, il suffit de faire un petit retour en arrière. En juillet 2020, le

groupe auto-produit No, un album écrit et enregistré dans la précipitation au moment du confinement dans lequel des chansons crust-punk, hardcore et sludge de courte durée reflètent une ambiance noire et violente. Ce dernier se terminait par un interlude laissant ainsi présager d'une suite. Cette suite est donc W, on découvre par la même occasion le nom du dyptique (No + W = Now), et son début reprend exactement là où a fini No. Là où on aurait pu penser que la seconde partie soit aussi violente que la première après cet interlude calme, on est finalement pris à contre-pied avec une partition à l'atmosphère opposée. En effet, W est un recueil de chansons plutôt planantes et reposantes dans son ensemble, clairement inspirée des vagues shoegaze, ambient voire trip-hop, avec quelques réminiscence drone évidemment, venant parsemer le disque à partir de «The fallen», titre placé pile au milieu du disque.

W évolue progressivement par petites touches nuancées, à l'image d'un réveil difficile et brumeux dans lequel s'expriment conjointement la lourdeur et la lenteur dans un espace aérien dominé par des guitares expressives et la voix douce de Wata. Pour ses 30 ans, Boris signe ici une œuvre concluante et (presque) surprenante.

■ Ted



VIGILANTE

OPACITIES

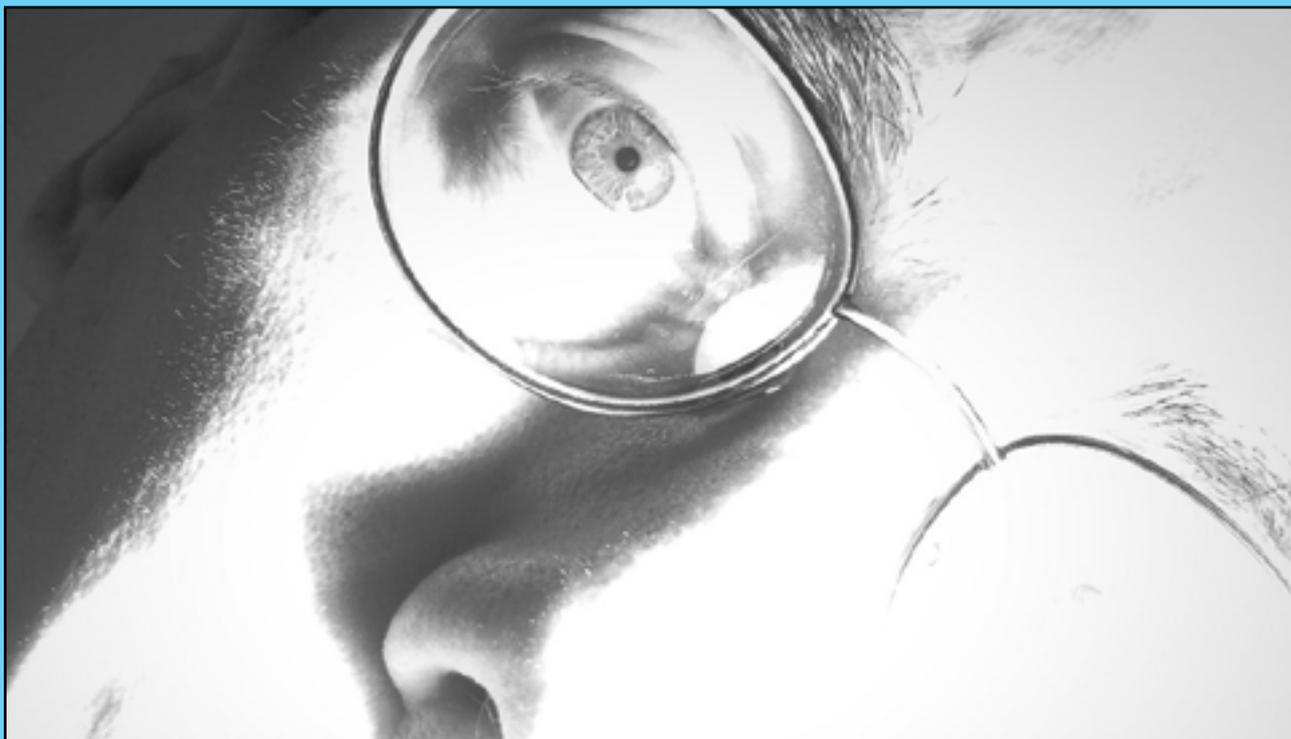
(Vitamin Deficiency Prod. / Detergent Records)

Si je prends du temps et cet espace pour évoquer Vigilante, ce n'est pas parce que j'ai été bluffé par l'album Opacities, j'y reviendrais, mais tout simplement parce que le Dr. V qui était derrière tout ça est fou. Et que les fous produisent des trucs parfois aussi géniaux qu'incompris. Et que, dans le doute, je ne voudrais passer à côté d'un truc qui pourrait être culte en 2357. Cette chronique rend donc hommage au travail, titanesque, du géniteur de ce double album (s'il vous plaît)

qui prend un malin plaisir à tout faire «à l'ancienne» avec des synthés, des instrus, des micros mais certainement pas d'ordinateur, un truc de dingue qui s'étend sur près d'une heure trente ! L'ambiance mêle vocaux black, guitares thrash et rythmes industriels pour un résultat assez «particulier» que l'on collerait bien dans un film ou un jeu vidéo. La tonalité générale sonne parfois un peu trop «vieux synthé», et à moins d'aimer cette atmosphère un peu goth, ça risque de t'empêcher d'écouter l'intégralité de l'œuvre. Ajoutons les adjectifs «avant-garde» et «obscur» pour perdre les derniers indécis et ne me voilà plus qu'en compagnie d'aventuriers du son, avides d'expériences improbables et de trouvailles soniques qui pourraient apprécier les «Post scriptum» à leur juste valeur (ces 8 titres sont encore plus tarabiscotés mais portés par les instruments, ils peuvent aussi être plus accessibles à ceux que le chant rebute).

Hors du temps, hors des cadres, Vigilante s'adresse à une niche qui n'existe peut-être pas encore... C'est pas le genre de groupe à écouter non stop, il n'y aura pas de hit, pas de morceaux phares, juste une impression que la fin du monde se rapproche et qu'on n'est pas encore aussi prêt que le Dr. V.

■ Oli



PANIC MONSTER

**WE'RE ALL
PRETTY BIZARRE.
SOME OF US ARE
JUST BETTER
AT HIDING IT,
THAT'S ALL.**

**PANIC
MONSTER
WE'RE
ALL
PRETTY
BIZARRE.
SOME
OF
US
ARE
JUST
BETTER
AT
HIDING
IT,
THAT'S
ALL.**



PANIC MONSTER est OLIVIER DEAD POP CLUB / MALADROIT

PANICMONSTER.BANDCAMP.COM • WWW.KICKINGRECORDS.COM

DISPO SUR KICKING RECORDS, BLACK OUT PROD, PARANOÏA RECORDS, MONSTER ZERO, BUZZ OFF.



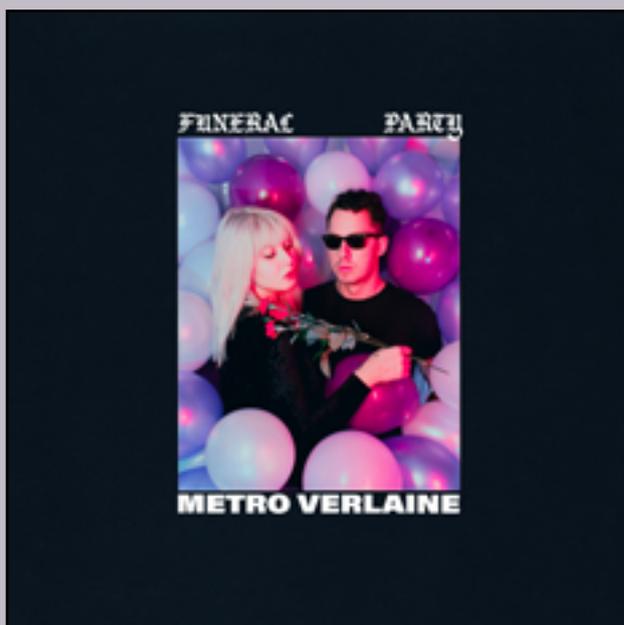
ANTECHAOS

APOCALYPSE

(M&O Music)

Pour être tout à fait franc (et pour rentrer dans le vif du sujet), il m'a fallu plusieurs écoutes d'Apocalypse, premier effort d'Antechaos (groupe hard'n'heavy orienté 80's avec chant en français) pour en saisir toutes les nuances tout en faisant abstraction des clichés collant au style comme un perfecto sur un torse en sueur. Le quintet de Thionville, fondé en 2020, propose un album au gros son et aux compositions solides. Le niveau des musiciens est assez bluffant (mention spéciale à la paire de guitaristes), et même si j'ai du mal avec les thèmes abordés dans les textes (voilà, c'est dit, n'en parlons plus), je prends un réel plaisir à enchaîner les écoutes de ce disque diversifié et riche en mélodies et en riffing percutant. Usant (et abusant parfois) des codes propres au style popularisé en son temps par Sortilège et consorts, Antechaos apporte une touche moderne à son hard rock grâce à une production puissante et des arrangements qui claquent. Pas besoin de porter une nuque longue pour apprécier Antechaos, mais prépare-toi quand même à faire un petit voyage dans la machine à remonter le temps du Metal.

■ Gui de Champi



METRO VERLAINE

FUNERAL PARTY

(Kids Are Lo-Fi Records)

Même si les Metro Verlainne ne sont pas des nouveaux venus dans le paysage musical, la curiosité ne m'avait pas poussé à écouter (et apprécier) que les titres les plus connus. Grâce à Lucie de See you in LA qui se spécialise de plus en plus dans les groupes normands qualitatifs, nous pouvons découvrir avant sa sortie le nouvel LP Post punk au titre pour le moins évocateur.

Les titres oscillent entre la langue de Shakespeare et la langue de Molière sans perdre en cohérence. Le duo, Raphaëlle au chant et Axel à la guitare, nous surprend par la qualité des compositions, ce style étant plutôt réservé à des combos d'Outre-Manche. Le groupe nous offre 35 minutes de tension avec les ingrédients qui font les bons disques du genre du nihilisme allié à un côté belliqueux qui permet d'alterner en fonction des chansons et ne pas rendre le disque monolithique.

La pochette est réalisée par une artiste Charlotte Romer qui est également proche des We hate you please die ou des You Said Strange. Alors, la Normandie serait-elle devenue l'épicentre du rock en France ? Au vue des secousses sismiques des dernière productions de ces groupes, il y a réellement de quoi se poser la question...

■ JC



METRO VERLAINE

À FORCE DE CÔTOYER LES RP, ILS N'HÉSITENT PAS À NOUS RELANCER AVEC DES «ÉCOUTE, JE T'ASSURE CELA VA TE PLAIRE...». IL A FALLU UN TITRE «FUNERAL PARTY» POUR RENTRER DANS LE STYLE POST PUNK DE METRO VERLAINE ET DE VOULOIR ÉCOUTER L'ALBUM. CHAMBOULÉ PAR LE CONFINEMENT, CET ALBUM SORT ENFIN ET NOUS INVITE À DÉCOUVRIR LE GROUPE EN LIVE.

Comment s'est passée cette période de pandémie ? Vous avez préparé la sortie de l'album ou au contraire cette période a été mise à profit pour des choses plus personnelles ?

La période de pandémie a été vraiment difficile pour nous comme pour beaucoup de monde. L'arrêt des concerts, devoir rester enfermés chez nous, c'était vraiment difficile. On a soif de liberté en permanence et c'était vraiment compliqué d'être à l'arrêt comme ça. On s'est mis à vraiment travailler sur le disque en 2021 en croisant les doigts pour que la vie reprenne. Objectivement on a moins souffert que les gens qui n'ont pas arrêté de bosser, notamment dans les hôpitaux mais aujourd'hui on ressent vraiment le besoin de vivre chaque moment à fond. On s'est nourri de ce qu'on pouvait, des livres, des films... mais la poésie c'est dans la rue ou dans les bars qu'on la trouve.

Votre biographie indique qu'une première session d'enregistrement était calée à New-York pour travailler avec Jared Artaud (Vacant Lots) juste avant le confinement et a dû être annulée. Pensez-vous que vous auriez fait un album différent si le covid n'avait pas entraîné tous ces confinements ?

Oui c'est une certitude. Si on était allé à New York comme prévu, je pense qu'on se serait vachement imprégné de la ville, de son énergie. On vit tous les deux à Evreux, alors New York c'est vachement exotique pour nous. Et puis on a mis pas mal de nos colères dans Funeral party. On a travaillé à trois avec Arthur Guegan du Octopus Garden studio, mais c'est vraiment en duo qu'on a créé ce disque. Si on avait travaillé avec Jared, on lui aurait sans

doute laissé plus la main en terme de production.

Vous sortez votre album avec un premier clip avant-coureur, éponyme à l'album, pourquoi cet oxymore ?

Funeral party c'était notre titre de travail pour cet album. On voulait mettre un maximum de nous dans ce disque et passer à autre chose. On a grandi tous les deux et on a pas mal évolué. Ce titre c'était une façon de régler les comptes avec nos propres vies. C'est aussi une référence à un morceau de The Cure qu'on adore.

Le fait d'avoir une «front woman» change-t-il quelque chose dans votre façon de voir la scène ? Que pensez-vous de l'initiative «more women on stage» de Lola de P3C mais également de l'hashtag #musictoo ? De nombreux groupes comme WHYPD, SheWolf ou encore Ottis Coeur ont repris le slogan inscrit sur la basse de Lola, c'est quelque chose qui vous touche ?

Il est souvent arrivé qu'on se prenne des réflexions déplacées parce que je suis une femme qui chante dans un groupe post-punk et que nos lives sont plutôt sauvages. Et ça, ça n'arrive pas aux garçons à la fin des concerts. Notamment de la part de certains «pros» qui sont en fait des gros salopards. Mais à l'intérieur du groupe il n'y a jamais eu le moindre problème, je me sens hyper soutenue et ça me pousse à assumer complètement ce rôle de front. Oui on aimerait voir plus de femmes sur scène mais aussi aux postes clés des salles de concerts. On soutient à mort More women on stage et #musictoo et on appelle

aussi les gens à être vigilants pendant les concerts. Les filles aussi ont le droit de sortir, de kiffer un concert, de danser, de monter sur scène ou encore de se bourrer la gueule sans devenir des proies.

Y a-t-il une scène Normande (WHYPD, You said Strange, etc.) car nous sentons une réelle émulation ? Même si vous êtes présents depuis près d'une décennie, nous sentons que les choses s'accélèrent.

Oui, il y a clairement une scène Normande hyper intéressante et au fil du temps, tout le monde se connaît plus ou moins. On a commencé un peu après You said Strange et on se suit de près depuis toutes ces années. C'est cool de voir que ça bouge autant.

C'est aussi visuellement présent avec la photo de Charlotte Romer qui gravite autour de cette «team» Normande. Il n'y a pas un risque d'uniformisation car elle a fait de mémoire la dernière pochette des You said Strange ?

Charlotte est une amie et une photographe dont on apprécie beaucoup le travail. On a beaucoup discuté avant de faire la photo de l'album et elle s'est vraiment plongée dans notre univers tout comme Pauline Lallement qui a désigné la pochette. Je ne crois pas à l'uniformisation mais plutôt à l'émulation. Nos deux pochettes sont très différentes et si on reconnaît la patte des filles c'est plutôt une bonne chose. La plupart des groupes jouent sur le même type de guitare et pourtant ils ne sonnent pas tous pareil.



Passer par les labels Le Cèpe Records / Kids are Lo-Fi vous a permis plus de liberté dans la réalisation et une sorte de «do it yourself» ?

On a toujours été très libre et on a toujours travaillé comme on l'entendait. Pour notre premier LP Cut-up c'est nous qui avons demandé à Charles Rowell de produire le disque et ça a été une aventure humaine formidable. Pour Funeral party c'est pareil, on a produit notre disque avec Arthur et on a gardé la main sur l'ensemble de la réalisation. On a toujours baigné dans le DIY. Mais c'est cool de se sentir soutenus par Le Cèpe et Kids are Lo-Fi, ils comprennent où on va et on discute beaucoup de nos idées parfois délirantes. Ce sont vraiment deux labels très humains et c'est un plaisir de bosser avec eux.

Êtes-vous nés du mauvais côté de la Manche ? Nous nous souvenons de ces paroles «J'irai mourir à Manchester en écoutant du Joy Division...» issue du titre «Manchester» de votre premier album. C'est toujours un projet de vie/mort de finir dans la «perfidie Albion» ?

«Manchester» c'était un appel à la vie, au voyage, à l'exotisme. Bien sûr que la puissance créatrice des grandes villes et des grandes scènes, ça fait rêver mais on ne serait pas Metro Verlaine si on était né ailleurs qu'ici. C'est notre grisaille qui nous pousse à créer et à nous battre. Un jour Axel ira sans doute s'installer à Manchester pour pouvoir aller au stade de foot tous les weekends ou peut-être qu'il ira se terrer dans une forêt avec ses vinyles et ses bouquins... Mais en tout cas on adore tourner au Royaume-Uni et on a vraiment hâte d'y retourner.

Quel est le moteur de Metro Verlaine et qu'est ce qui détermine le choix de la langue dans vos chansons, un thème qui sera mieux traité en français, une mélodie ?

Metro Verlaine on le vit comme une aventure romantique au sens littéraire. On a envie de tout vivre et de ne passer à côté de rien. C'est l'envie de brûler la vie qui nous pousse à écrire des chansons. Quand on écrit on se laisse le choix du français ou de l'anglais. «Laisse tomber la nuit» par exemple c'est un poème qu'Axel a écrit pendant le confinement. Pas

question de l'adapter en anglais. C'est vraiment une question d'envie et d'énergie.

Revenons sur ce nom intrigant de quel Verlaine parlez-vous, Tom ou Paul ? Les deux semblent vous correspondre. Et à quoi correspond le terme «Metro» ?

Tom ou Paul ? Et bien les deux. Television et toute la scène CBGB's c'est clairement notre trip. Et puis Paul pour le poète maudit, l'amant de Rimbaud, l'outsider. On voulait coller deux images l'une à côté de l'autre. La poésie pour nous c'est quelque chose qui vient des tripes, qui sent la pisse et qui file à toute allure. L'idée du Metro nous plaisait bien.

Difficile de parler des groupes de la nouvelle scène sans parler de la compilation «Sick Sad World - Volume 1», constat pessimiste dans le titre mais belle initiative. Comment s'est fait le choix de la reprise Outkast n'est pas très «Manchester» ?

L'idée c'était de faire une reprise qui sorte un peu des sentiers battus et qui soit tirée des 90's / 00's. C'est Raphaëlle qui a proposé ce titre et franchement on s'est bien amusé à le faire. C'est un morceau de notre adolescence qui passait non-stop en radio. On écoute Joy Division mais on a quand même un peu d'humour.

Avez-vous déjà une tournée de prévue ?

On a des dates qui rentrent pour cet été et on espère commencer une tournée à l'automne !

Le mot de la fin ?

Life is a riot !

Merci à Lucie pour la redécouverte et à Metro Verlaine.

■ JC

Photo p. 88 : Lao Segur

Photo p. 90 : Charlotte Romer



JANUARY SONS

OCEAN OF DAYS

(SLAP)

Pas besoin d'être américain pour faire sonner comme il se doit des folk songs. Ça, c'est du teaser, n'est-ce pas ? En même temps, c'est une de mes premières impressions que je suis en mesure de te livrer à propos de Ocean of days, deuxième EP du (jeune) groupe January Sons. Et il y a tellement de belles choses à dire (et surtout à écouter) à propos de ce disque que je te pro-

pose de t'installer confortablement, d'en lancer la lecture et de te laisser te prendre au jeu des élégantes sonorités du trio marseillais.

Tout au long de ses six titres d'Ocean of days, January Sons mise sur la variété des guitares et sur la justesse des harmonies vocales de ses trois musiciens pour faire passer à son auditeur un moment agréable. Le jeu en vaut la chandelle car le folk rock de January Sons, tantôt mélancolique («Happiness was here», mon morceau préféré du disque), tantôt entraînant («Save me») et toujours mélodieux (au hasard, «Someday you'll see»), est une véritable réussite. Et la qualité de ces chansons, abouties et diversifiées, est décuplée par le formidable mariage des voix de Jullien, Hervé et Matthieu. Ça a l'air si simple alors que bien évidemment, il n'en est rien. Car si la formule fonctionne si bien, c'est dû au talent des musiciens, mais aussi au plaisir perceptible des musiciens de jouer et créer ensemble. Et de partager leurs émois avec les auditeurs que nous sommes. Et même si, à l'écoute de Ocean of days, je n'ai pas ressenti un sentiment quelconque de lassitude, le format EP est idéal pour savourer les nuances sonores sans risque d'indigestion. Une fort belle surprise que je ne peux que te recommander.

■ Gui de Champi

Photo : Laurent Bruguerolle





CANCEL THE APOCALYPSE TERMINUS STAIRWAY

[Inverse Records/Klonosphère]

On est passé pas loin de l'apocalypse mais cette pandémie n'a pas fait diminuer les désirs de ce groupe atypique qui a pour habitude de travailler à distance, l'enfermement a peut-être simplement limité les hurlements histoire ne de pas trop perturber le voisinage. Alors, je ne tiens pas de statistiques mais j'ai l'impression que Terminus stairway est plus doux que Our own democracy, plus posé, il s'éloigne donc de Psykup pour se rapprocher des version acoustiques de My Own Private Alaska. Il y a bien quelques démons qui resurgissent (sur la fin de l'opus et notamment «Alba nueva») mais Matthieu murmure, chuchote, chantonne bien plus qu'il ne pousse sa voix, les cordes (non vocales) le suivent quand elles ne dominent pas les débats («Antartica»). C'est quand les deux mondes (classique et rock) s'entrechoquent, qu'on obtient les meilleures pistes, j'apprécie donc particulièrement «Napoli» qui permet de goûter à tout ce que sait faire Cancel the Apocalypse même si les plages un peu plus linéaires sont aussi très agréables («Only a giant»). De toute façon, du moment que Milka chante, je suis client, que ce soit sur du métal, du piano ou du violoncelle, ça me transporte, je n'y peux rien.

■ Oli



THE FLYING BRICKS

CHIMERIC

[Autoproduction]

Formé en 2015 du côté du Mans, The Flying Bricks évolue dans un style qu'on appelle communément le rock alternatif. C'est un peu fourre-tout, je le concède. Disons que les influences du groupe s'orientent du côté des groupes de rock que j'appelle «moderne» (ceux du XXIème siècle) dont les références ne sont pas évidentes pour mon grand âge (et le peu d'intérêt que je porte à tout ce qui n'est pas connoté 70's ou 90's). Le groupe cite Foo Fighters (ah bon ?), Royal Blood et Blackout Problems. Soit. Ce qui est sûr, c'est que Chimericsonne fichtrement bien (l'intro de «Sleepy hollow» pourrait facilement te faire vaciller) et que ça joue également très bien (les structures un peu alambiquées, comme dans «Surrounded» sont exécutées avec talent). Et même si la musique du groupe ne me fait pas vibrer, il serait malhonnête de ma part de ne pas reconnaître le talent de composition du quatuor qui explore des univers trop peu connus pour ma part mais qui pourra ravir à coup sûr les amateurs de musique sombre aux structures progressives et aux refrains accrocheurs.

■ Gui de Champi



OUZO BAZOOKA

DALYA

[Stolen Baby Records]

À la découverte de Dalya, nouvel album du quatuor israélien Ouzo Bazooka, j'étais en train de digérer Dost 1 de Derya Yıldırım & Grup im ek [album chroniqué sur notre précédent numéro]. Pure coïncidence, leurs styles ont des points en commun notamment cette amour pour le rock anatolien popularisé dans les années 1960, et par extension l'amalgame entre sonorités orien-

tales et rock psychédélique, quelque part entre tradition et modernité, Orient et Occident. Bien que tout de même relativement différents, ne serait que par le fait qu'Ouzo Bazooka n'utilise pas d'instruments traditionnels, si ce n'est deux congas pour accompagner la batterie sur l'inaugurale «Monsters», les deux groupes cultivent le sens de la mélodie hypnotisante avec une chaleur et une attraction incontestable.

Enveloppé dans un digipak habillé d'un superbe artwork coloré, cosmique et sibyllin (signé Blu-moo), les 6 titres de ce Dalya - avoisinant les 35 minutes de pur bonheur psyché - se retrouve assez complémentaires dans l'ensemble. Si «Monsters» séduit par son petit côté «hippie-song» et ses synthés hallucinés, «Million years of light» et «Alhagamal» font honneur aux racines orientales et méditerranéennes du groupe. L'instrumentale «Kruv», quant à elle, me fait plutôt penser aux productions très soignées de Thomas Brenneck (The Budos Band, Menahan Street Band...), tandis qu'«It's a menace» est davantage rythmée, urgente, et plus «pop» dans le format. Enfin, «Nine» est le morceau le plus psyché-prog du disque, aux antipodes d'«It's a menace» justement, et celui qui est proche d'être l'un des meilleurs morceaux de ce Dalya. Un album savoureux de bout en bout.

■ Ted





DECASIA

AN ENDLESS FEAST FOR HYENAS

(Heavy Psych Sounds Records)

Être signé pour son premier album sur le prestigieux label Heavy Psych Sounds Records (comptant dans ses rangs Brant Bjork, Kyleesa, Mondo Generator, Stöner ou The Lords of Altamont), c'est quand même quelque chose. Et après quelques écoutes attentives d'An endless feast for hyenas, ledit premier album de Decasia, je me dis que rien n'est dû au hasard.

Formé du côté de Nantes il y a une petite dizaine d'années et aujourd'hui installé dans la capitale,

le trio (composé de Geoffrey, Maxime et Fabien) navigue allègrement dans les sphères du rock psyché teinté de stoner, avec de grandes plages instrumentales, tout en privilégiant l'improvisation comme processus créatif. Ma connaissance de la scène psyché française étant relativement limitée (à l'exception toutefois des cadors de Mars Red Sky), je ne savais pas vraiment à quelle sauce j'allais être mangé. J'ai vite été en confiance lors de l'écoute d'An endless feast for hyenas, album à dominante rock et aux accents blues et stoner. Le boulot abattu par la section rythmique est démentiel (les lignes de basse sont prédominantes), les phrasés de guitares alternent du mode atmosphérique aux relents psychédélics en passant le heavy rock lourd et poisseux, et les lignes de chant, entre deux grandes plages instrumentales, font le boulot. À l'écoute de titres comme «Override» (mon préféré), on croirait que Decasia a appuyé sur 'rec' et a lancé la machine à riffs sans savoir ce qu'il adviendra de ses jams. Quand les rythmes ne sont pas étouffants (Ilion, Sunrise), c'est le groove qui l'emporte - et quel groove («Skeleton void» ou «Altostratus»), même si le groupe excelle aussi dans l'interprétation de titres aériens («Sunrise»). Pas besoin d'être un expert du genre (qui, il faut le reconnaître, peut parfois t'amener à croiser le chemin de groupes vraiment atypiques, voire très enfumés) pour apprécier les qualités de cet album qui rock plus qu'il ne rend stone. À partir du moment où tu as le cœur bien accroché, rien ne pourra t'arriver !

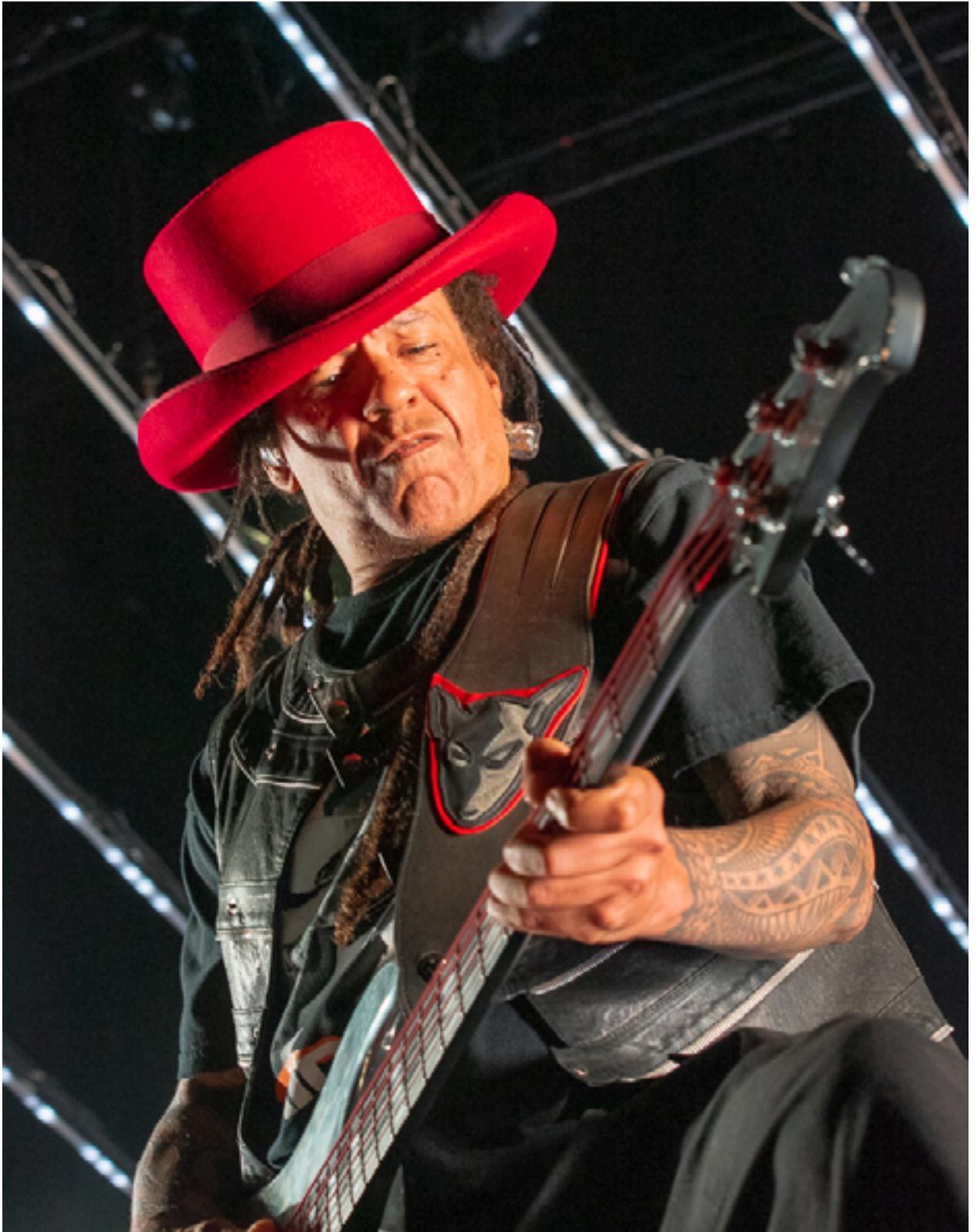
■ Gui de Champi

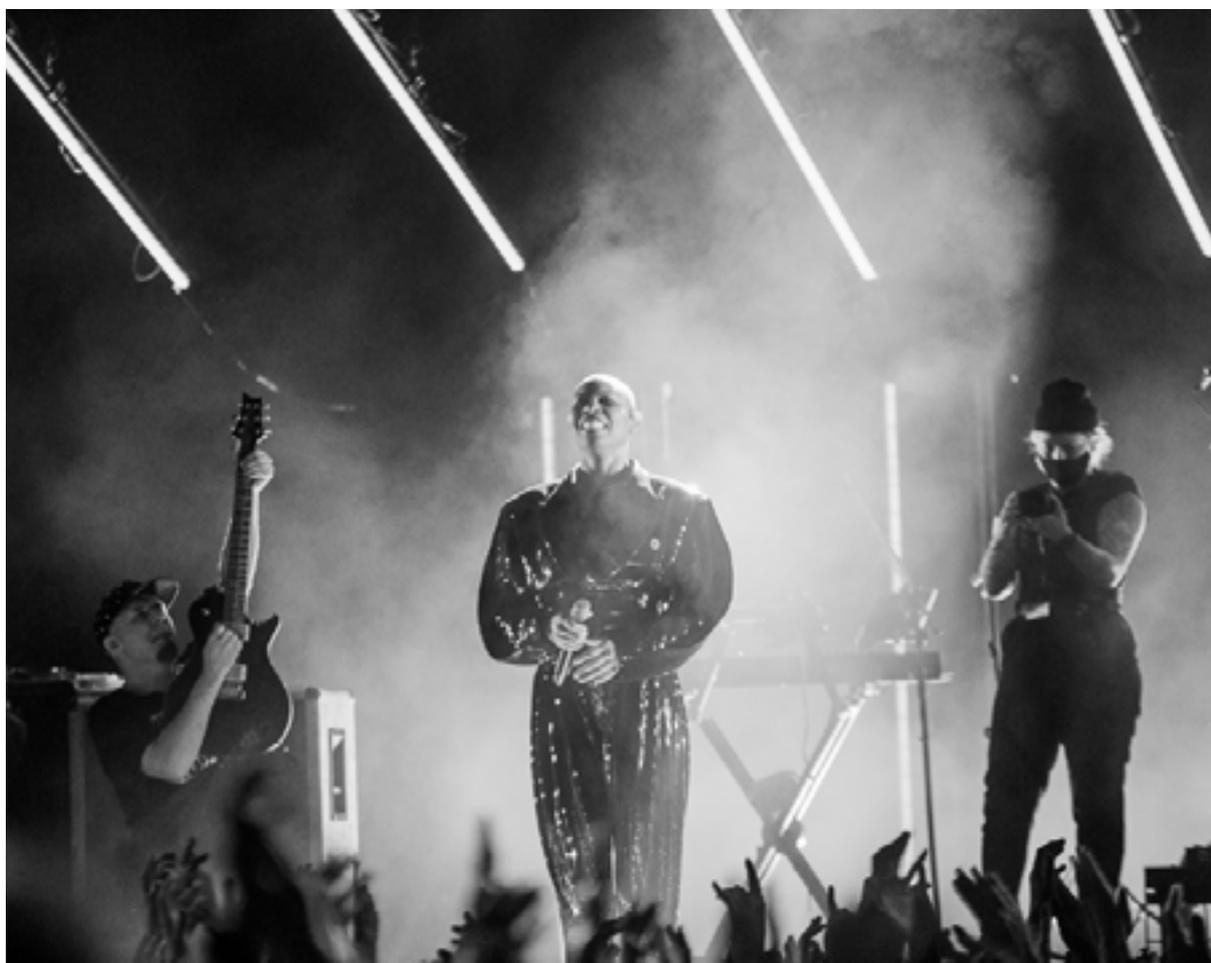


SKUNK ANANSIE

CASINO - PARIS

@JC FORESTIER















MARBLE FEATHER

GREYLANDS PASSENGERS

(NMV)

Une dizaine d'années que ce quatuor toulousain existe et je n'en entends parler que pour la sortie de ce premier album. Vieux motard que j'aimais, comme on dit. Ils auront pris leur temps car s'il a été enregistré au printemps 2019, ce n'est qu'en décembre 2021 que ce disque se retrouve matérialisé sous la forme d'un sympathique digisleeve 4 volets et d'un vinyle. Généralement c'est plutôt bon signe de peaufiner ses compos, sa musique, faire ses premières armes avec un EP, un split (ici avec leurs comparses de la ville rose Drawers en 2016) et cela s'entend indéniablement sur Greylands passengers. On s'en doute,

c'est le Covid qui a quelque peu retardé ces passagers mais dans ce cas précis, il s'agit d'un mal pour un bien. Marble Feather a en effet gagné en densité, comme en identité et, en mélangeant les deux, en intensité. Les 8 titres noise / rock (pour 51 minutes) semblent encore davantage maîtrisés, pour former un ensemble compact et cohérent. En parlant de cohérence, du titre de l'album à la pochette, en passant par l'ambiance musicale qui s'en dégage, il eût été plus judicieux de l'écouter à l'automne, en traversant une forêt, un no man's land dans la brume plutôt qu'à l'approche d'une semaine de canicule mais cela va peut-être permettre de baisser la température de quelques degrés dans mon appart. Encore que... «The next former storm», véritable petit bijou noisy aurait plutôt tendance à me faire chavirer, tourbillonner qu'autre chose. Quand je cherche des influences, les premiers noms qui me viennent à l'esprit sont Steve Albini et Shellac, J. Robbins et Jawbox, ainsi que la paire magique John Reis / Rick Froberg d'Hot Snakes (et plein d'autres), notamment sur les morceaux tout en tension que sont les excellents «The frame», «Something to forget» et «One more passenger». On ne va pas se mentir, c'est dans ce registre que je les préfère et il faut avouer qu'ils s'en sortent très bien. L'album alterne avec d'autres titres plus posés, afin d'apporter davantage de contraste mais si les groupes cités précédemment vous parlent, laissez-vous embarquer avec Marble Feather, vous ne devriez pas regretter le voyage.

■ Guillaume Circus





DIRTY SHIRT

GET YOUR DOSE NOW!

[Autoproduction]

Années après années, albums après albums, les Dirty Shirt démontrent que leurs idées sont inépuisables et que leur talent reste d'un niveau bien plus élevé que la moyenne. Fortement marqué par la pandémie, le groupe décide de nous vacciner un paquet de doses de bonne musique et comme ils ont eu du temps à perdre durant le confinement, ils ajoutent 4 titres «bonus» au joyeux bordel qu'est Get your dose now!.

Pas expert en folklore balkanique, je leur fais confiance pour envoyer des airs traditionnels de haute volée en introduction instrumentale, le tout est bien sûr satiné de métal et nous permet une immersion immédiate dans leur univers. Un monde où des musiciens roumains trouvent aussi aisément leur place que Benji de Skindred, tous participent à la fête comme s'ils faisaient partie du combo, leur intégration est aussi efficace qu'évidente. De toute façon, une plus grande variété de chants, de tons, de sons, de rythmes, de langues (et pourquoi pas un peu de français un de ces jours ?) ne peuvent qu'enrichir un groupe comme Dirty Shirt qui se nourrit de toutes les inspirations possibles. Les chants féminins, en chœur comme en lead, sont un peu plus présents que par le passé, ça adoucit un peu le côté testostéroné des gaillards qui n'en restent pas moins très métal quand il faut envoyer du riff pour faire trembler les enceintes. Un peu moins foutraques (mais toujours aussi jouissifs), le gang sonne moins comme les il-

lustres System Of A Down (il y a tout de même des restes, genre «Dope-a-min») et semble avoir davantage (encore) misé sur le groove et la volonté de faire danser les foules.

Après neuf titres, on passe au gros bonus, 4 morceaux de choix distribués à leurs fans durant le confinement puisqu'ils animaient leurs réseaux sociaux chaque vendredi avec des remix ou des versions alternatives de leurs titres. «Resonate» entame la série, c'est leur vision du titre de The Prodigy avec surtout un ajout de grosses guitares. A l'opposé, le «Away» qui nous est proposé ensuite est bien moins musclé, le titre présent sur Freak show apparaît ici en version «orchestrale» avec une gratte acoustique apaisante qui prend bien plus de place que sur l'original. Avec «Dont's care», Dirty Shirt nous fait un beau cadeau, c'est un de leurs premiers morceaux, paru sur Very dirty, il était resté très confidentiel alors que c'est une petite pépite progressive ! Le clavier tient un des rôles phare et les neuf minutes passent très vite, vraiment une belle découverte ! La version longue de «Latcho drom» (qui introduisait plus brièvement Letchology) est plus anecdotique mais permet de refermer l'opus comme il a commencé, avec une note folklorique qui va nous booster tout l'été.

■ Oli



BENDER

THE CROWD GROWLS, THE CROWN FALLS

[Ganache records - La Tête de l'Artiste]

Chez l'être humain, Homo vulgaris, le sens prédominant parmi les 5 sens, c'est celui de la vue. Pour les chiens, c'est plutôt l'odorat. C'est pour ça qu'ils se sentent le cul quand ils se rencontrent, alors que nous, on commence par se regarder (après, c'est à la discrétion de chacun, mais pour l'entame, ça passe par les yeux). Tout ça pour dire que lorsque j'ai reçu l'album de Bender, que ne je connaissais ni de nom, ni d'ailleurs, j'ai d'abord regardé cette belle pochette de digipak (d'un certain Goliath Shabada, Ndlr), j'ai déplié l'objet et aperçu un homme à tête de tyrannosaure semblant caresser un sanglier. Tout cela ne me disait franchement pas à quelle sauce j'allais être mangé, mais puisque la gueule géante de ce Quetzalcóatl semblait s'ouvrir sur d'autres mondes, autant y plonger dedans.

Et ce The crowd growls, the crown falls de Bender renferme une foulditude d'atmosphères, d'une intro punk («Neuralgic point») ; à une incartade rock surf au titre énigmatique («Iggy Pop became a horrific monster») à moins que ce soit un running gag puisque ce cher Iggy est toujours présent dans les tracks des derniers albums des sudistes ; au psyché planant de «You waste it» ; à l'instrumental «Toxic wave» un poil garage ; au punk rock de «Cobra's letter» ; au finish d'«Alas, alas, Adieu» qui se permet de mélanger tout ça pour ne pas finir sur une seule impression.

Bref, au petit jeu d'un titre = un style, vu que ce 6ème LP déplie 13 tracks, il y a encore de quoi s'amuser et varier les plaisirs. Rajoutons que le trio toulonnais (Agabawi, Sloop et Davy, respectivement guitare, basse, batterie, avec le chant partagé à 3 voix) a invité un saxophone, un violon et un chanteur histoire de rajouter en fioritures, et nous avons là un album complexe et complet, que l'intitulé Garage punk psyché du kit presse ne saurait résumer.

Bender n'en est pas à son premier melting pot stylistique, il maîtrise donc la chose, alors autant plonger dans la belle humeur multicolore dégoulinant de la gueule du serpent des Bender.

■ Eric



ANT NEBULÄ

LOVE VS 3VOL

[Autoproduction]

La Nébuleuse de la Fourmi qui entoure la planète Mz3 est aussi agréable à regarder que mystérieuse, les Ant Nebulä dont il est question ici sont aussi agréables à écouter mais bien moins mystérieux. C'est en effet le trio monté par le chanteur guitariste des Sleepers Manu aka Mammouth, et c'est bien plus qu'une simple aventure solo après la fin du groupe culte car il débâche Eric à la batterie [passé par de nombreux combos et actuellement au sein de Here[In]] et Stef [ex-Jenx] à la basse mais également en charge des machines et de la production [dans son Lyynk Studio]. Peu de mystère et beaucoup d'amour car on est vite replongé dans le bain des sonorités typés «Sleepers», des effets sur le chant et les distorsions sont autant d'éléments identifiables et qui réchauffent le cœur.

Pour autant, on n'a pas affaire à un ersatz mais bien à un groupe différent, dès «Peoplesuckers» et son chant relativement clair bien qu'habité par un brin de nervosité, Ant Nebulä se présente comme un groupe de rock assez frontal. Pas de circonvolutions, pas d'ornements, un rythme, des riffs, une mélodie et on est dedans. Dans les structures et la capacité à donner de l'ampleur aux morceaux, on retrouve la patte du leader des dormeurs mais comment faire autrement ? Va jeter un œil au clip de ce «Peoplesuckers» pour te faire ton idée, au passage, c'est un clip très joli (bien mieux réussi que l'artwork qui sent un peu trop la composition numérique). Avec le

titre qui donne son nom à l'EP, «Love vs 3vol», on retrouve des transitions assez déliées pour donner davantage de poids à l'atmosphère, l'architecture est plus complexe et s'adresse davantage à l'esprit qu'au corps. Peut-être que «Big crush» aurait pu se placer entre ces deux plages pour assurer un relais plus coulant, ce dernier joue à l'évidence sur l'émotion avec une jolie guitare claire et une évolution plus simple à suivre, depuis un temps très calme à un passage plus brutal avant de revenir sur le tempo et les couleurs du début. Voix filtrée, chant scandé, rythmique très rock, refrain ultra accrocheur, «Brainwashers» est certainement le titre le plus efficace en live, s'il retient, forcément, l'attention, ce n'est pas celui qui représente le mieux Ant Nebulä qui se rapproche davantage de Sleepers sur «Fragment», plus tortueux, plus long, plus aventureux, plus saturé, la dernière piste suivie est celle qui nous ramène le plus aux origines.

Dans ce match entre l'amour et le diable, c'est clairement l'amour qui l'emporte tant les idées diaboliques me touchent et agitent les cellules mémorielles de la nostalgie. Avec cinq idées assez variées, Love vs 3vol ouvre un champ des possibles assez vaste marqué par Mammouth, difficile de choisir un étendard pour ce nouveau combo qui va devoir nous en donner plus pour qu'on puisse mieux le cerner... D'après nos informations, ce «plus» arrivera début 2023 sous la forme d'un nouvel EP 5 titres, d'ici là, on va replonger dans ces cinq-là.

■ Oli



UNDO

FREE FREAK

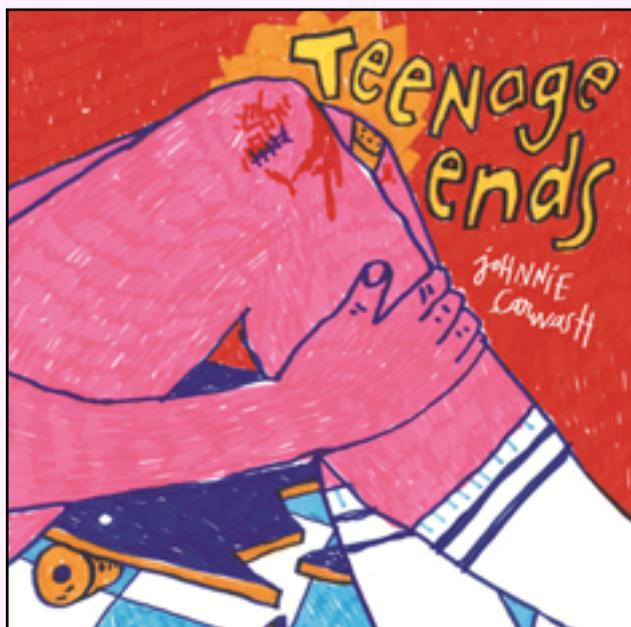
[Autoproduction]

Undo est un quatuor fraîchement constitué du côté de Nîmes comptant dans ses rangs Jean-Mi Turco, actuel bassiste de The Last Brigade. Un gars vraiment sympa, que j'ai rencontré il y a quelques années dans les bureaux de la holding Kicking (en vérité, sur la terrasse de Mr Cu! et de Cécile). Bon, tu t'en fous un peu, mais je voulais le préciser. Notre Jean-Mi, donc, est la tête pensante de Undo, et qui a enregistré Free freak, premier EP du groupe, du côté du Cube Studio par Yann Morel et Sébastien Deschamps (Flying Donuts, Billy The Kill, Red Gloves et tant d'autres !), et ce, en compagnie de Maximilien Maire, batteur de The Last Brigade. C'est bon, tu es toujours là ? On peut parler du disque ? Allons-y, alors.

Cet EP est destiné aux amoureux de guitares qui bavent, aux amateurs de mélodies qui défoncent, à tous ceux qui aiment le compte à rebours «1, 2, 3, 4» ainsi qu'aux aficionados des années 90. Des gens comme moi, ou comme toi si tu as vécu (ou à défaut, si tu aimes) cette prolifique période pour le (punk/indie/fuzz) rock qu'on aime. Dinosaur Jr., Pavement, Alice In Chains, la scène Sub Pop, j'en passe et peut être des meilleurs, hantent les distorsions mélodieuses de Undo qui font mouche à tous les coups. Lourd («Too late», «Well»), aéré («Sucker soul»), massif («Without a crown») ou explosif («Too young to die»), le rock décomplexé d'Undo est simple, direct et carrément jouissif. Les deux musiciens (car Jean-Mi a enregistré guitares, basse et voix) s'exécutent avec passion et sans complexe, à la manière d'un Billy Gaz Station il y a de cela quelques années (en creusant bien, on peut retrouver pas mal de points communs entre ces deux formations). Free freak est plus qu'une carte de visite. C'est un sésame pour une ode au plaisir fusionnel des ingrédients essentiels du rock. En espérant que ce ne soit que les prémices d'une belle aventure dont la bonne parole se propagera sur quelques scènes de notre cher pays. Au pire, je descendrai à Nîmes voir une répétition entre deux sessions de brainstorming chez Kicking (entendez là un apéro et un plongeon dans la piscine).

■ Gui de Champi
Photo : David Basso





JOHNNIE CARWASH

TEENAGE ENDS

(Howlin'Banana records/Luik Music)

Alors rien ne nous prédestinait à écouter Johnnie Carwash notamment à cause de l'homonymie avec un autre Johnny qui a les faveurs de la rédaction... Mais il a fallu le Pogo Fest pour que les Johnnie Carwash s'en sortent plus qu'un groupe de Main stage 2.

Le disque commence par une chanson pleine de désinvolture qui ne dépareille pas avec la pochette du disque et le titre du disque «Teenage ends». L'adolescence se termine mais le groupe

scande «I don't care / I don't give a shit / 'bout you» et nous met tout de suite dans de bonnes conditions comme si les Breeders avait forniqué en backstage avec les L7. Une voix pop, une musique et un état d'esprit punk. Dans le sillon de Lola de P3C, le groupe mixte arbore le «more women on stage» et dénonce les agressions tout en revendiquant le droit de s'habiller comme il le souhaite sur «Slut skirt». Sur le titre éponyme à l'album, le groupe flirte avec du déjà vu qui fait de ce titre une des chansons «tiens cela me rappelle quelque chose» et dont nous n'arrivons pas à trouver tant l'influence des aînés est digérée pour ne pas paraître comme simplement recrachée. Le groupe arrive à nous bluffer sur un titre qui paraît sans époque et qui est pourtant de 2022 mais le carbone 14 pourrait le dater de la fin des années sans aucun souci tant le punk teinté de grunge est bien joué. La désinvolture se poursuit sur des titres comme «Public toilet» ou «Junk food» avec son refrain «I love you so much I hate myself» et une intro à la limite de l'a capella, comme si la junk food était sainte.

Ce disque est une excellente surprise tout comme l'avait été sa transposition en live ; aucune prétention mais une énorme efficacité.

■ JC

Photo : JC Forestier





Johnnie Carwash

POGO FEST

L'EMPREINTE SOUHAITAIT METTRE EN AVANT LES POGO, QUI SONT ISSUS DE NOTRE TERRITOIRE ET QUE NOUS SUIVONS DEPUIS LE DÉBUT, NOTAMMENT VIA LES FORMATIONS AUX GROUPES FOG. NOUS AVONS VOULU CRÉER UN ÉVÉNEMENT AUTOUR DU GROUPE CAR IL Y AVAIT LA NÉCESSITÉ D'UN RETOUR AUX FESTIVITÉS SUITE À LA PANDÉMIE. LOÏC A MONTÉ CE PLATEAU EN FONCTION DE L'ACTUALITÉ DES GROUPES ET DE SES GOÛTS MUSICAUX. (L'EMPREINTE)

Comment avez-vous appris votre sélection ?

Maxime (Jonnie Carwash) : En fait on remplaçait tRuckks sur cette date ! Quand on a vu le line-up, on a halluciné et en plus c'était notre première avec P3C. On avait bien hâte parce qu'on avait fait une résidence avec Lola Fricchet comme intervenante avant la tournée de l'album !

Johnny Mafia : On a vu la date tomber dans notre calendrier de date par notre tourneur (3C).

Mss Frnce : Tu connais les montagnes

russes ? On a été programmé, on était content. On ne l'a plus été, on l'était moins. On l'a à nouveau été et on était à nouveau content.

Alice (Shewolf) : Un soir où je vais assister à un concert à Paris, je tiens la porte à une fille derrière moi. Son sincère et chaleureux «merci» me fait me retourner dans l'intention de lui retourner un «je t'en prie» à la hauteur. Immédiatement, ses traits me semblent familiers. Je sais qu'elle est spéciale, je sais que je l'ai vue quelque part. Il me faut quelques secondes pour que me reviennent en tête les ex-

traits les plus fous des clips de P3C. «Lola??». Oui, c'est bien elle. J'ai envie de discuter, mais j'ai conscience que ma béatitude muette nous bloque toutes les deux dans le sas d'entrée alors que les concerts vont démarrer. Je passe mon chemin. Quelques morceaux plus tard, je suis prise de regrets. Je fends la foule dans sa direction. Quelques mots sur mon groupe, et je lui tends mon album en lui exprimant toute mon admiration et ma reconnaissance, pour la musicienne qu'elle est et pour l'engagement dont elle fait preuve auprès des artistes féminines. Elle examine attentivement la pochette. «Hé mais c'est vous SheWolf?!? Mon chanteur vous a vues en concert cet été, il adore, on va organiser un fest autour de Pogo et on voudrait vous inviter.» Je suis sans voix. Merci la vie, merci Olivier, merci Lola, merci P3C. Quelques mois plus tard, on reçoit un mail officiel. On nous invite au Pogo Fest, ça va se passer à l'Empreinte, il y aura 5 groupes. Ça va être fufufou.

Quelle a été votre réaction ?

Mss Frnce : On nous a proposé 150 balles, comment refuser ?!

Alice (Shewolf) : Bonheur absolu. Ce groupe défonce, ce groupe rigole mais ne rigole pas du tout, on ne se connaissait pas encore mais on a senti qu'on vivait sur la même planète. Au delà de me sentir flattée, je me suis sentie comprise, je me suis sentie reconnue par mes pairs, appartenir à une sorte de famille. À part ça, on a fait comme tout le monde, on est allées se la péter sur les réseaux.

Johnny Mafia : On était hyper content de jouer avec Pogo Car Crash Control, ça faisait hyper longtemps et évidemment avec Johnnie Carwash avec qui on est aussi très potes.

Quel groupe vous a marqués pendant le Pogo fest ?

Maxime (Jonnie Carwash) : Et bien Pogo, c'était impressionnant, grosse tartasse !

Johnny Mafia : Pogo Car Crash Control, on n'avait pas vu encore leur dernier set. Ils assurent. Johnnie Carwash comme à chaque fois. Mss Frnce on n'avait jamais vu et on a adoré. Hâte de revoir un concert. Et malheureusement on n'a pas pu voir SheWolf, on s'installait pour jouer. Mais on a eu de bons échos !

Alice (Shewolf) : Tous les groupes déchiraient en live, P3C ont mis le coup de grâce. J'ai beaucoup aimé Johnnie Carwash, pour le côté pop-grunge.

Mss Frnce : Le groupe qui commence par «Johnn...» là.

Un mot pour décrire la soirée ?

Maxime (Jonnie Carwash) : Slam ! On est descendu de scène en slamant ! Inattendu !

Johnny Mafia : Conviviale

Alice (Shewolf) : Liberté. Il y avait vraiment un vent d'amour, de liberté, de sincérité. Ça fait du bien.

Mss Frnce : «lvre seul»

Si c'était à refaire que rajouteriez-vous à la soirée ?

Mss Frnce : Plus de groupes. Toujours plus de groupes.

Alice (Shewolf) : Une petite dose de sobriété. Je me suis laissée emporter et j'y suis allée un peu trop fort sur l'alcool fort, ce qui ne m'arrive jamais d'habitude. J'ai fini par distribuer notre merch à la volée et lancer des grands débats relous avec des gens qui n'avaient rien demandé. Merci de votre patience les gens. Désolée, je le ferai plus.

Maxime (Jonnie Carwash) : Rien à dire, c'était une pure soirée de folie qui donne envie de danser !

Johnny Mafia : Le groupe tRuckks qui devait jouer et qui n'a pas pu. On était triste parce qu'on les aime beaucoup.

Merci aux membres de l'Empreinte (chez vous c'est un peu comme à la maison) et à tous les groupes de la soirée.

■ JC

Photos : JC Forestier



Pogo Car Crash Control



Johnnie Carwash

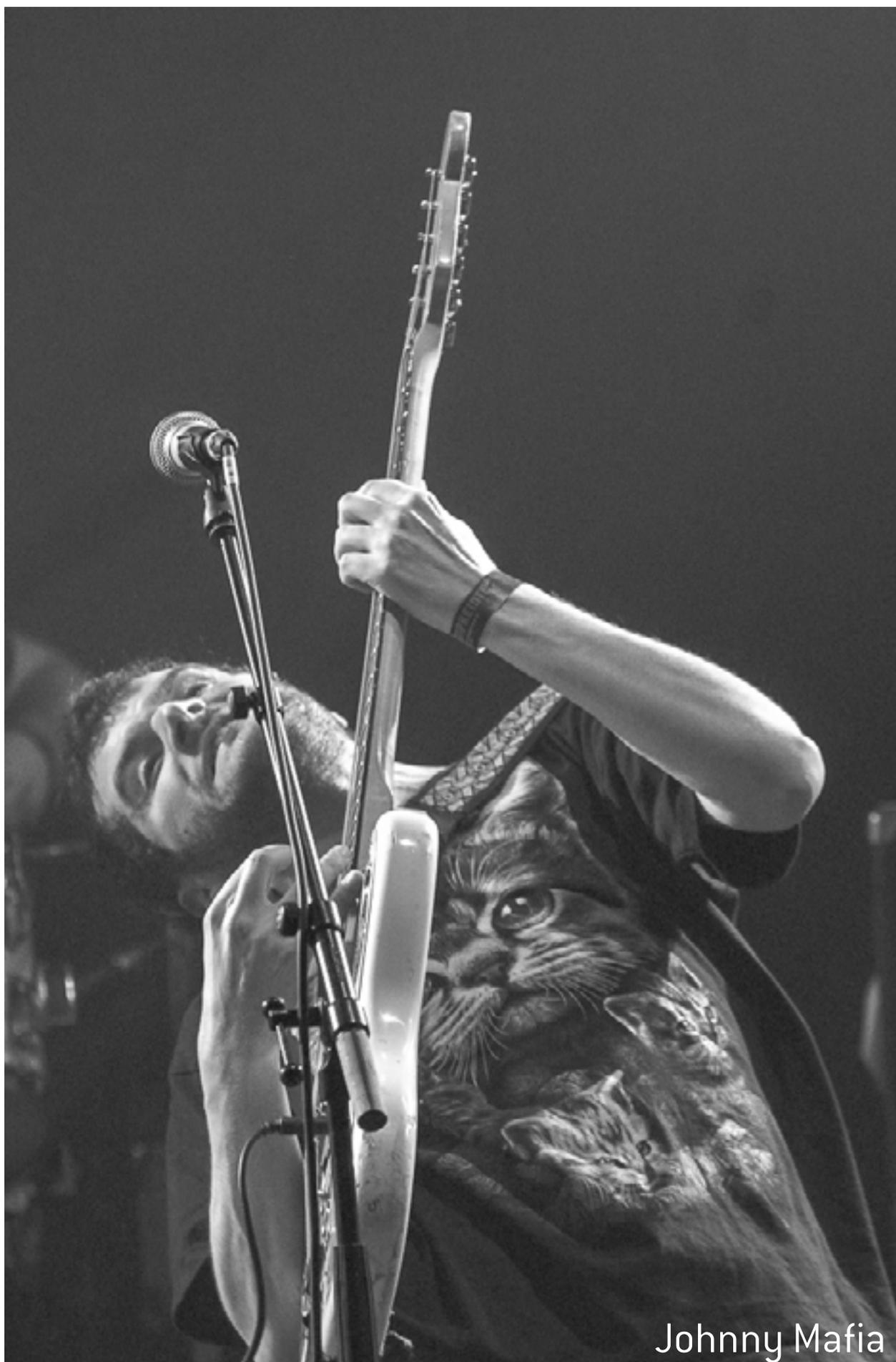


Mss Frnce





Johnnie Carwash



Johnny Mafia



Johnnie Carwash



SheWolf





Pogo Car Crash Control





Mss Frnce



Johnny Mafia



Pogo Car Crash Control



SheWolf



OCTARINE

HOURVARI

[Autoproduction]

Ce qui est bien avec le W-Fenec, c'est qu'avec tout ce qu'on reçoit comme productions sonores, en plus de nous enrichir les conduits auditifs, parfois, ça nous permet de se coucher le soir en étant un peu moins crétins que la veille. J'en veux pour preuve ce deuxième EP d'Octarine, nommé Hourvari. Hourvari ? Ques aco ? le nouveau cri du marsupilami ? Le nom d'une divinité shamanique ? Un bled paumé en Asie centrale ? Rien de tout ça, hourvari est un nom commun français qui signifie vacarme, tapage, agitation confuse, une sorte de fusion entre cri de chien et chari-

vari. Un synonyme de ramdam, chambard. Et au-delà d'apprendre un mot qui me permettra de briller en société ou lors d'un prochain concert de mauvais death, où je pourrai alors m'écrier : «Dis donc, quel pénible hourvari, ce Massacra Morbid Devil», c'est effectivement un terme, hourivari, qui colle bien à ce nouvel opus d'Octarine, parce que celui-ci, il est particulièrement intéressant.

Pour Octarine, on les connaissait déjà avec leur deuxième production, Doxa, sortie en 2015 (cf Mag #35), un EP de 4 titres au rock atypique, un peu inclassable, mais avec ce qu'il faut d'électrique, puissant et inventif. Ce nouvel EP suit la même ligne directrice, grosse guitare, grosse section basse batterie, un peu plus métal, mais toujours en mode alternatif. Helmet en plus déluré. En même temps, avec David Castel aux manettes (Manimal, Psykup, Lysistrata,...), et avec comme les membres d'Octarine qui viennent de Toulouse, ça fait deux bonnes raisons de tomber dans ce réseau tentaculaire de musiciens qui aiment se retrouver sur toujours plus de projets différents. Pour preuve, les gugusses d'Octarine sont aussi chez Spleenarium, The Deniro's, Westego, Neshez. Bref, ce n'est plus un collectif, c'est une affiche de festival. Et parmi toutes ces déclinaisons, Octarine se démarque avec talent, sur ces 5 titres de charivari musical, un métal assez alternatif pour se démarquer de la meute, et assez cohérent pour ne pas tomber dans l'expérimental indigeste. Mazette, mais c'est un Hourvari de fort belle facture !

■ Eric





DEAD VENUS

FLOWERS & PAIN

(Team H)

Dead Venus est un groupe suisse de progressive rock formé par Seraina Telli en 2015, avec Mike Malloth à la batterie et Andre Gaertner à la basse. Telli, elle, se charge du reste, c'est-à-dire du chant, des claviers et de la guitare.

Flowers and pain est leur deuxième album, sorti en 2021 déjà, qui vient faire suite à Bird of paradise, lui sorti en 2019.

L'album est très facile à écouter d'un bout à l'autre sans se lasser, grâce à un panel de compositions très varié. Les chansons vacillent entre des morceaux avec voix et piano seuls, morceaux rock jusqu'à des morceaux de métal progressif. On frôle mêmes des moments limite jazz (notamment dans les voix posées sur des accords dissonants).

Seraina Telli prouve son talent constamment, avec une voix très développée, puissante, versatile et souvent envoûtante. J'ai particulièrement apprécié son utilisation parfois loufoque de sa voix en produisant des sons, onomatopées, voire même vocalises qui rajoutent vraiment une texture très intéressante à certains morceaux, comme «Lily of the valley». Telli brille également par sa maîtrise du piano / clavier et de la composition sur le dénudé «The haunted palace». Le fait qu'elle gère enfin la guitare démontre son talent de multi-instrumentaliste. Son jeu de guitare est soit un poil moins développé que son jeu au clavier, mais cette «vulnérabilité» rappelle qu'on a affaire à un vrai groupe

de musiciens; mais perso, ces quelques rares «pets» ne m'ont absolument pas dérangé. C'est pour moi ce qui donne de la vie et du caractère à la musique, rappelant que nous ne sommes pas des machines. Attention, je parle du jeu, mais la composition et le son de guitare sont très mâtures. On y découvre vraiment sa vision de ce que Dead Venus est, et là où le groupe veut aller ou nous emmener.

Je ne vais pas oublier le duo rythmique Malloth / Gaertner qui fournit une assise très solide, et qui remplit l'espace de manière très efficace. La basse brille, car Gaertner ne se contente pas que de lignes de basses simples. Il apporte des accords et des lignes recherchées qui complètent la musique parfaitement. Le duo brille tout particulièrement sur l'interlude très prog «That creation» qui rappellera de suite un Opeth (au style post-Heritage) notamment grâce aux choix du son de clavier sur ce titre. Ce rapprochement se fait également sentir sur «The release».

Le seul bémol (selon moi) est la production qui aurait pu être un peu plus travaillée. Je trouve qu'on manque parfois d'ampleur, la voix est trop en avant, et donne l'impression qu'elle est posée par-dessus la musique plutôt que d'en faire partie intégrale. La guitare elle, se retrouve souvent aussi de côté, pas vraiment bien intégrée dans le mix. Le piano, la basse et la batterie sont cependant très bien mixés / masterisés. Encore une fois ceci ne représente que mon opinion, et c'était le seul point qui rappelle que Dead Venus est un petit groupe plutôt qu'une grosse production. A mes oreilles, la qualité des compositions et des musiciens est là. Ils méritent plus. Mais comme d'hab', les goûts et les couleurs....

Je recommande donc un bon coup d'oreille à Flowers & pain pour tout fan de rock prog. Je recommande enfin également un coup d'œil, car le groupe met pas mal d'efforts dans leurs visuels, et offrent des beaucoup de clips assez léchés, que vous retrouverez aisément sur leur chaîne YouTube. Ceux-ci nous permettent de plonger complètement dans l'univers Dead Venus, allez-y, pas besoin de crème solaire.

■ Jérôme



LOONS

COLD FLAMES

(Head records / Flippin' Freaks)

On pourrait se croire du côté de Seattle en 1990 mais non, on est bien en 2022, proche de Montpellier. C'est en tout cas l'impression que j'ai eue en découvrant le très très jeune trio, pour un concert tout en larsens et en cris à la Secret Place TAF début mai.

C'est piqué d'une certaine curiosité que j'avais écourté l'apéro pour arriver à l'heure et ne pas rater cette première partie. En effet, le label Head-Records, bien que relativement diversifié est généralement plutôt orienté vers des groupes math / noise hxc / doom, tels Marvin, Pneu, Verdun pour ne citer qu'eux. S'il s'intéresse à un groupe moins torturé, moins complexe, plus « rock » (comme Classe Mannequin en 2016, « I don't mind », ce tube !), il doit forcément y avoir une bonne raison. En l'occurrence ici il y en a cinq des bonnes raisons, comme autant de morceaux qui composent ce premier EP, livré dans un cd digipak.

Quand je parlais de très jeune trio, c'est un doux euphémisme car je ne crois pas qu'un seul des trois musiciens ait encore soufflé ses 20 bougies. Déjà ça force le respect et une certaine bienveillance et la surprise était d'autant plus grande en voyant le guitariste / chanteur arborer un teesh Drive Blind. Ça change de Jul et Sexion d'Assaut. Bon, Rémi Saboul (guitar hérault) étant spécialement remercié pour ce disque, il doit y avoir quelques liens et connexions à démêler. Et

si vous ne connaissez pas Drive Blind, foncez sur Be a vegetable, album sorti en 1996 et réédité trente ans après par... oh comme c'est bizarre, Head-Records, avec quelques bonus dont l'inédit tubesque « Wrecking ». Mais revenons à nos jouvenceaux qui tentent d'entretenir la flamme. Du fait de cette jeunesse, la fougue qui va avec, de ce teesh, ils marquent plein de points sympathie et on va excuser quelques petites imperfections. Un son qui gagnerait à être plus massif, ce à quoi on pourrait me rétorquer que c'est cohérent de sonner comme dans les 90's pour un groupe se revendiquant de ces années. Des chansons peut-être un poil trop longues, ça m'avait marqué en concert et cela se vérifie sur disque (26 minutes pour 5 titres), alors qu'elles renferment de très bonnes idées comme sur « Wings », « Blizzard » ou « Bliss ». Après c'est vraiment pour chipoter car force est de constater qu'ils affichent pour leur âge une maturité plus qu'impressionnante et qu'à l'instar de Lysistrata, dont ils se sentent proches, à juste titre et pour qui j'avais les mêmes réserves au début, ils ont tout pour jouer eux aussi dans la cour des grands. C'est tout le mal que je leur souhaite et je vais suivre leur évolution et la façon dont ils soufflent sur les braises du rock de près.

■ Guillaume Circus



MERZHIN

MARCHE ET (C)RÊVE

[Vercords]

A l'heure où j'écris ses lignes, la tournée du gros 4 dont vous trouvez un large report dans ce numéro s'achève. Lors de l'annonce de la tournée, de nombreux commentaires se sont fait jour, en mentionnant des noms qui auraient à juste titre plus leur place que tel et tel groupe présent sur l'affiche, ici un Gojira là un Sidilarsen (qui a finalement eu sa place sur l'affiche sur la date toulousaine du gros 4). Certaines voix parlaient de Merzhin bien même la sortie de cet album et ces personnes avaient de l'inspiration tant Marche et (c)rêve va rebattre les cartes du paysage rock français.

Revenons à nos Bretons, Merzhin a déjà creusé son sillon avec une longue carrière, délaissant le folk breton pour un rock de plus en métal et de plus en plus sombre ; grand bien leur en a pris. Nomades, le précédent album posait déjà les bases d'un rock plus lourd à la fois dans les compositions que dans les textes. Sans renier ses origines, Merzhin sait instiller ça et là ce qu'il faut de fifre ou de bombarde. Le groupe avait pu lors de sa dernière tournée «assise» proposer deux titres de cet album. Cette tournée avait également servi à retravailler les anciens titres pour les allonger, les étirer et les alourdir pour qu'ils prennent encore plus d'ampleur, notamment par l'arrivée d'un nouveau guitariste.

Le titre «mur d'eau» est un des titres sur lequel la «bombarde est l'avenir du rock'n roll», pré-

sente sur le refrain elle ne dépareille ni des autres instruments ni des textes inspirés. Ce qui n'empêche pas la chanson de se diluer sur plus de 6 minutes et une fin qui oscille entre douceur et tsunami. Parmi les deux singles sortis en vidéo, le dystopique «Je veux» est certainement un des meilleurs titres à la première personne depuis Virago ! Quant la chanson sobrement intitulée «Je», c'est un titre qui prend aux tripes, un titre juste. Le clip voit une jeune fille évoluer en scaphandre dans des ruines et on sent que le groupe vient de passer un cap ; estampiller à tort «rock breton», Merzhin devient métal inspiré, massif tout en se laissant des zones de respiration. Le second sans clip «Renaissance» donne une tout autre vision du groupe. Lourd et aérien.

Merzhin a su se réinventer pour nous surprendre. Le groupe vient de produire un excellent album qui marquera sa discographie, tout comme Nomades comme une énorme évolution et qui se rapproche ce que nous pensons depuis longtemps, que Merzhin a de plus en plus sa place dans la cour des grands et des très grands.

■ JC



MERZHIN

MERZHIN SORT FIN MAI LE SUCCESSEUR DE NOMADES, ALBUM TRÈS SOMBRE QUI AVAIT MARQUÉ UN PALLIER DANS LA CARRIÈRE DES BRETONS. CE NOUVEAU DISQUE QUI TRAITE DE LA THÉMATIQUE DE LA DYSTOPIE LES FAIT D'AVANTAGE PASSER DANS LA CATÉGORIE SUPÉRIEURE AVEC UNE PRODUCTION QUI MET ENCORE PLUS EN AVANT LA LOURDEUR DES RIFFS ET LE POIDS DES MOTS TOUT EN NE NÉGLIGEANT PAS LES SONORITÉS BRETONNES QUI, BIEN QUE RANGÉES DERRIÈRE LES GUITARES, SONT PRÉSENTES, PREUVE QUE MERZHIN EN FAIT AUCUNE CONCESSION À SES ORIGINES EN MONTANT DE TON.

Bon, super content de vous retrouver...

Pierre : Pareil pour nous !

La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était la fin de l'année dernière au Café de la danse.

JC : Oui, c'est ça.

Pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion de vous voir sur scène pendant cette période, comment s'est passée la pandémie? Vous avez été un des rares groupes qui, finalement, a décidé contre vents et marées, de faire une tournée un peu spéciale, de s'adapter à la pandémie.

Pierre : Oui, tout à fait.

Vous vouliez que cette tournée soit tout sauf acoustique et, de ce que nous en avons vu, c'était bien le cas.

JC : Effectivement, il n'y avait pas de guitare acoustique.

Et est-ce que vous avez trouvé le temps finalement de faire une pause nécessaire pour réaliser l'album ? Ou est ce qu'il était déjà prêt avant ?

JC : Et non, justement, c'est ce confinement qui a fait qu'on a pris le temps. C'est la première fois en 25 ans qu'on se permettait de prendre deux ans pour faire un album. Et généralement, les albums se faisaient en six mois, puis on enchainait alors la tournée, etc... et pendant qu'on tournait, on se remettait à composer. Et malgré tout le côté négatif de ce qu'on a connu avec la pandémie, le bénéfice de tout ça, c'est le nouvel album qui nous a pris deux ans pour le faire.

Pierre : On se disait que si on laissait le temps passer - et comme on ne savait pas combien de temps cela allait durer, même si on supputait que cela allait durer très longtemps - on aurait eu du mal à rebondir. Il fallait qu'on ait quelque chose de nouveau à proposer quand tout redeviendrait normal. Alors, on s'est lancé à fond dans un projet parce que si on avait fait les deux en même temps (le spectacle et l'album), cela n'aurait pas été réussi. On avait de toute façon le temps de faire correctement les deux, mais en les séparant.

Et puis finalement, les deux étaient un peu liés puisque vous avez joué au moins deux titres du nouvel album.

JC : C'est ça, et cela nous a permis aussi de travailler et tester les nouveaux morceaux.

Pierre : Cela nous a permis de travailler le côté atmosphérique. Nous avons retravaillé certains morceaux pour que ça soit plus en mid-tempo, plus atmosphérique aussi, les deux projets se nourrissaient mutuellement.

Pour tourner définitivement la page «Ombres et lumières» et embrayer sur le nouveau, vous aviez aussi permis aux gens qui avaient acheté leur place d'avoir le live en audio. Est-ce que c'est quelque chose que vous pouvez refaire prochainement ? Ou est-ce que vous voulez sortir un live aussi ? Vous l'aviez fait déjà sur le précédent, mais uniquement en numérique. Finalement la musique de Merzhin se consomme live, même si l'album est super.

JC : Pour le moment, on n'a pas réfléchi, on verra bien la suite. Quand la tournée sera faite, on verra et on y pensera à ce moment-là.

Pierre : De toute façon, on enregistre souvent nos concerts. Ça vous permet aussi de réécouter et de voir ce qu'il nous faut améliorer. Donc comme on a nos propres consoles, notre ingé son enregistre assez régulièrement les concerts. Cela étant, on garde toujours des traces, on verra bien si ça peut servir.

Parlons un peu de l'artwork de la pochette et du clip aussi de «Je veux» qui est lié à cette pochette. Comment vous avez choisi votre artwork puisque le dernier était très tribal avec cette photo de peinture d'une artiste, Juliette Salette. Cette pochette allait très bien avec le côté nomade et l'influence Bukowski. Là, on sent plus Caligula, Machiavel qui ressortent avec un côté encore plus sombre. Donc, comment avez-vous pensé la pochette, le clip et puis aussi le premier single ?

JC : Ben, c'est un peu pareil que pour la pochette de Nomades. On a essayé de trouver sur Internet des graphistes, des artistes qui étaient dans l'univers qu'on recherchait.

Pierre : Dystopique.

JC : On est donc tombé sur un graphiste qui s'appelle Seb Fontana, il a fait un super tra-

vail. On est vite tombés amoureux de tout ce qu'il faisait, il espérait un jour pouvoir travailler pour un groupe, parce qu'il est principalement graphiste pour des entreprises. Il rêvait donc de faire ça et en plus sur un thème qu'il adore, la dystopie. Il était tout désigné pour travailler avec nous.

Pierre : Ça s'est fait comme ça, par hasard. Et le hasard fait bien les choses parfois. Et puis, on a vite décidé de travailler ensemble et, après plusieurs essais, nous avons fait cette pochette qui représente bien l'album et son titre. Cette image existait déjà et nous ne l'avons retouchée qu'à la marge.

JC : C'est ça. Et on avait flashé sur celle-là et on trouvait qu'elle représentait bien tout ce qu'est cet album. Parfois, c'est la chance aussi, merci Google !

C'est également Seb qui a réalisé le clip de «Je veux»?

Pierre : Non, là c'est notre manager qui a écrit le scénario, mais on voulait faire correspondre la petite fille avec la femme de la pochette.

JC : C'était déjà pour faire comprendre le concept.

Vous faites évoluer le personnage dans un monde un petit peu ukrainien...

Pierre : Presque. Ça a été tourné dans une base de sous-marins, mais on n'avait pas non plus prévu ce qui allait se passer.

Donc si on parle de ce que vous voulez effectivement Dystopique, sombre, mais également léger, un album un peu manichéen, finalement très sombre tout comme le single «je veux» qui fait plus de six minutes. Avec une grosse attaque et à la fin quasiment un instrumental qui aurait pu vivre en autonomie. C'est ce que vous cherchiez ?

Pierre : En fait, on voulait développer une musique plus atmosphérique et des morceaux plus longs. On avait envie de tester ça d'un côté post-rock qu'on n'avait pas encore fait. Et notamment avec notre nouveau guitariste Baptiste qui est arrivé juste après la sortie de Nomades. En fait, on a changé de guitariste et il a apporté ce côté post-rock et on a développé des parties instrumentales. Même dans des morceaux comme «Je veux», la partie

de fin termine le morceau de manière atmosphérique, on s'est dit qu'on ne se fixait pas de limite.

JC : Nous n'allons pas nous limiter à des morceaux qui font trois ou quatre minutes, de toute façon, on ne passe pas à la radio.

Pierre : Et c'est toujours intéressant parce qu'on avait le temps. C'est une façon d'aller au bout des choses un peu. Et effectivement, alterner des passages très puissants, très violents, avec des choses plus aériennes à côté - comme on est aussi fan des musiques des années 60/70 et surtout du côté psychédélique, nous avons réussi à marier cela avec la puissance.

Enfinement, la production rend aussi hommage à la composition. Comment s'est fait la rencontre avec Drew Bang ? Parce que finalement, on voit qu'il a travaillé avec des grands noms qui font rêver.

JC : Du moment où le label nous a dit qu'on allait enregistrer à ICP, on n'avait pas encore décidé qui enregistrerait l'album. C'est carrément le label Vercords qui a demandé à ICP s'ils avaient des noms de réal'. Le studio a envoyé les maquettes aux différents réal' familiers du lieu, ils ont écouté et ça a été assez rapide, ils nous ont dit : «On pense que ce mec-là, qui vient assez régulièrement, pourrait faire un très bon boulot sur cet album». Quand on a vu son CV, on s'est dit qu'on pourrait essayer. Les morceaux ont été envoyés à Andrew et il a dit «Banco, je veux le faire» et ça s'est fait comme ça.

Pierre : C'est exactement ce que je cherchais. C'est une peinture de la prise de son qui ne fait que ça. Il ne fait pas de mix, uniquement de la prise de son. Il bosse super bien, on voulait un son bien précis. On savait vers où on voulait aller, et ça a été une co-réalisation avec lui. Ça s'est très très bien passé et pour le moment, on est vraiment satisfait, et lui aussi. On a gardé contact, il nous suit, on va se revoir encore. C'est une superbe rencontre humaine et professionnellement parlant aussi. Il nous a appris pas mal de choses. On a fait un travail de fou car c'étaient de sacrées journées, on attaquait à 9 h et demi et finissait à 2 h du matin tous les jours pendant quinze jours.



Il fallait rentabiliser la location du studio.

Pierre : C'est comme cela avec lui, du travail acharné.

De mémoire vous aviez fait un post en chambrant votre guitariste qui avait trop de choix de guitares, on aurait cru un gamin devant le sapin de Noël.

Pierre : C'est la caverne d'Ali Baba, là-bas, il était effectivement en perdition.

JC : C'est pareil pour les batteries, j'avais 40 caisses claires, 30 batteries à disposition, et des cymbales à chier partout, c'est une des plus grosses collections privées d'instruments. Et comme Drew connaissait bien le studio, il a su nous donner ses choix pour sortir tel son avec tel matériel. Il savait exactement où aller à chaque étape du morceau, il avait déjà tout prévu.

Pierre : C'est pour ça que c'était un gain de temps pour nous, parce que sinon, on aurait passé de longues journées à essayer tous les instruments sans enregistrer.

Nomades était déjà très sombre, il y avait une sorte de rupture par rapport à votre discographie. Là, on va encore plus dans le sombre, même s'il y a les moments aériens et la bombe reste toujours «l'avenir du rock», mais on la sent un peu plus masquée sous les sons et les riffs. Vous avez dit par le passé que c'est l'époque qui vous oblige à devenir encore plus sombre. Est-ce que c'est toujours le cas ?

Pierre : Je crois... effectivement. Le titre pose question parce que l'album n'est pas non plus que du sombre et la fin du monde, il reste encore de l'espoir. Bien sûr, on est en émoi et on se sent obligé de décrire cela. La musique, c'est centrale chez nous, c'est notre vie. On se doit d'être citoyens, c'est pour ça qu'on parle de ça aussi. Mais je pense qu'on n'en parle pas assez. Il faut rabâcher les choses puisque visiblement il ne se passe pas grand-chose depuis un moment.

JC : Et puis cet album, c'est une suite logique de Nomades comme tu le dis. Il était déjà une rupture par rapport au reste, et là, on voulait aller encore plus loin. On voulait passer encore un palier, du coup, ça aide en termes de sons, c'est dense, c'est assez sombre. Mais oui, comme la fin de l'album est un peu plus posi-

tive aussi, il y a le côté optimiste.

La chanson «futur» aussi qui ouvre le disque...

Pierre : Oui, également, c'est sûr, tout n'est pas perdu. Tout n'est pas négatif, mais on a cette impression que, musicalement, ça colle aux thèmes abordés. Nomades était différent, c'était plus rock alternatif. Là on voulait l'album plus lourd avec un côté stoner et post-rock. La musique vient encore mieux servir le propos et si tu as cette impression, c'est que l'on a réussi.

Et qu'est ce qui a influencé aussi l'écriture des textes ? Pierre, c'est toi qui écrit tout ?

Pierre : Quasiment oui, mais désormais j'écris souvent avant d'avoir la musique. J'écris avant mais la musique se nourrit aussi des mots.

On parlait tout à l'heure du switch entre Bukowski qui était très présent avec un quotidien un peu sordide. Là, c'est plus Machiavel et Caligula que tu cites, t'es tu inspiré de ses textes ?

Pierre : Non pas vraiment. Je dis souvent cela, le curseur est tout le temps sur les extrêmes, il y a tellement d'inégalités. Il faudrait revenir à ce juste milieu que je chéris tant. De toute façon, cela ne sert à rien que je parle de choses comme le climat, on a des alertes sur le climat toutes les 5 min, donc cela n'apporte rien. Machiavel est plus cité à titre d'exemple.

Vous avez déjà des dates de prévues ?

Pierre : Nous ferons prochainement un concert à la Maroquinerie, c'est une salle très rock'n'roll. Et pour les autres dates, on a commencé à les annoncer. Il y a encore d'autres annonces à venir d'ici la fin de l'année, une vingtaine.

Vous avez fait un concert de soutien à l'Ukraine, cela a été l'occasion de tester de nouveaux titres ?

Pierre : On a joué les deux titres que nous avons fait sur la tournée «Ombres et lumières». Mais tu sais, nous n'avons joué que 20 minutes et il y avait une quinzaine de groupes, ce n'est pas l'idéal pour tester des titres.

La tournée se fera avec le tourneur 3C ?

JC : Tout à fait, on ne change pas une équipe qui gagne. Nous sommes fidèles, comme ça se passe bien, on continue.

Pierre : On n'a pas joué d'autres nouveaux morceaux, on ne voulait pas non plus tout jouer. Et puis, on n'était pas encore forcément prêt à le faire, alors que là, on est vraiment en train de préparer le nouveau show.

Vous avez sorti un deuxième single il y a peu pour succéder à «Je veux», pourquoi le choix de ce titre? C'est vrai que vous aviez déjà «Je veux», c'est un petit peu le fer de lance de l'album avec ce côté un petit peu scandé.

JC : Mais, en fait, le titre «Renaissance» est un peu OVNI aussi. On voulait montrer un peu tout le panel possible de cet album parce que c'est un morceau qui est beaucoup plus lumineux. Puis, on s'était dit que c'était peut être rigolo de montrer les écarts sur l'album.

Pierre : Ça fait un grand écart entre le grand écart entre les deux.

JC : On voulait à la base sortir les deux en même temps. On s'est dit que nous allions d'abord sortir «Je veux» avec le Clup. Sortir deux titres en même temps aurait un peu brouillé les pistes.

Quelle serait la question à laquelle vous auriez aimé répondre?

Pierre : «Est-ce que Dave Grohl fera un featu-

ring avec toi bientôt ?» ou «Est-ce que vous allez postuler chez les Foo Fighters ?» JC est un grand fan des Foos !

JC : (rires) Trouve autre chose.

Pierre : «Aurez-vous un album joyeux un jour ?»

JC : C'est déjà fait, mais il y a longtemps.

Pierre : Alors la question qui n'a pas été posée et à laquelle on ne répond plus : «Que signifie Merzhin ?». On en a marre de cette question-là. Aujourd'hui, personne ne nous l'a posée.

JC : Bon, c'est peut-être qu'ils finissent par nous connaître au final.

Merci à vous pour cet entretien.

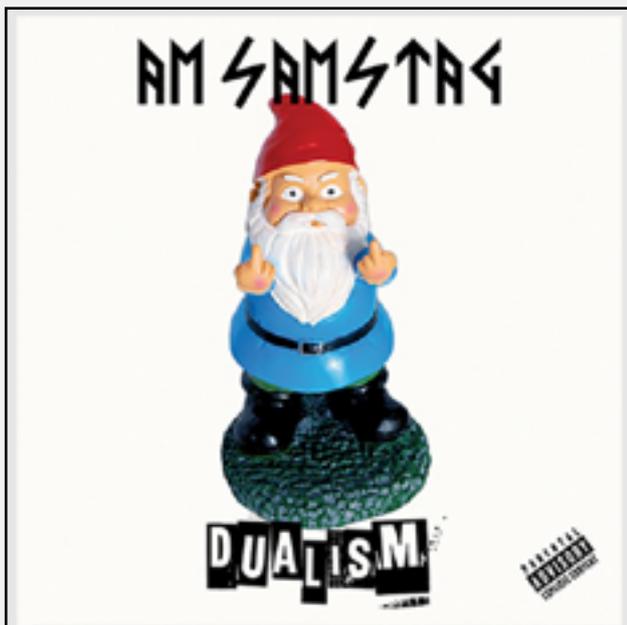
Pierre : Merci et à bientôt sur la route.

Merci à Pierre et JC ainsi qu'à Sabrina de Ve-rycords.

■ JC

Photo : JC Forestier





AM SAMSTAG

DUALISM

[Black Market Music]

Am Samstag a remis le couvert, bon, ils n'ont pas changé leurs «S» (et s'en sont excusés par un petit mot bien sympa), mais leurs titres sont toujours aussi accrocheurs, y compris sur la longueur d'un album de 13 titres. Leur amour de Nirvana n'était pas franchement un secret mais ils l'assument et ont même enregistré une cover de «School» (qui n'est pas sur ce Dualism mais dispo sur Youtube et les plate-forme), c'est une autre reprise, plus délicate, qui nous est livrée,

celle du «Hardly wait» de PJ Harvey, aussi culte que toujours classe. On est toujours très proche de cet esprit et j'en connais certains à qui cela pose problème car ce serait «too much» ou «mais attends, c'est carrément le même plan que sur «Aneurysm»... Bah moi je m'en fous et je kiffe. Le son est plus moderne (Jack Endino ne bosse plus avec le même matos !), c'est une fille derrière le micro et ils sont Suisses, ça fait déjà pas mal de différences avec la référence de Seattle, non ? Et si sur quelques plans, les inspirations sont flagrantes, sur la durée (plus de 40 minutes), on les oublie pour ne plus écouter qu'Am Samstag et leur volonté d'envoyer des grosses lignes de basse, des attaques vocales frontales et cogner sur les fûts. Par ailleurs, quelques titres sortent de l'ombre des maîtres du passé avec des textes et/ou des idées différentes («Do you wanna have fun ?», «Suzie Q» qui n'est pas celle de Creedence Clearwater Revival). Si tu avais raté l'EP, tu as le droit à une demi-séance de rattrapage avec «Meatballs» et «You make me feel», deux bons morceaux mais qui vont se faire voler la vedette par d'autres pépites plus fraîches que sont «Burn Notre Dame» (assez doux pour le coup), «Auf Wiedersehen» qui devrait faire son petit effet en live et surtout «Miss Butch» à la dynamique imparable. Le groupe l'a bien compris (à croire qu'ils l'ont fait exprès !) et a sorti une lyric video pour cette chanson que je t'invite à aller découvrir sans plus attendre...

■ Oli





YOUNG HARTS

ALL I GOT

(Eternalis Records / Crapoulet Records / Asso Page Blanche / No Way Asso / Inhumano / Bad Health Records / Fireflies Fall / Opposite Prod / Ganache Records)

Vous faites chier les gars ! Mais vraiment quoi !! Oui, c'est à vous que je cause, les Young Harts. Vous croyez que, planqués dans vos montagnes, vous allez vous en tirer comme ça ? Et je vais faire comment moi, maintenant ? Sans déconner. Il va falloir me filer un petit coup de main, car tout ça, c'est à cause (ou plutôt grâce) à vous. Vous croyez sincèrement qu'on écoute All I got, votre deuxième album, comme on sirote une bière tiède ou je ne sais pas quoi ? Mais fran-

chement, vous ne vous rendez pas compte que All I got est addictif ? Qu'une fois lancé, et après multiples frissons et autres remuages de nuque, on stoppe le skeud et on passe à autre chose ? Mais non. NON, NON et NON. C'est foutu, c'est dans nos crânes, impossible de s'en défaire !

Ok, je me calme. Je vais tenter de reprendre mes esprits et d'analyser sereinement la situation. Finalement, je vais vous dire merci. Merci de continuer de nous proposer des hymnes indie punk rock qui défoncent (exemple parmi tant d'autres, «1+1=11» ou «Ornica»). Merci de composer des bijoux de power pop qui scintillent (comme le bouleversant «Climbing», mon morceau préféré de l'album, ou le génial «Appearances»). Ou encore merci de balancer des titres sur lesquels on peut gueuler à tue-tête (encore «1+1=11», «Slip»). Merci de nous surprendre (je n'en dirais pas plus, il suffit d'écouter «Still shining»). 666 fois merci. Comme sur vos précédentes prod', ça transpire la sincérité et les bonnes manières. Inutile de se gratter trop longtemps la barbichette : vos multiples influences punk, indie rock et post-hardcore sont plus qu'assumées. Mieux, vous honorez de la plus belle des manières ceux qui ont forgé votre identité musicale. All I got est un petit bijou de musique électrique (et pas que) jouée avec passion et sans artifice. Le mix de Guillaume Doussaud (Burning Heads, The Eternal Youth) est impeccable, et je ne me trompe pas en affirmant que vous venez de frapper fort. Bingo, comme disent les jeunes sur Instagram le vendredi à l'heure de l'apéro.

■ Gui de Champi





NORDKAPP

SPIN

[Araki Records]

Nordkapp n'est pas qu'une ville située au nord de la Norvège, c'est aussi un duo constitué d'ex-membres de feu SaaR, formation post-rock instrumentale de Paris : le guitariste Paul Deligny (également membre de Mia Vita Violenta), et le batteur Constantin du Closel (également membre de Bank Myna). Pour la petite histoire, le projet naît grâce à Paul en 2012 à Amiens, mais prend réellement son envol lorsque Paul, alors étudiant à Paris, fait la rencontre de Constantin. Ce duo de «post-math-rock» (dixit les intéressés) sort son premier disque nommé Spin, après neuf ans de travail et une tonne d'idées peaufinées et mûries comme une bonne gnole. Ils ont plutôt bien fait car le résultat est convaincant.

Ce qui caractérise Nordkapp sont ses plages longues qui s'étirent - 3 sur 7 ont d'ailleurs la même durée, soit 8 minutes et 54 secondes - hormis deux «interludes» expérimentales et ambients qui, pour le coup, sont d'une durée rentrant dans les normes d'une chanson disons «classique». La longueur est telle qu'il est parfois facile de caser deux voire trois chansons en une, des chansons qui oscillent entre math-rock, post-métal, post-rock. En gros, vous êtes prévenus, ça passe ou ça casse ! Nordkapp alterne donc sans grande surprise des phases ascendantes et descendantes avec une certaine classe, où s'entremêlent les plages de guitares (merci la loop) pas mal inspirées (cela va du riff chirurgi-

cal ou groovy à des petits gimmicks jazzy-math en passant par des arpèges cristallins propres au post-rock]. Le travail rythmique est aussi riche que celui de la guitare. Très bien écrit, puissant et délié, le jeu de Constantin sait parfaitement s'adapter à l'humeur mélodique de Paul. Ils ne font qu'un, d'ailleurs, le groupe arrive à nous faire oublier qu'ils sont finalement que deux à réaliser cela, là où les styles susmentionnés sont généralement joués par des trios ou des quatuors.

Cette ambivalence ressentie dans la musique de Nordkapp se projette également sur l'artwork de Valentin Pinel sur lequel des astronautes découvrent une ancienne cité en ruine sur une planète inconnue. Un univers singulier qu'on vous invite à explorer.

■ Ted

BASEMENT GARY

(pop punk, PACA)



KROD
RECORDS

LP light blue : 15€
CD digipack : 7€
pack LP+CD : 20€



IMPARFAIT

LA RENOMMÉ SCÉNIQUE D'IMPARFAIT COMMENÇAIT À REMONTER À NOS OREILLES. LE FAIT DE VOIR LE GROUPE OUVRIR TANT POUR NOVA TWINS QUE POUR EIFFEL A ATTIRÉ NOTRE ATTENTION ET NOUS A POUSSÉ À VÉRIFIER EN LIVE SI CETTE RÉPUTATION N'ÉTAIT USURPÉE. L'OCCASION PARFAITE D'ÉCHANGER AVEC LE GROUPE APRÈS LE SHOW.

Comment se sont passés les confinements et cette période de pandémie ? vous en avez profité pour peaufiner la sortie de l'album ou au contraire cette période a été mise à profit pour des choses plus personnelles ?

Ça été très difficile au début, nous avons été coupés en pleine tournée avec les Nova Twins, nous avons des dates sur l'été et plein de projets dans la tête. Les premières semaines ont donc été très difficiles psychologiquement car on avait l'habitude d'enchaîner les dates sans trop se poser de questions. Nous avons par la suite été happés par la composition, mais ça nous a pris un peu de temps.

Le fait d'avoir une «front women» change-t-il quelque chose dans votre façon de voir la scène ou de trouver des premières parties (je pense notamment à NOVA TWINS) ? que

pensez-vous de l'initiative «more women on stage» de Lola de P3C ?

Prisca n'est pas uniquement «front woman», elle compose pas mal pour IMPARFAIT car multi-instrumentiste. On ne saura jamais si avoir un homme au chant aurait changé la donne. Scéniquement, on peut affirmer à 100% que ça ne change rien du tout. Pour les 1ères parties, ça ne change pas la logique de recherche de notre booker, ça change peut-être la logique de certains progammateurs/programmatrices mais, là encore, on ne le saura jamais.

More Women On Stage est une belle initiative. On est heureux et heureuse de pouvoir participer à la première édition du festival le 10 juin prochain. ! Les femmes sont présentes sur scène. Un des grands soucis, c'est la visibilité de ces artistes incroyables (dans le rock, le metal encore plus.) La représentation est

importante donc l'initiative est louable et, pour le moment, nécessaire.

Cependant, ne nous détrompons pas : les femmes ne quémandent pas, elles prennent, elles s'imposent. Venez au More Women On Stage le 10 et 11 juin prochain pour le soutien et surtout la découverte de quelques pépites et/ou pour participer à des ateliers stylés animés par des gens stylés! C'est aussi une manière pour les femmes de se réapproprier la scène sereinement.

Vous sortez votre album le 20 mai 2022, avant cela vous avez sorti 3 singles qui pourraient émaner de trois groupes différents, c'est une façon de brouiller les pistes ? de montrer que vous ne vous cantonnez pas à un seul genre ?

Rien n'est calculé dans une logique «mains-tream» quand on compose et au vu de nos bagages fichtrement différents, ça donne des compos assez différentes qui je pense trouvent un socle commun dans le son et les personnalités de chacun/e. On a choisi des morceaux qui nous parlaient notamment pour les clips et les images que ça nous évoquait. Effectivement, on est des navigateurs de la

musique et on n'arrive pas à se cantonner à un style bien précis. On sait pertinemment que ce n'est pas judicieux «commercialement» parlant. Certaines personnes nous trouvent trop rap, d'autres trop doux, d'autres trop metal... Si on commençait à écouter tout le monde, on ne saurait plus quoi faire. Donc comme on n'arrive pas à contrer cette soif d'exploration, on y va à fond et on l'accueille avec joie. Et encore, faudrait que t'écoutes ce qu'on écrit en ce moment...

Restons sur ces trois clips, ils sont également aux visuels complètement différents, ils sont tous faits maison ?

Plus ou moins. Ils ont été pensés et réalisés par l'un ou l'une d'entre nous, puis on s'est entouré de professionnels pour l'aspect technique sauf pour Thérapie où on a fait la déco, et il y avait un caméraman et c'est tout. Le reste c'est des heures de montages faits par Loïc, Prisca ou Bruno.

Vous sortez votre album que j'ai qualifié d'«animal sauvage qui se domestique au fil des écoutes», comment en êtes-vous arrivé à ce





mélange des genres voire même de périodes musicales différentes ?

Ça s'est fait très naturellement, sans calcul. Nos oreilles sont attirées par des choses très différentes, du coup ça se ressent dans la musique. Il y a un travail de texture sonore qui à été fait sur l'ensemble de l'album pour rendre le tout plus homogène et cohérent.

Comment se fait la composition au sein d'Im-parfait ?

Prisca ou Bruno propose des morceaux tout faits ou des parties de morceaux, Léo propose des prods. À partir de là, on s'amuse sur les propositions en répétition. Parfois, il n'y a aucun changement, de temps en temps, il y a de la refonte. Surtout pour les prods car il faut les adapter à notre formation «acoustique».

Revenons sur le titre «A l'américaine» cela pourrait faire penser à un complexe d'infériorité typiquement français mais quand nous découvrons les paroles, nous sommes plutôt aux antipodes de complexe ?

À l'américaine, c'est ce moment où tu arrives à un carrefour : il faut choisir entre s'adapter aux forces externes qui te malaxent pour te façonner (forces représentées par la grande Amérique et son soft power puissant) ou disjoncter et tout envoyer valser pour suivre ta propre voix. Le libre arbitre total n'existe pas car nous sommes des animaux sociaux mais on peut y tendre au maximum. Ça fait référence à plusieurs périodes de ma vie (Prisca) où j'ai choisi d'aller à contre courant du chemin tracé, ce qui m'a amené dans ce groupe de rock metal hybride un peu déluré par exemple !

Que signifie le titre de l'album Telema et d'où vient cette pochette intrigante ?

Telema signifie «Debout !» ou bien «Lève-toi». Ce mot est issu du lingala, une des quatre langues parlées en République Démocratique du Congo, d'où sont originaires mes parents (Prisca).

Dans le cas de l'album, on ne voit pas tellement ce mot comme une injonction mais plus comme une invitation au mouvement, quel qu'il soit, une invitation à explorer et donc à s'ouvrir au monde.

Parlons de votre nom et du logo, c'est nécessaire de se présenter comme «Imparfait» dans les paroles vous parlez de vos failles, de thérapies, c'est autobiographique ?

Dans Telema, c'est essentiellement autobiographique et cathartique contrairement aux deux EPs précédents effectivement. Je (Prisca) me suis plus livrée qu'à l'accoutumée et le déclic s'est fait au 1er confinement (même si initié un peu avant).

L'imperfection donne du relief, met en valeur d'autres traits. L'imperfection ramène à l'unique et à l'attachant. Prisca adore les chanteurs et chanteuses, avec des petites mimiques ou des «imperfections» vocales par exemple. On est tous imparfaits certes, mais il est vrai que les médias, le jeu des réseaux sociaux tendent à effacer cela et peuvent produire des obsessions et un mal être très réel et palpable.

Vous avez réalisé un financement participatif et vous sortez le disque sur votre propre label, «on n'est jamais mieux servi que par soi-même» ?

Pas tout à fait . On n'est pas contre déléguer à des partenaires pertinents cela dit, on veut pouvoir tout contrôler oui. D'abord artistiquement car notre musique est hybride et qu'on ne changera ça pour rien au monde et ensuite parce qu'on peut choisir nos partenaires aux petits oignons !

On a longtemps hésité à faire un ulule (peut-être une sorte de fierté de tout faire en DIY depuis des années) mais on a bien fait de le faire, financièrement mais surtout humainement,

c'est dingue de se prendre ces vagues de soutien d'inconnus ou de fans de la 1ère heure. On en fera pas mais c'était une expérience assez dingue !

Que doit-on attendre de vos prestation scénique ?

De l'énergie et du lâcher prise.

Bruno utilise sur certain titre un instrument qui lui permet de jouer ses lignes de basse sans toucher les cordes c'est un peu de la science-fiction ?

Tout à fait. Il est bassiste mais aussi magicien !

Nous nous sommes rencontrés sur une date où vous ouvriez pour Eiffel, nous parlions tout à l'heure de Nova twins, c'est un peu une force d'Imparfait d'ouvrir pour ce genre de groupe ? avec quels groupes aimeriez vous jouer dans un festival rêvé ?

Nous avons une musique assez ouverte pour ouvrir pour des artistes très différents. Le groupe de nos rêves, ça serait très sûrement Deftones, et dans n'importe quel festival ou salle !

Quelle question je ne vous ai pas posée ? Et quelle est la réponse à celle-ci ?

Quel est le parasite le plus résistant : une bactérie, un virus, un ver intestinal ?

Réponse : Une idée.

Le mot de la fin ?

Notre album fait 42 min et 24 secondes mais surtout, le plus important : venez voir les artistes en live !

Merci à Yann Eloa et Angie ainsi qu'au groupe.

■ JC

Photo : JC Forestier







BEYOND THE STYX

SENTENCE

(WTF Records / Klonosphere)

«Enfin !» diront certains et ils auront raison. «Enfin» quelques mots sur Beyond the Styx ! Le groupe en aurait mérité plus tôt mais voilà, le manque de temps et ma passion limitée pour le HardCore font que je n'ai pas écrit à l'époque de Leviathanima (2015) alors que le combo était déjà certainement très bon. Les groupes de HxC «old school» sont rares dans nos pages car c'est un genre où mon seuil de saturation s'abaisse au fur et à mesure que mon âge avance. Alors que je pouvais enchaîner une journée sur la Cannibal Blue Stage de Dour il y a 15-20 ans (avec Do Or Die, Hatebreed, Walls of Jericho, Born From Pain,

Heaven Shall Burn... qui doivent être parmi les références des Tourangeaux), aujourd'hui Dour est mort et si le HardCore blaste encore, j'y suis moins sensible. Idem pour le thrash ou le death. Comme Beyond the Styx n'hésite pas à piocher un peu partout pour créer son métal, ça tombe mal pour eux... et ça les sauve car je ne suis pas sûr de pouvoir encaisser 30 minutes de pur HardCore made in New York ou made in Belgium.

Sentence arrive à me tenir en haleine avec ses nombreuses variations rythmiques («Collateral» a des moments doom !) et un bon amalgame entre plans ultras frontaux et massifs et passages plus déliés et ouverts. Les titres sont courts, les riffs n'ont pas le temps de lasser et la capacité du groupe à enchaîner les mesures asymétriques est assez bluffante. A cela, il faut ajouter la venue de nombreux guests pour pimenter davantage encore la sauce : Luis Ifer de Teething sur «New world disorder», Guillaume de Final Showdown et Happy Face sur «Scorch AD» et Vincent de The Butcher's Rodeo (et ex-AqME) sur «Cyclops». Des invités qui se fondent dans le paysage pour répondre à Emile donnant davantage de rythme aux textes, un exercice dans lequel l'espagnol tire un peu plus son épingle du jeu que ses camarades. Beyond the Styx réussit dans tous les cas à rester lui-même tout en variant les plaisirs, alors soit ils se bonifient, soit je rajeunis mais ils méritent qu'on s'attarde sur leur cas.

■ Oli





MARC NAMMOUR, LOÏC LANTOINÉ

FIERS ET TREMBLANTS

(Association La Canaille / L'Autre Distribution)

Un chanteur : Loïc Lantoiné. Fondateur de Mon Coté Punk, il collabore à de multiples reprises avec La Rue Kétanou et Les Ogres de Barback. Un rappeur : Marc Nammour. Fondateur de La Canaille, il a également intégré le collectif de free rock Zone Libre. Une rencontre : 2010, Loïc Lantoiné et Marc Nammour sont au Bataclan à l'occasion d'un concert de soutien au journal L'Humanité. Un duo : sortie de l'album Fiers et tremblants en 2021 sur l'Autre Distribution. Trois musiciens : Jérôme Boivin, Valentin Durup et Tipo Brandalise. Tous viennent de La Canaille.

C'est un classique, la galette s'amorce avec son titre éponyme. Une boucle hypnotique est lancée. Loïc Lantoiné s'y colle en premier avec sa voix rocailleuse. Marc vient contrebalancer avec une voix plus claire et un flow symptomatique d'un hip-hop français old school. Tout deux posent l'ambiance en jouant avec les mots. La poésie est bien un monde partagée par les deux hommes. «Mélopée» peint la vie sous tous ses aspects «bipolaire, elle est douceur, elle est vampire» exposant même ses paradoxes «on est rien, on est bien, on l'aime à mort la vie». Un titre particulièrement puissant. Avec une structure semblable, on peut trouver plus loin «Le visage du clan». Ici aussi, le texte est précis et percutant. Entraînante, la structure du morceau emmène vers un refrain impeccable. Dans ce

qui passe pour un appel à Marc, Loïc fait un poil d'auto-dérision en évoquant qu'il n'est pas du milieu du rap et qu'il pense «que la supercherie a assez duré». Marc Nammour enchaîne en solo avec «Les gens qui doutent». Une réalisation qui permet au rappeur d'exprimer avec tendresse son attachement à ceux qui - faute de croire eux - voudraient passer à côté de la lumière. «Supernova» est un titre qui transporte musicalement. Les mots toujours choisis avec soin viennent opposer l'immensité de l'espace à l'insignifiance de nos vies. «Derniers vers» conclue cet album. Le morceau monte pour revenir sur les mots «Fiers et tremblants». La boucle est bouclée.

Cet album manque parfois un peu de continuité d'un morceau à l'autre musicalement parlant. Cependant, les textes sont toujours magnifiques. Ils sont exprimés par deux interprètes qui se complètent très bien. D'après ses propres mots, Loïc Lantoiné n'est pas du «rap game». Saluons le chanteur qui dans ce projet a vraiment toute sa place. Marc Nammour accompagné de ses trois compères de La Canaille est comme un poisson dans l'eau. Un duo riche de ses différences d'expérience et de sa capacité commune à illustrer poétiquement la vie.

■ Julien



SUGAR ET TIGER

CRISTAL TEMPOREL

(Noa Music)

Sorti en mars dernier le quatrième album de la bande familiale Wampas, Cristal temporel trouve enfin une place dans nos pages. Il est vrai que le personnage de Didier Wampas même s'il ne représente que 50% du duo est parfois clivant et notamment au sein même de notre équipe... La bio introduit le duo ainsi : «Stone et Charden ou Kurt et Courtney ? John et Yoko ou Johnny et Sylvie ? Et pourquoi pas Florence et Didier alias Sugar et Tiger.»

Sugar et Tiger, duo à la ville comme à la scène. Qui se place dans la lignée de duos prestigieux avec un peu de second degré. Les mauvaises langues diront «les deux chantent «aussi bien» l'un que l'autre». Je dirai qu'ils chantent vrai et juste des ballades punk rock acidulés et que cette justesse est plus dans le propos que dans les harmonies mais ce n'est pas là le principal. Est-ce que l'album est bon ? Est-ce qu'on y revient ? Est-ce qu'on a envie de les voir en live ? La réponse sera un triple oui. Est-ce que les détracteurs de Didier adhéreront au projet ? Certainement pas.

Le groupe a en préalable à la sortie de l'album sorti deux singles, «Rocking on the sea» et «Perdu la tête». Le premier titre se fait un rêve d'échappée lors des différents confinements et les possibles qui auraient pu être réalisés pour s'évader. Le clip lui, les pieds dans l'eau, permet de voyager et de faire vivre les échappées sou-

haitées dans les paroles. Sur «Perdu la tête» le clip se fait avec des musiciens déguisés, Diego (batter), Arnold (guitariste), les fils de Didier, et Jean-Mi, fidèle bassiste des Wampas. Le refrain chanté par Didier «Est-ce qu'on a perdu la tête en devenant carnivore, est-ce qu'on a perdu la tête en ayant peur de la mort ?» est aux antipodes du premier single qui était plus orienté «Sugar».

Le duo, véritable family business devient de plus en plus attachant au fil des chansons. Les chœurs de Didier Wampas ne cannibalisent pas le lead de Florence qui nous renvoie parfois aux titres de Vanessa & the O's dans un style qui ne sait pas et ne veut pas trancher entre la pop et le rock/punk. On retrouve le second degré quand Tiger lance un «Rien ne pourra arrêter ma course vers le soleil» un peu mégalo mais toujours sucré. La chanson «Parasite» joue sur les allitérations en «para» et un certain coté scandé qui fait que cette chanson marque et reste en tête. Et ce titre n'est pas le seul que cela soit Florence au Lead comme dans «Retour au paradis» ou Didier dans «Mentaliste à la DDE», les compositions sont fraîches et les refrains sont comme du bubble gum qui nous collerait à la peau. Le groupe explore des thèmes que lui seul peut aborder «Biker vegan» ou «Encore mon chevalier du zodiaque». Le groupe nous ment sur la dernière chanson «C'est pas fini» car nous aimerions que la ballade avec ce duo punk n pop se prolonge.

Sugar et Tiger c'est comme des bonbons acidulés que des adultes piqueraient dans la réserve de leurs mômes, comme un rosé frais autour d'un barbecue ; bref un truc qui se déguste avec tout autant de plaisir et sans modération mais avec un brin de culpabilité.

■ JC



RED SUN ATACAMA

DARWIN

[Mrs Red Sound]

«Pour les fans de Fu Manchu, Red Fang, Uncle Acid And The Dead Beats». Quand je tombe sur un mail dans la boîte du W-Fenec qui commence comme ça, je me hâte de répondre avant qu'un autre me coupe la chronique sous le pied. Je ne connais pas les derniers (c'est grave docteur ?) mais je suis en effet fan de Red Fang (enfin surtout les premiers, j'ai un peu lâché après) et de Fu Manchu (énormément des premiers, des suivants, un peu moins des derniers mais j'ai jamais lâché). Enfin si, j'ai lâché un gros sanglot en apprenant que la date de concert du 12 juin au Glazart était annulée et pas reportée.

Me voilà donc ici pour parler de ce deuxième album des Parisiens de Red Sun Atacama, dont les précédents méfaits (un EP et un album) n'avaient pas encore été chroniqués par nos soins. Je n'ai pas pris le temps d'aller les écouter (je suis déjà suffisamment à la bourre comme ça) mais je n'y manquerai pas tant je trouve que ce Darwin fonctionne très bien. Alors certes, j'ai un poil été décontenancé quand j'ai mis le cd dans ma platine. 39 minutes pour 6 morceaux, dont une intro d'une minute, tu me sors de ma zone de confort, là ! Je ne m'en étais pas rendu compte quand, avant de réclamer le disque, j'avais lancé le lien Soundcloud privé pour écouter quelques secondes des différentes chansons. Oui parce que des fois les bios mettent des influences en avant, que je n'ai pas toujours l'impression de retrouver. Mais là ça collait bien,

d'où mon enthousiasme car c'est ainsi que je préfère mon stoner ; quand il est davantage catchy, punk, sauvage que heavy et/ou lent. On ne se refait pas. Je monte le son (ce sont mes voisins qui sont toujours très contents), aime ce que j'entends (riffs assez clichés pour ce style mais efficaces, rythmique entraînante et dynamique) et vaque à d'autres occupations. Et peu de temps après je me dis : alors certes ça fait 15-20 ans qu'on bouffe du stoner à toutes les sauces mais entre deux chansons ils auraient pu varier un peu et ne pas reprendre les mêmes gimmicks ! Un coup d'œil à ma platine pour me rendre compte qu'on en est à 7min30 de «Furies» et que c'est normal d'y trouver des similitudes puisqu'il s'agit du même morceau. Ok, mea culpa. Le titre suivant, «Antares», est encore plus long (9min40) et donc plus bluffant, tant il passe crème lui aussi. D'une manière générale c'est tout l'album qui s'écoute d'une traite, sans temps mort, avec quelques variations de rythme pour rendre l'ensemble plus aéré mais croyez-moi, on en prend quand même plein la tronche et c'est furieusement r'n'r, aidé en cela par une grosse prod' d'Amaury Sauvè (Birds In Row, Robot Orchestra, It It Anita). Fun fact, au moment où j'écris ces lignes je tombe sur leur tout dernier clip, «Revelator», tourné sur la plage du Cul-du-chien (véridique !) au beau milieu de la forêt de Fontainebleau. Quand je vois comment on galère avec mes potes volleyeurs pour y trimballer notre matos et planter un terrain afin de jouer, je sais pas comment ils ont fait avec leurs instruments et autres. Respect.

Pour finir, notez que ce disque sort sur le label créé par les Mars Red Sky et que dorénavant, quand j'aurai envie d'écouter The action is go, King of the road ou encore mes copains de Öfö AM, j'hésiterai désormais avec Darwin.

■ Guillaume Circus

LE CONVOI DU FOLKLORE MODERNE

FESTIVAL BANLIEUES BLEUES

LA DYNAMO À PANTIN @TED





Meridian Brothers



Cyril Cyril



Cyril Cyril



Ammar





Yin Yin



BLACK-OUT ARISES

ONESELF

[Klonosphere]

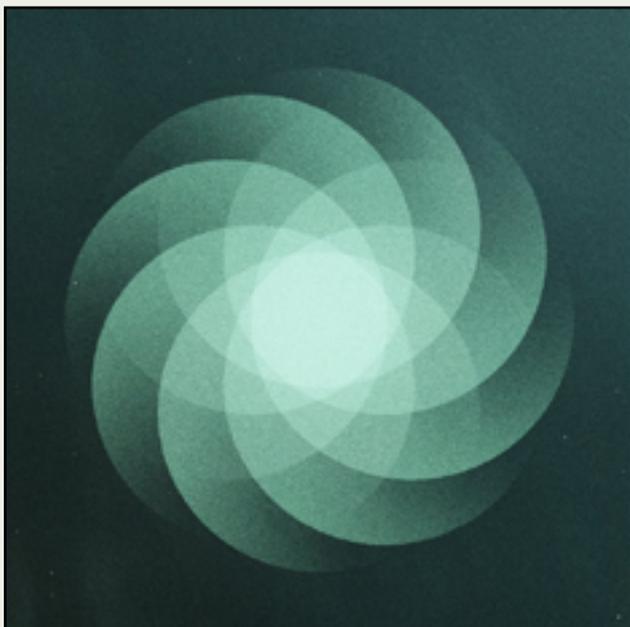
Black-Out Arises [BOA] est un de ces groupes qui a emprunté les clés de la Dolorean du docteur Emmett Brown pour faire un tour dans le passé, en profiter pour composer des tubes à la pelle, puis revenir ni vu ni connu en 2022 et claquer un album qui claque !

Le trio parisien, formé en 2017, a mis les petits plats dans les grands et nous propose Oneseif, premier album avec 18 (!) titres et plus de 70 minutes au compteur. Le groupe se dit influencé par le rock des années 90 et clairement, il n'y a pas tromperie sur la marchandise. Amateurs

de Pearl Jam, Foo Fighters, Muse, et Nickelback, réjouissez-vous car vous allez passer un sacré bon moment à l'écoute de cette brouette de tubes aboutis. Dès l'entame du disque et le solide «Right and acts», on comprend vite que l'on n'a pas ici à faire des rigolos. Le riff d'entrée est costaud, le pont est bien vu et le refrain est juste incroyable ! et à l'exception de «Presence» [titre mi rock mi metal pas très inspiré], la suite de cet album est de haut niveau. «Ground», «Desire» et «Let's go» auraient pu être composés par la bande d'Eddie Vedder (la voix de Yoann y est pour beaucoup). «Dream of reality», «Stand up» et «Call» ont quant à eux une fougue de Foo. Je m'arrête là pour les comparaisons, qui sont certes flatteuses, mais qui ne reflètent pas le sentiment et l'estime que j'ai pour ce disque que je trouve vraiment bien foutu, varié, bien pensé et astucieusement produit. Des compositions à l'exécution, il n'y pas grand-chose à reprocher à Black-Out Arises [BOA] (pas même les ficelles parfois un peu trop épaisses, car elles font partie intégrante du style). Seule la longueur de ce premier album pourrait desservir le groupe : un format plus court (avec, par exemple, un album d'une dizaine de titres et la sortie d'un EP un peu plus tard dans l'année) aurait eu à mon sens plus d'impact car à la fin de la première écoute, outre le fait d'avoir écouté un album de qualité, il est compliqué de ne pas se mélanger les pinceaux entre tous les titres. En même temps, c'était la norme durant les nineteens. CQFD. En tout cas, bravo les gars !

■ Gui de Champi





SOM

THE SHAPE OF EVERYTHING

[Pelagic Records]

Si tu es nostalgique du Deftones époque White pony (qui ne l'est pas ?) ou du Cave In du début des années 2000, tu peux remercier Pelagic Records d'offrir à Som une plus grande exposition que pour son premier opus édité via Radar Studio, un micro-label qui porte surtout le nom d'un studio, celui de Will Benoit. Ce dernier étant le fondateur, le guitariste et chanteur de ce Som, il a donc bien connu ses amis musiciens qu'il a débauché chez quelques groupes qui ont enregistré chez lui (Junius et Caspian).

Le tempo est donc plutôt lent, assez rock, et si

la saturation est très soignée, l'ensemble sonne métal malgré donc un rythme assez posé et de nombreuses parties très claires, un métal d'ambiance, un truc lourd mais aérien, une musique d'écorchés vifs qui se sont posés pour la partager. Le ton, le timbre et les effets sur le chant évoquent donc Chino Moreno (c'est plus qu'évident qu'ils l'adorent) mais aussi pourquoi pas Stephen Brodsky dans la façon d'attaquer les mélodies, de mettre de l'énergie dans un ensemble qui peut paraître assez plat par moment. Et si la dynamique ne vient pas du chant, elle vient de la basse, d'une guitare qui change de son, d'un gimmick qui sort de nulle part, bref, Som trouve toujours un petit quelque chose pour faire vivre ses compositions qui forment tout de même un bloc assez compact. Parmi celles qui ressortent, on peut noter «Shape» aux relents néo un peu prononcés et simplistes, tout l'inverse de «Moment» qui superpose les couches de chant et de guitare de manière assez progressive (et qui bénéficie d'un joli clip). Personnellement j'aime beaucoup les variations proposées par «Heart attack», l'intro de «Wrong» et la luminosité agressive de «Clocks».

Alors, oui, ça sonne très Deftones et ça manque peut-être un peu de relief mais il est quand même très agréable cet opus. Et comme le digipak et l'artwork sont sympas aussi, on aurait tort de s'en priver.

■ Oli





MELISSMELL

NOUS AVONS ÉCHANGÉ PAR TÉLÉPHONE AVEC MELISMELL PENDANT L'ENTRE-DEUX TOURS À QUELQUES JOURS DE LA SORTIE DE SON NOUVEL ALBUM AUX MULTIPLES GUESTS DE RENOM. NOUS AVONS RENCONTRÉ UNE ARTISTE À VIF, SUR LA CORDE RAIDE QUI IL Y A PEU DORMAIT DEHORS SOUS UNE TENTE. L'ENVERS DU DÉCOR DE LA VIE D'ARTISTE, LA VRAIE VIE ET LA VOLONTÉ DE PARTAGER ET D'AIDER LES AUTRES. ENTRETIEN LOURD EN ÉMOTION.

Je commence par cette question : comment s'est passée la période covid ? Et j'ajouterais comment se passe la période d'entre deux tours de la présidentielle ?

Elle est compliquée.

On est d'accord, on pensait avoir tout eu avec le covid...

C'est le pompon. C'est le clou de la soirée en ce moment !

Peut-être pouvons-nous commencer par le visuel de l'album ?

Oui c'est un phénix.

Il est très coloré par rapport à l'intérieur de l'album.

C'est le paradoxe. C'est l'enfer et le paradis en même temps. Le purgatoire, en quelque sorte.

Et donc peut être une partie autobiographique.

Oui, on a tous un phénix en soi.

Oui, parfois, on a du mal à le réveiller. Mais c'est vrai que ton album fait du bien dans la période actuelle parce qu'il est vrai.

Il est fait comme je peux donc effectivement il est vrai. Il est fait avec les moyens du bord. C'est l'instinct qui me guide.

Ton instinct t'a bien guidé puisqu'il y a des titres qui sont quand même assez percussifs. Peut-être qu'on peut parler du premier extrait de l'album «Bérézina», avec son clip où tu es complètement anonyme dans la rue du Gros-Horloge.

Eh bien cela a encore une fois été fait à l'instinct car même moi je ne sais pas ce que je fous sous le Gros-Horloge. J'ai marché et marché au hasard. Mon instinct me ramène toujours là sous le Gros-Horloge. Alors j'y suis allée me faire filmer.

Et c'était pour toi une nécessité de montrer les Restos du cœur et la réalité du quartier.

C'est le destin et le hasard qui m'ont mis aux Restos du Cœur. C'est Diane Bové, une amie qui est infirmière et qui est membre des Restos. C'est sa mère, Fanfan, qui m'a mis en relation avec les Restos du Cœur de Rouen parce que l'idée était de filmer une maraude des Restos du Cœur avec les anonymes de la rue. On a croisé que des gitans. On n'a pas croisé d'autres cultures, on a croisé que des blancs de peau, si je peux dire, on n'a pas croisé de Black ni de beurs.

On te sent beaucoup émue et cela montre qu'effectivement l'album qui est à vif c'est du vrai.

Si je mens, c'est pour le bien. C'est pour faire du bien. Si je mens, c'est pour pas pour éviter le mal.

Tu disais également que tu as fait avec les moyens du bord. Mais quand on regarde l'arrière de la pochette, du disque, c'est quand même un all stars band que tu as convoqué.

Oui, c'est ce que je désirais en fait appeler les copains que j'ai croisés et essayer de faire quelque chose ensemble et de marquer l'histoire et de marquer une page et de tourner la page de cette période de ma vie.

C'est vrai qu'on aimerait tous. Tu dis juste «Appeler les copains», mais on n'a pas tous des Noir Désir, des Têtes Raides, des Indochine dans nos relations.

C'est le destin qui m'a amené là.

Comment tu as inclus tous ces guests dans la composition ? Tu avais déjà la structure de l'album ou ça s'est fait un peu comme un bœuf ?

Ça s'est préparé. On a travaillé avec Guillaume Favray et Pierre Le Feuvre avant le covid car l'album a été créé entre 2015 et 2018 et personne ne voulait le signer cet album. Et je ne voulais pas refaire un Ulule parce qu'on avait fait un an en 2019 un duo avec Didier Super qui avait été vendu à 500 exemplaires mais je ne voulais pas refaire cela. On a donc travaillé en amont, Matthieu et moi, on a fait la maquette en deux ans. On a fait un disque d'une heure. Il devait y avoir 17 titres, mais on n'avait pas la place de les mettre tous sur le disque.

Tu parlais donc de la composition, la difficulté de trouver un label pour défendre l'album.

La difficulté de composer aussi. Tout est dur quand même.

L'album sort demain et ça sera aussi une belle récompense, je pense, de l'offrir au public. Une chanson qui interpelle c'est de «Joey III».

Comment est venue l'idée de reprendre les traces de ce personnage de Noir Désir et de te l'approprier ?

«Joey III» est et un personnage qui revient de l'enfer et qui est un peu dans la brume et dans le brouillard. Et il cherche. Il cherche la réponse à sa question. Comme il ne croit ni au Dieu ni au diable, il cherche la vérité, la vie. Où est la vie ? Est-ce que c'est dans la mort ou est-ce que c'est dans la vie sur terre ?

On peut aussi revenir sur la composition de «Rue de la Chaussée» puisque la biographie dit que tu as connu des passes difficiles...

J'ai connu la rue et je suis encore dans une passe extrêmement difficile.

Sur la chanson «Notre siècle a 20 ans» tu portes un regard à la fois désabusé, mais plein d'espoir sur l'époque actuelle.



Oui, je demande à la jeunesse de se lever et de faire la révolution comme en mai 68. La jeunesse, au lieu d'aller regarder la télévision et prendre rendez-vous au McDonald ou d'aller au cinéma, qu'elle batte le pavé parce que je ne l'ai pas trop vu bouger la jeunesse ces derniers temps. On a élu Hitler démocratiquement. Donc il faut être vigilant et se réveiller. Et le père Le Pen et la fille Le Pen et la Marion Maréchal-Le Pen, ce sont des racistes, c'est tout. Ils ont essayé de se dédramatiser mais ce sont toujours les mêmes. Et après ils vous disent qu'ils mangent du couscous ? Moi je mange du poulet pour les flics. Et je mange du Kebab, je suis blonde et j'ai un fils blond aux yeux bleus et je mange du kebab.

Salade, tomates, oignons avec un peu de sauce blanche.

Je mets tout dedans et je mange la sauce algérienne à la kabyle, à la grecque chez les Grecs. Alors moi, je ne suis pas raciste.

Est-ce qu'on peut parler un petit peu de la tournée avec cette date à la fin du mois (de mai ndlr) au café de la danse. Est-ce que tu

la conçue comme un concert traditionnel ou c'est l'occasion d'inviter toutes les guests présents sur l'album ?

Ça va être une surprise parce que je sais qu'il y a Imbert Imbert que j'ai invité en première partie, donc qui va venir jouer avec nous. Il sera et c'est sûr, après les autres, je ne sais pas. Ils sont tous dans leur projet, avec leurs dates, avec leurs concerts Les Ogres de Barback, Denis Barthe et Christian Olivier, des Têtes Raides.

Je termine toujours les interviews par «Quelle question je ne t'ai pas posée et quelle aurait été la réponse à celle-ci» ?

Pour moi, c'est «ni Dieu ni maître». Voilà, je ne sais pas quoi répondre d'autre.

Merci Melismell.

■ JC

Photo page précédente : Grégory Legay
Photo sur cette page : Sebastien Bance





TRUPA TRUPA

B FLAT A

[Glitterbeat / Modulor]

On ne reçoit pas tous les jours par courrier des albums de groupes polonais, c'est un fait. Mais, tout récemment, Modulor nous a mis sous le nez B flat A de Trupa Trupa, un quatuor de Gdańsk. «Troupe de cadavres» (en VF) est composé de quatre personnes aux entités complètement différentes (un poète, un photographe, un peintre et un designer graphique), ce qui a une conséquence directe sur sa manière d'aborder et de

composer sa musique dont les qualificatifs ne manquent pas : troublante, chatoyante, sombre voire étrange parfois. C'est une véritable plongée dans un bain d'eaux impures et agitées de soubresauts noise-rock, de slow-core mystérieux, d'indie-rock/pop enjôleur, le tout clairsemé ci et là d'éléments math-rock et de psychédéisme. Bref, pour le coup, on ne peut pas reprocher à cette formation de ne pas avoir une soif inextinguible en termes d'atmosphères sonores proposées.

Découvert à travers le clip aux images saccadées de «Twitch», titre qui d'ailleurs rend un bel hommage à Sonic Youth, la musique remuante de Trupa Trupa a été influencée par les effets négatifs du COVID. On y ressent un gros spleen planant tout au long de ce B flat A («Lit», «Sick»). Mais la force de ce dernier est la véritable facilité à envouter malgré son trip erratique, les mélodies font souvent mouches tandis que les rythmes assez basiques et les voix (qui peuvent se répondent) servent parfaitement la chanson et facilite l'immersion. Une œuvre de l'esprit sensible - sans être très inventive - pour celles et ceux qui ont des affinités avec les œuvres de Sonic Youth (on l'a déjà dit), Fugazi, Can, Pink Floyd (période Syd Barrett), Velvet Underground, Glenn Gould ou Franz Schubert (NDLR : liste d'artistes fournies par le dossier de presse).

■ Ted





SLOW JAMS

PUNK STANDARDS

(I. Corrupt / White Russian)

Slow Jams c'est, si je ne m'abuse, le troisième groupe qu'intègre Bruno, migrant guitariste / chanteur des excellents Ravi (emo/punk trop classe de Caen) à Berlin. Ah, non, il est blanc donc on parle d'expat' mais il n'en pique pas moins le boulot et le chant à des Allemands. Il l'avait du reste très bien fait dans Moving The Mess, le précédent, dont certains morceaux sonnaient un peu comme du Ravi, alors qu'il n'était pas intervenu dans la compo, se contentant du chant. Le groupe n'a semble-t-il pas donné suite et le voilà donc à nouveau derrière le micro dans Slow Jams, qui a déjà sorti un LP et un EP avec un

autre chanteur.

Punk standards, qu'il s'appelle le dernier mais c'est quoi le programme ? Un truc ressassant, intégrant les bonnes vieilles recettes du punk rock ou alors un truc innovant à la The shape of punk to come ? Hum, 12 titres pour 28 minutes, à mon avis ça doit filer tout droit. C'est pas l'intro du disque, «Acrimony» avec son solo endiablé de 30 secondes sur une rythmique galopante qui va me faire mentir. Si on est toujours bien pieds au plancher pour la suite, notamment «Cleft in twain», le groupe n'est pas avare en mélodies et le chant n'est pas que hurlé, comme c'était le cas sur les disques précédents. Apport de Bruno, envie d'évoluer des autres ? That is the question. Sans casser les codes du genre, Punk standards s'en affranchit parfois. Certes les gars ont dû écouter en boucle Minor Threat ou plus récemment Kid Dynamite mais ils s'autorisent des petits débordements comme un nouveau solo au beau milieu de «Keep your warnings», un surprenant final grunge sur «Riddles», suivie de «Donuts», une balade grunge, elle aussi. Décidemment, cette influence rejaillit presque autant que le punk et le hardcore dans la musique de Slow Jams. Sans crier au génie, ni redéfinir un nouveau standard, ça permet à l'ensemble d'être plus aéré, plus varié et de bien se laisser écouter. What else ? Rien, c'est validé.

■ Guillaume Circus
Photo : Dejev Mali





YAROTZ

ERINYES

[Autoproduction]

Participation au Hellfest, Christian de Gojira en guest sur «Childish anger», deux clips de fort belle facture, Yarotz frappe fort avec un premier opus et, après de multiples écoutes, mérite largement tout ce qui lui arrive !

Si ça va aussi vite, c'est que le trio est initié par deux vieux briscards (Fabien et Vincent, tous deux ex-General Lee, actuellement dans Junon, auxquels on ajoute Enzo à la batterie) qui savent y faire quand il faut nous retourner l'estomac

avec des riffs, nous égratigner la cervelle avec du chant ou nous pilonner les genoux avec des fûts. Beaucoup de rage, un peu de lumière (quand même), l'idée de vengeance et de châtement, un peu de cœur, beaucoup d'obscurité et un hardcore parfois post, souvent chaotique qui tient de Converge comme de Neurosis. Outre les qualités exceptionnelles des musiciens et le soin apporté à chaque élément (de l'enregistrement à l'artwork en passant par les titres ou les clips), ce qui marque, c'est l'incroyable énergie noire qui se dégage de ces quelques morceaux d'une densité folle... alors qu'ils ne sont que trois !

Erinyes impressionne par son ampleur et sa noirceur, je le déconseille fortement à ceux qui ne sont pas trop en forme ou traînent une petite migraine parce que la saturation risque d'attaquer le cerveau qui ne pourra plus rien faire, happé par la puissance des titres. On est vite aspiré par leur musique, elle accapare toute l'attention, elle obstrue les autres champs de perception, elle s'enfonce en nous et on s'enfonce en elle. Si on peut parfois en abuser, l'adjectif qui sied le mieux à ce que propose Yarotz, c'est certainement viscéral. Non seulement parce que le mot renvoie à quelque chose d'organique, de vivant, mais aussi parce qu'il a ce côté sale, sanglant, repoussant qui peut provoquer des hauts-le-cœur rien qu'à son évocation. Voilà, c'est ce genre de sensations que provoque Erinyes, un malaise hypnotique vers lequel on retourne car il est la vie bien plus que la mort.

■ Oli





BASEMENT GARY

AS BG AS THEY WANNA BE

(CCCProd / KROD Records)

Si je veux continuer à stocker mes disques achetés par mes intermédiaires parisiens chez mon collègue Guillaume Circus, si je souhaite pérenniser notre superbe collaboration à travers HuGui-Gui les bons tuyaux (et, accessoirement, ne pas froisser notre amitié), je me dois de dire du bien de As BG as they wanna be de Basement Gary, deuxième sortie de son micro label CCCProd. Eh oui, c'est le jeu. Il chronique mes coprod' (qui sont fabuleuses, rappelons-le, comme le premier album de Panic Monster, le deuxième LP de Supermunk, le dernier album en date de Flying Donuts...), et moi, je dois faire de même. C'est le deal. Bien entendu, je dois en dire du bien. Sinon, il ne pourra pas en écouler des palettes. Grosse pression sur mes épaules donc, mais que veux-tu, c'est la rançon du succès d'être influenceur. Promis, ce paragraphe mégalo (c'est certain) et rigolo (ça, c'est moins sûr) est bientôt terminé, et je vais enfin pouvoir dire du bien de As BG as they wanna be. Et ce en toute décontraction (et donc sans pression).

Pour être tout à fait honnête, je ne suis pas sûr que ce groupe aurait attiré mon attention si mon ami Guillaume ne m'avait pas rebattu les oreilles avec Basement Gary depuis plusieurs mois. Et clairement, je serais passé à côté d'un bon moment (et accessoirement d'un bon disque). Et plus j'écoute ce As BG as they wanna be (vingt minutes au compteur), plus je lui trouve des qualités. Certes, les membres de Basement Gary ne

sont pas nés de la dernière pluie (on a ici affaire à des ex-Freygolo, Can't Bear This Party, et Chasing Paperboy), mais quand même, pondre des tubes ensoleillés n'a jamais semblé être aussi facile. Le pop punk acidulé du quatuor est à croquer par quartier, et le format court des morceaux devrait faire partie intégrante du cahier des charges du punk rock supra mélodique. Clair, et précis. Ça sent bon les palmiers américains, les groupes de punk avec des chiffres dedans, les planches à roulettes (carrément plus cool que skate board, tu ne trouves pas ?) et les disques des Unco écoutés à l'infini. C'est fun, c'est mélo, c'est parfois débile mais c'est toujours très bien. Ou presque, parce que des fois, c'est très, très bien. Même avec un synthé un peu pérave. Si si !

Du coup, Basement Gary, c'est validé du côté de chez Gui de Champi (de rien pour la rime). Si le groupe est prêt à jouer dans le Nord de la France (c'est-à-dire au-dessus de Lyon), je me ferai un malin plaisir d'aller les applaudir et danser sur chacun de leurs tubes. Un comble pour un habitué des groupes de punk rock des régions froides (ça caille aussi à Orléans, non ?). Après Ben & Fist dans le précédent numéro, encore une belle découverte du Sud. Merci Guillaume Circus

PS : on est d'accord, tu prends soin de mes disques, hein ?

■ Gui de Champi



PROHOM

QUEL PLAISIR DE RETROUVER PROHOM EN CHANSONS MAIS AUSSI AUTOUR DE QUESTIONS CAR ON LE SAIT TRÈS «BON CLIENT» EN INTERVIEW, TANT IL NE CHERCHE PAS À SE CACHER OU À SIMPLEMENT PARAÎTRE, LE BONHOMME EST. ET DONC ON L'A MIS AU PIED DU MUR FACE À DES CHOIX IMPOSSIBLES...

Confinement créateur ou confinement destructeur ?

Confinement prise de conscience : «tiens en fait ce truc ne change rien à ma vie, en fait je n'ai aucune vie sociale au-delà de mes rencontres de boulot». Qui dit prise de conscience dit création, donc on va dire : confinement salvateur et carrément créateur.

Guitare ou machines ?

Les machines toujours. Et vu que j'ai récemment laissé un bout d'annulaire gauche dans une tondeuse à gazon, j'ai comme l'impression que pour les accords majeurs à la guitare il va y avoir un petit souci. Au-delà de ça, j'avoue toujours majoritairement composer aux machines, et parfois sur des accords grattés à la guitare. Comme j'ai bossé avec plein de groupes new wave récemment, cela m'a inspiré et j'ai ressorti une basse pour composer quelques titres old school new wave. Comme je joue toute ma basse au médiator sur la corde de Mi, je n'ai besoin que d'un doigt, on est raccord avec mon actualité tondeuse !

Humour ou mélancolie ?

Je tâche de court-circuiter ma mélancolie latente avec mon humour. Je vis avec l'une et cultive l'autre pour ne pas sombrer.

Composer ou produire ?

Ah... les deux aussi ! C'est indissociable pour moi. Si j'aime composer c'est aussi parce que je vais produire derrière. Mélanger les sons et les harmonies est mon kif absolu. Je crois bien que quand j'ai commencé la musique, c'était pour devenir producteur. J'adore exploiter mes idées ou les idées des autres pour en faire quelque chose.

Ecrire pour soi ou écrire pour d'autres ?

J'écris pour moi majoritairement, mais c'est aussi parce qu'on me demande rarement d'écrire pour les autres. J'adore écrire, que ce soit pour moi ou pour les autres, donc je suis ouvert à tout. Je note que pour écrire pour les autres, j'ai besoin de parler, d'échanger, de sentir un peu la personne et ce qu'elle veut exprimer au fond. Sans cela je me sens un peu à vide.

La fille du train de Tate Taylor ou La fille du train de Paula Hawkins ?

Ni l'une ni l'autre, je ne veux plus jamais entendre parler de la fille du train, j'ai été traumatisé par un cyber harcèlement lié à la chanson et à la série de photos qui a suivi. J'ai mis 2 ans à m'en remettre, je vais laisser la fille du train à Tate et Paula.

Loïs ou Mélodie ?

Oh la la ... les deux. Mélodie pour sa générosité, son humanité et sa voix divine. Loïs parce que j'ai la sensation d'avoir enfin trouvé le partenaire studio de mes rêves. Je n'en parle pas trop parce que je n'ai pas envie qu'il bosse trop et qu'il ne soit plus dispo pour moi. C'est un magicien du son, et un artiste extrêmement talentueux, que trop peu de monde connaît. J'adore ces deux personnes.

Mélodies ou beats ?

Je commence souvent par les beats. Je voulais être batteur au départ. Je commence souvent mes sessions de travail par un clic, un tempo, j'aime sentir quel est le tempo idéal du jour pour moi. Voir si ça résonne avec ce que je suis au moment où je m'y mets. Ou alors je commence par des boucles rythmiques, je les écoute les unes après les autres, et j'attends que l'une d'elle fasse écho à mon état du moment. Puis viens l'harmonie. Alors parfois c'est l'inverse bien entendu. Mais majoritairement je commence par le rythme.

Clip video ou lyric video ?

Je crois que je préfère le clip. J'ai récemment mélangé les deux sur 2 productions. Il n'empêche que je note que quand je vois des lyrics vidéo, le texte me touche de manière plus évidente, je note que je comprends le texte différemment, plus précisément, comme si cela touchait deux zones différentes de mon cerveau. Même si ce n'est pas forcément pertinent artistiquement, au niveau de la compréhension du propos, je trouve qu'il se passe quelque chose.

Contre-jour ou contre-plongée ?

J'ai commencé la photo argentique il y a un peu plus d'un an. Je dirais «contre-jour» car «contre-plongée» me fait penser au cinéma,



domaine que je ne maîtrise absolument pas, bien que je puisse indiquer ce que j'ai envie de voir ou pas à un réalisateur. Et puis «contre-jour» me fait penser à ces journées que je passe enfermé chez moi devant mon ordinateur, quand les oiseaux chantent et que le soleil brille dehors. Il y a un petit goût de «contre nature», que l'on retrouve aussi dans les sessions de travail nocturnes.

«Brille pour toi» ou «Un monde pour soi» ?

Ce sera «Et». je les adore tous les deux, ils défendent des choses si différentes. Ils sont le témoignage de mon évolution personnelle. «Un monde pour soi» : Mr Ouin ouin se plaint parce qu'il s'est fait larguer, que le monde va mal et que les autres ils sont méchants. «Brille pour toi» : Mr Prohom a enfin réalisé qu'on était toujours absolument responsable de la merde

dans laquelle on est, et que pour changer le monde il faut se changer soi, ou le regard que l'on porte sur lui. C'est bien, avec mes chansons, je peux constater aussi bien les progrès accomplis, que ma désespérante propension à reproduire des schémas auto destructeurs. On est bien.

Spotify ou Deezer ?

Vu les rétributions dont ils nous gratifient, je m'en cogne absolument.

Facebook ou Instagram ?

Tik Tok ?

Roulé au fromage ou bugnes ?

Vous êtes quand même hyper bien renseignés ! J'ai effectivement une petite passion pour le roulé au fromage. Ça vient de mon enfance,



j'avais une maman qui détestait faire à manger et fuyait les légumes. J'ai été élevé au poulet purée et au roulé au fromage.

No future ou l'espoir fait vivre ?

Bon. On va pas se mentir hein, c'est no future, on le sait. On va se le prendre le monde dans la gueule, à force de lui cracher dessus. Mais j'ai grand espoir en l'espèce humaine et en son évolution. Par contre je vois ça sur le très long terme, quelques milliers d'années. Quand on voit l'humanité aujourd'hui, on voit bien que nous sommes l'espèce vivante la moins évoluée du monde vivant. Nous sommes des sauvages ignorants, méprisants, profondément égoïstes et extrêmement limités. On mérite de s'en prendre plein la gueule, c'est indéniable. Mais personnellement et face à ce constat, je reste convaincu que l'être humain saura tirer

des leçons magnifiques du chaos qu'il nous assure. Un jour nous saurons exploiter plus de 10% de nos capacités cérébrales, j'en suis certain. Mais ce n'est pas l'heure, aujourd'hui c'est l'heure de l'être humain qui vote Macron, qui voile les femmes, qui détruit ce qu'il ne connaît pas, qui préfère vivre vacciné dans la peur plutôt que libre dans l'acceptation de la mort, qui se bat pour un pot de Nutella, ou qui influence le monde avec des tutos ongles et maquillage, pendant que d'autres crèvent de faim ou se prennent des bombes sur la gueule. Bref, l'espoir fait vivre oui, mais chaque chose en son temps.

Merci Philippe, merci Julien (MathPromo).

■ Oli

Photos : Anne Rivière



THERAPY?

NOUS NE POUVONS PAS LAISSER LES ARTISTES EN COUVERTURE DE NOTRE NUMÉRO 50 PASSER DANS NOS CONTRÉES SANS NOUS RENDRE À LEUR CONCERT. L'ÉTAPE POUR DEUX MEMBRES DE L'ÉQUIPE EST LA DATE PARISIENNE, À LA BOULE NOIRE.

Et nous ne sommes pas venus les mains vides car nous avons une petite vingtaine de notre mag qui affiche les Irlandais en couverture dans notre besace. Nous y retrouvons les amis Frank Frejnik, Mr Cu de Kicking et Olivier Portnoi qui ne sont pas pour rien dans la réussite de ce mag N°50 au format papier. Pas de première partie, nous discutons à l'extérieur, le temps de croiser des têtes connues comme l'un des auteurs de la bio des Burning Heads, Sam et les collègues cités plus haut.

Quel dommage que lorsque les premières notes de «Nauséa» sont jouées, la salle n'ait pas eu de riffs auparavant. De nombreux groupes parisiens se seraient battus pour jouer, même sans cachet... et auraient chauffé la salle comme il se doit. Le groupe commence avec un titre de Nurse qui sera représenté à trois reprises avec «TeethGrinder» et «Dis-

graceland». Les Irlandais ont envie de jouer même s'ils ont été philosophes. L'affiche de tournée, initialement So much for the 30 years plan a été revue deux fois à cause du covid, le 30 laissant place à un 31 puis à un 32. Le concert, qui devait coïncider avec la sortie d'un best of sur lequel tous les titres sont réenregistrés, trouve en 2022 une autre actualité avec la sortie de la biographie officielle traduite en français qui sort chez Kicking Records.

Le pit photo est assez petit pour les quatre photographes (seulement ?) conviés pour la soirée et nous avons la chance d'être aux pieds d'Andy, Mickael et Neil pour deux autres titres, «Stories» d'Infernal love et «Kakistocracy» tout droit sorti de Cleave démarre en trombe après un «Ça va mes amis ?» en français dans le texte. Pas de première partie mais un set de près de deux heures et 22 titres et un de ces

22 titres, «Die laughing» est dédié à Taylor Hawkins des Foo Fighters et sera, comme la dédicace qui l'accompagne, accueilli à sa juste valeur. Andy se lance dans quelques mots en français pour chauffer la salle et il arrive à ses fins. La salle commence gentiment à bouillonner. Michael Mc Keegan permet au set de ne pas être trop linéaire avec des petits bonds à la Tigrou ou lorsqu'il harangue la foule car le groupe veut vraiment mettre le feu à la Boule noire. Le groupe joue également ce soir un inédit «Joy» qui aura certainement sa place sur un nouvel opus. Pas de concert de Therapy? sans des reprises et notamment «Diane» de Hüsker Dü, qui avec «Teethgrinder» termine à merveille la première partie du set. Deux autres covers pour le rappel, le classique «Isolation» de Joy Division et «Breaking the law» de Judas Priest.

La pierre angulaire de la discographie de Therapy? est vraiment Troublegum et elle aura été représentée par 6 titres ce soir, avec notamment leur deux hits lors du rappel «Nowhere» et «Screamager» qui concluront la soirée. Avant le concert nous nous rappelions des

concerts de 1994 ou 1998, il est vrai que même si le groupe a toujours eu du mal à rivaliser avec son Troublegum, peu de groupes peuvent se targuer de jouer des sets de près de 2 heures sans avoir le moindre déchet...

Setlist : Nausea / Stories / Kakistocracy / Die laughing / Opal mantra / Prison breaker / Turn / Callow / Trigger inside / Church of noise / Joy / Still hurts / Disgracelands / Loose / Diane (Hüsker Dü) / Teethgrinder +++ Knives / Potato junkie / Isolation (Joy Division) / Breaking the law (Judas Priest) / Nowhere / Screamager

Merci à Sabrina de Veryshow, merci à Jon et Davy pour le AAA.

Thank you Rich' for the signed W-Fenec issue. Thank you Andy, Michael and Neil for the improvised photo shoot and for your music.

■ JC

Photos : JC Forestier

















LE GROS 4

BIG FOUR À LA FRANÇAISE, LE GROS 4 AURAIT DÛ AVOIR LIEU EN DÉBUT D'ANNÉE, MAIS SITUATION SANITAIRE OBLIGE, LA TOURNÉE A ÉTÉ REPROGRAMMÉE AU PRINTEMPS, C'EST DONC SOUS UNE TEMPÊTE DE NEIGE QUE J'ARRIVE À LILLE EN CE 31 MARS ! LE SHOW COMMENCE À 19H ET L'ARRIVÉE AU ZENITH N'EST PAS SANS DIFFICULTÉ, OUTRE LES GROS FLOCONS, IL FAUT CROISER LES GENS QUI QUITTENT LE SALON DU BÂTIMENT AU GRAND PALAIS VOISIN, BREF, C'EST ENCORE PLUS LE BORDEL QUE D'HABITUDE. SI JE SUIS À L'HEURE, LES MECS CHARGÉS DE LA FOUILLE À L'ENTRÉE SONT PEU NOMBREUX ET / OU PRENNENT LEUR TEMPS, JE RATE DONC L'ENTRÉE EN SCÈNE DES MASS HYSTERIA ET LE DÉBUT DE «REPRENDRE MES ESPRITS».

Et si j'ai vu un paquet de concerts des Mass (plus de 50 quand j'ai arrêté de compter), c'est la première fois que je les vois avec cette configuration et une installation aussi énorme. Durant leur set, j'ai même cru que c'était un «décor» spécifique au Gros 4 que les groupes allaient se «partager». Mais non, c'est bien juste pour MH ! Plateaux surélevés, lance-flamme (ça doit avoir un autre nom mais tu comprends l'idée ?), écran d'une qualité exceptionnelle, bien qu'en salle, le show ressemble beaucoup à ceux donnés avec les plus grosses infrastructures de festival en plein air, je pense notamment au Hellfest 2019. L'artillerie est très lourde, il n'y a pas de round d'observation car le temps de chaque groupe est limité à 1h, ça blaste d'entrée et on se réchauffe très vite avec un spectacle «à l'américaine» et un groupe toujours aussi sympathique et proche de son public. Le running order est le fruit du hasard mais s'il fallait choisir une tête d'affiche, mon choix serait vite fait, quand bien même Ultra Vomit sort également le grand jeu.

Après la «Furia», la scène est vidée, le décor n'est donc pas commun, No One Is Innocent va jouer sans artifice, à part des ambiances

construites avec les lumières, c'est surtout son énergie que le groupe nous présente. Un article de Mediapart est sorti quelques heures auparavant mais soit les Lillois ne sont pas au courant soit ils s'en foutent mais cela n'interférera pas dans le concert. Le groupe ne sera pas diffusé le lendemain sur Arte et reportera l'intégralité de ses shows en attendant que justice soit faite. A Lille, on goûte aux nouveaux titres et en particulier «Dobermann» particulièrement efficace et qui ne souffre pas la comparaison avec les autres hits que sont «La peau» ou «Nomenklatura».

Très souvent vus en concert et moins convaincus par leurs derniers albums, j'attendais un peu moins les Tagada Jones venus avec des bidons rappelant leur nom. Le son est gros, d'ailleurs, il sera bon toute la soirée, incroyable pour un Zenith, c'est carré, ça fonctionne mais même avec un peu de pyrotechnie et de belles couleurs (enfin, surtout du rouge), ça ne prend pas autant sur moi que sur le public qui fera retentir les «La la la» de «Mort aux cons» pendant presque toute la pause suivante au niveau des bars...





Parmi les groupes qui pourraient rester sur scène plus de deux heures sans souci, on trouve Ultra Vomit... mais ce soir, ils devront limiter les conneries, les apartés, les vannes et autres «surprises» pour enchaîner des morceaux. Le combo ne tire pas un trait sur toutes ses bonnes habitudes, fait honneur à la résurrection de Jésus Christ, aux collectionneurs de canards, au pipi et au caca, à son «Kammthaar» comme à son «Evier métal», on se marre comme des cons, le temps passe super

vite et on retiendra surtout «Un chien géant» avec les Tagada Jones et «Mouss 2 Mass», nouveau titre qui parodie les Mass Hysteria avec des textes hilarants. Heureusement qu'ils existent parce que sinon, il faudrait les inventer et je ne sais pas qui en serait capable.

4 heures de gros son pour ce Gros 4, c'est assez énorme ... Mais on n'est jamais rassasié et je m'attendais, si ce n'est à des concerts plus longs car ce n'est pas trop possible, à davan-



tage de featurings, si ça peut sembler évident pour les Ultra Vomit, il y a bon nombre de morceaux que tou le monde connaît et qui aurait pu voir les groupes se mélanger un peu («Furia», «La peau», «Mort aux cons»...). On laisse donc ça au Bal des Enragés et on savoure cette entreprise qui amène le métal français dans les plus grandes salles pour une soirée inoubliable qui marque, pour beaucoup, le retour

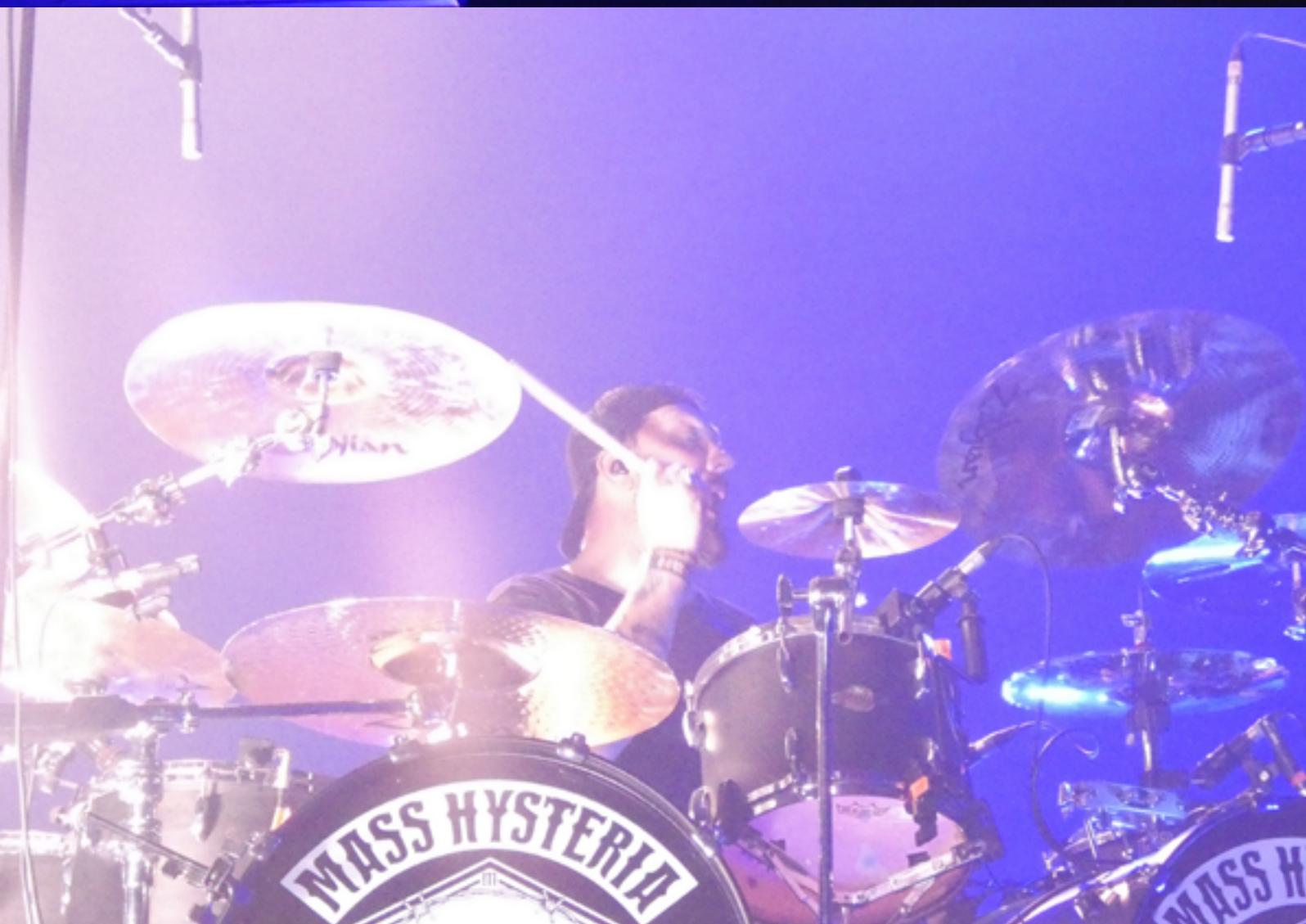
à la «vie normale» (tempête de neige mise à part).

Merci Elo (Agence Singularités), merci à tous les groupes et plus particulièrement aux Mass. Petit coucou Damien et aux potes croisés ce soir-là !

■ Oli
Photos : Oli















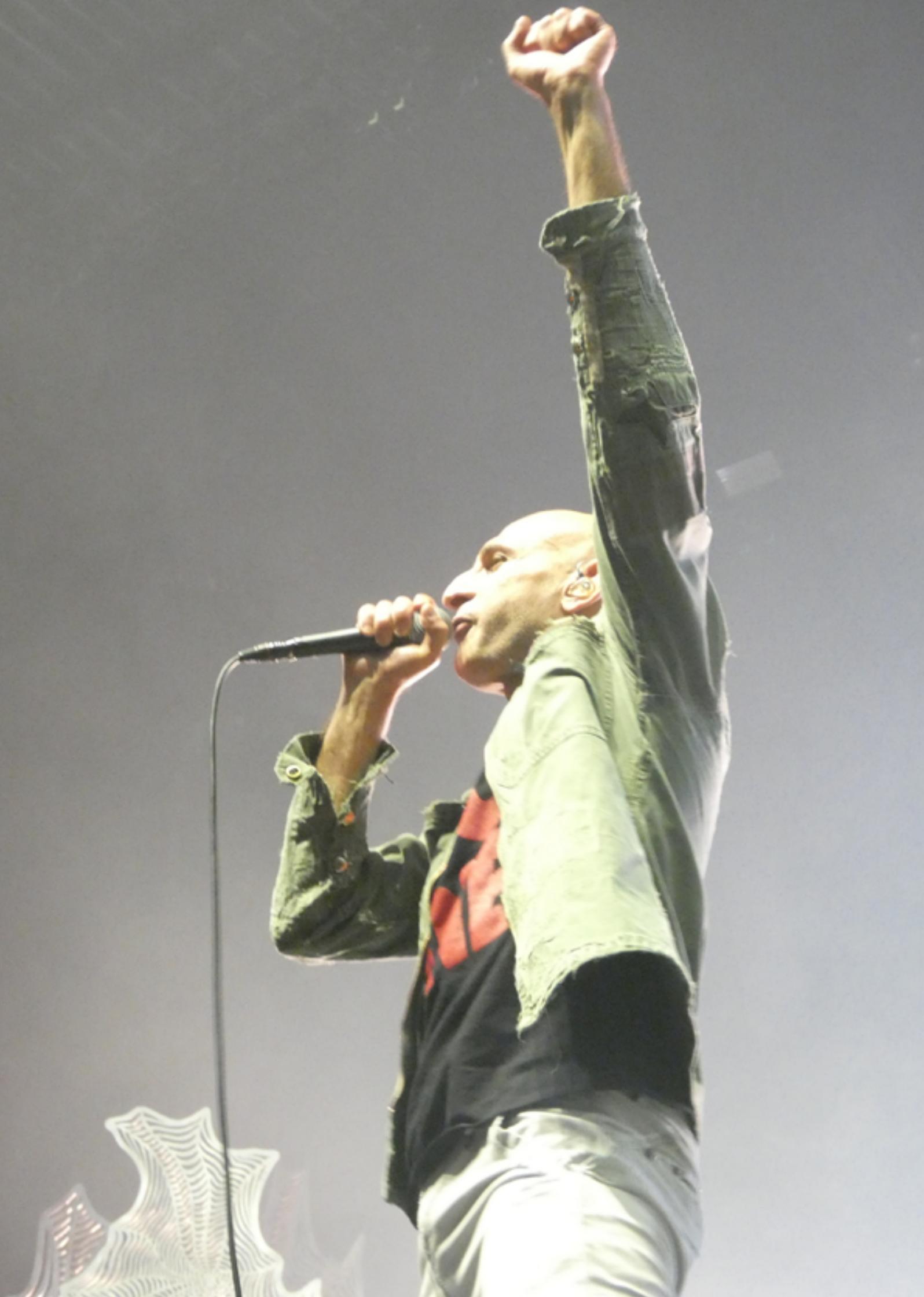






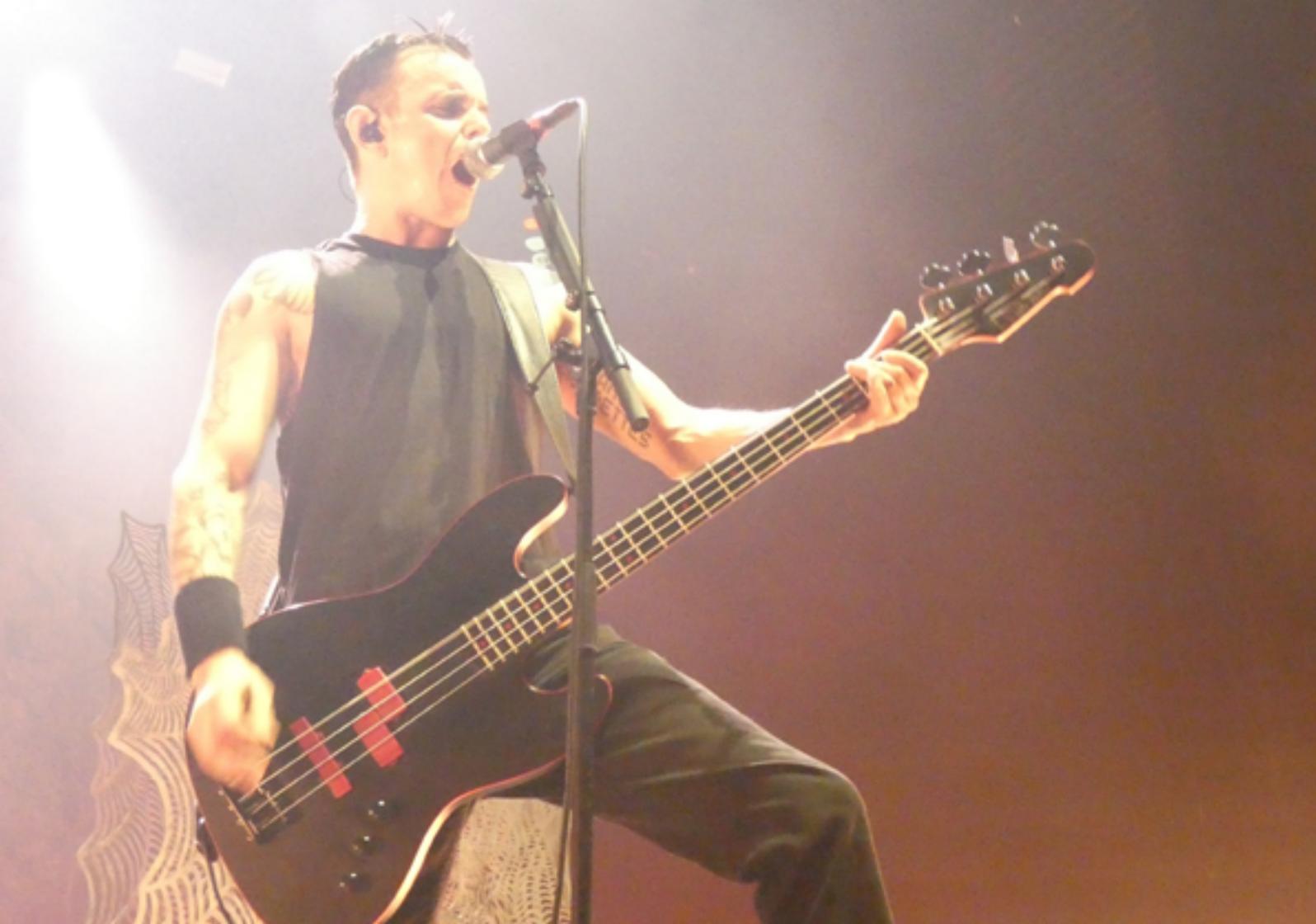






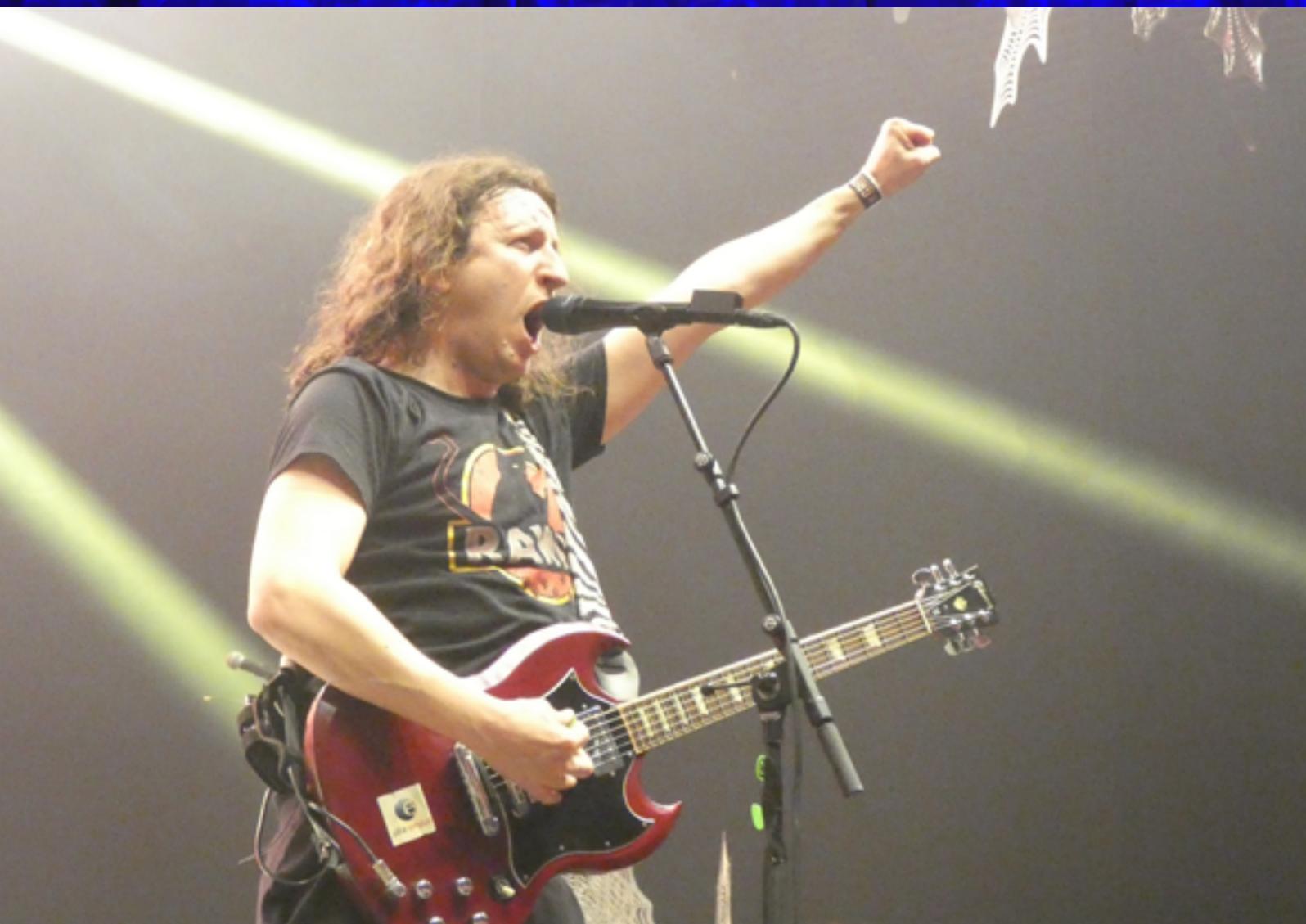
















HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Mon cher Guillaume Circus, je suis vraiment incorrigible. À peine le temps de digérer le gargantuesque numéro 50 du W-Fenec (et de profiter de cette géniale découverte qu'est Cutlass Supreme) qu'il est temps de repartir au charbon ! Je suis sûr que tu trépignes d'impatience de découvrir mon nouveau tuyau qui, crise sanitaire et contexte économique ultra-sensible, vaut de l'or. Pas de pacotille ici, et tu le sais. Autant ma précédente recommandation sentait le soleil et le fun américain, autant pour ce coup-ci, il va falloir avoir le cœur bien accroché. Je t'emmène du côté des Pays-Bas, contrée qui a le luxe de compter dans ses rangs Urban Dance Squad, NRA, et Cooper. Et ce n'est pas rien. Mais il va falloir que tu comptes désormais sur **Swain**.

Je tiens mon tuyau de mon ami Nico (The Early Grave/Whales of the Crossroads/Muscu). Il n'a pas le bon prénom pour participer à cette rubrique mais le gazier n'est pas avare de bons plans. Et lors d'un échange de sms en 2019 ou 2020, le nom de Swain est sorti. J'ai profité d'un temps libre pour lancer la lecture de The long dark & blue, deuxième album du quatuor (alors trio) batave. Et là, grosse baffes dans la gueule. En mode revival grunge/punk aiguisé/noise pop. Oui, oui, rien que ça ! Et je peux te dire que ce disque, je l'ai poncé ! Bien que datant de 2016, cet album est encore bien frais, le tout sans conservateur. Une succession de tubes en toute décontraction ! Dès «Hold my head» alternant chant rugueux et voix en mode comptine, le ton est donné. Le groupe mélange sans sourciller une basse pachydermique, des guitares aérées et des mélodies vocales inoubliables. Et quand tu places en troisième plage le tube noisy punk par excellence, tu sais que le game est plié. «Punk-rock messed you up, kid» que ça s'appelle, et c'est sacrément bien trouvé. On sent de grosses influences 90's («Kiss me hard» sent bon l'air saturé de Seattle, tout comme «It's a strange way down») et le passé hardcore du groupe refait surface sur quelques bombes impa-

rables («Faze me», le prenant «Hoping for it»). C'est varié, bluffant, déconcertant, subtilement bancal par moment, mais ça tape toujours dans le mille. Tu vas pouvoir y trouver ton compte, j'en suis sûr. Ah, au fait, c'est produit par J. Robbins (Government Issue, Jawbox, Burning Airlines) !

Tu me connais, je suis un grand curieux, et comme le skeud date de 2016, je suis allé écouter ce qui s'est passé avant et après. Et tel un chat, Swain, s'il continue sur sa lancée, aura sept vies. Il en a déjà eu trois... en trois albums. Je vais tout de suite balayer l'incompréhensible troisième album, aussi déroutant que hors sujet (pour ma part). M'attendant à un disque un peu fofou et saturé comme son prédécesseur, je suis bien tombé par terre, au point de vérifier à plusieurs reprises si je ne m'étais pas trompé de disque. Là où The long dark & blue est clairement assimilé à la scène de Seattle, Negative space vire du côté de Radiohead période chiante (c'est-à-dire de 2001 à maintenant). Vraiment relou. Du coup, je suis vite monté dans ma DeLorean pour aller écouter Howl, datant de 2013 mais dans la version bonus agrémentée du maxi Heavy Dancing, réédition parue en 2019 que j'ai pu choper en LP chez Coretex en Allemagne. Et là, ce n'est pas la même came. On est dans le dur mon gars. Dans le crasseux, le hardcore à tonton (tu sais, celui qui est en taule), avec les guitares qui dégueulent, les larsens qui ne s'arrêtent jamais, avec le basse/batt' le plus massif qu'il m'ait été donné d'écouter depuis de nombreuses années. Aussi jouissif que percutant. Je ne suis pas sûr que tu adhères au disque, mais je pense qu'il est indispensable que tu l'écoutes pour capter l'évolution du groupe. Voilà le skeud que je n'écoute pas en famille, mais qui est parfait après une journée bien reloue. 16 morceaux, 27 minutes de musique oppressante, de voix glauques et de morceaux tendus qui te collent à la peau. Si je ne devais en choisir qu'un (alors que je les aime tous), ce serait «I wake to see the world go wild», mas-



sif mais peut-être un des plus abordables. Pas certain que le groupe joue encore sur scène, au milieu de ses nouveaux morceaux un peu mielleux, ces bombes nucléaires. Ah, au fait, c'est produit par Kurt Ballou (Converge) !

Un tuyau, Swain mais deux disques différents et paradoxalement complémentaires. Genre, tu prends une baffe, tu tends la joue, mais derrière, tu prends un bourre piff à t'en faire péter les dents. Radicalement efficace. Je te laisse reprendre les esprits et ta respiration, et j'attends ton avis sur tout ça ! En attendant, je vais redonner une chance à Negative space.

Salut mon Mistletoe by Champi ! Ahah, maintenant je sais comment on dit « gui » en anglais. Pour expliquer à nos lecteurs/rices la private joke, mon pote Sasha de Cutlass Supreme, dont il était question dans le précédent tuyau, a traduit via Google Translate notre papier et l'a mis en ligne, en gardant la même mise en page. C'était assez bluffant (mais il est infographe, ça aide) et le Gui de Champi est donc devenu Mistletoe by Champi. Voilà pour la blague.

Une fois n'est pas coutume mais encore plus que les autres fois, on va être complètement en phase. J'ai bien kiffé Swain. Quand j'ai voulu me pencher sur ce tuyau, deux mois après que tu me l'aies envoyé (hum. no comment), il se trouve que tu avais oublié de joindre ton

fichier texte. Je ne vais pas te jeter la pierre, ça m'arrive souvent aussi et à chaque fois je me déteste quand je m'en rends compte. Je n'avais donc que le nom du groupe pour m'aiguiller et je tombe sur une page bandcamp. Je lance ce qui semble être le dernier album en date et je dois confesser avoir été plus que circonspect. Hein ? Quoi ? C'est ça le groupe que tu veux me faire découvrir ? Heu. c'est quand même vraiment pas jojo ! Tu m'avais habitué à mieux dis donc. Et ça sonne en effet comme du sous Radiohead. Véridique, c'est la première impression que j'ai eue en écoutant «Negative space», l'intro de «But then what ?» et les autres chansons du même acabit. Comme quoi, l'expression qui veut que les grands esprits se rencontrent n'est pas galvaudée nous concernant, héhé. J'avais peur de m'être trompé, cherchais un autre groupe se nommant Swain et puis tu m'as répondu. J'ai lu ton incompréhension à l'écoute de ce troisième album et la ferveur qui t'animait sur les deux premiers et suis revenu dessus, en poursuivant donc l'ordre inversement chronologique avec The long dark blue. Et là j'ai compris. Je valide 100% de ce que tu as écrit et n'ai quasiment rien à rajouter. Les premiers morceaux m'ont accroché direct et «Punk-rock messed you up, kid» est effectivement un bon gros tube catchy, noisy et punky. Il y en a d'autres plus mélodiques comme «Never



clean my room», toujours aux accents Radiohead et qui leur a servi de single même si ce n'est pas le meilleur titre de l'album ou bien «Secrets inside» avec un côté power pop à la Weezer mais je leur préfère de loin «Kiss me hard» qui n'aurait pas démerité sur une face B de Nevermind ou mieux encore, quand s'exprime davantage leur aspect torturé, vicieux et plus crade comme sur «Faze me». Et à ce titre, déjouant tes pronostics, je crois que j'aime davantage Howl, plus écorché, plus brut, plus criard. La rythmique, les guitares tranchantes, le chant, tout te saisit à la gorge pour ne plus te lâcher de la première à la dernière seconde, avec en point d'orgue «I wake to see the world go wild» (tout un programme, clairement affiché) comme tu l'as bien mentionné ou encore «Don't let them».

En tout cas les gars se sont bien fait plaisir avec Kurt Ballou à la prod pour leur premier skeud et J. Robbins pour les suivants et c'est marrant mais je te rejoins là-dessus, on dirait presque trois albums de trois groupes différents. C'est assez déroutant. Marrant aussi que ça sorte sur End Hits Records, label Allemand dont je ne connaissais pas l'existence il y a encore quelques mois, quand j'ai précommandé le dernier LP de mes chouchous, pas Samiam cette fois mais Hot Water Music. Va falloir creuser davantage parce que c'est comme ça qu'on fonctionne, nous autres dénicheurs de tuyaux. Quand y a deux bons groupes sur un label, tu peux être certain qu'il y en a d'autres. Sinon



ça ne m'étonne pas que ton ami Nico (que je connais plus musicalement que personnellement) t'ait branché là-dessus, ça semble bien sa came et il peut être de bons conseils. Tu es sûrement passé à côté de son post Fb où il parlait de Kali Masi (groupe indie punk de Chicago) mais pas moi. Chouette découverte et ascenseur émotionnel quand j'ai appris leur venue à Paris le 9 juin puis l'annulation de la tournée européenne récemment. Je suis triste, je suis déception mais ce n'est pas d'eux dont je vais te parler maintenant. Non. On va causer de **Wet Leg**.

Un bon grand écart donc avec le précédent, Cutlass Supreme, qui doit être connu par une poignée d'initiés (un peu plus désormais grâce à nous) alors que ces dernières font un sacré buzz et ramdam en ce moment : couverture de Rock & Folk de mai, concert sur Arte, playlist France Inter, programmation aux Eurocks, au Cabaret Vert, à la Route du Rock. bref, tout pour me déplaire. Ahah ! D'ailleurs c'est pour cette raison que j'ai mis un peu de temps à m'y mettre. Mon côté punk probablement, ne voulant céder, suivre la hype. Quand il y a consensus, je trouve ça louche et m'en éloigne généralement. Je ne vais quand même pas avoir les mêmes goûts que la plèbe et encore moins en ce qui concerne la musique ! Nan mais. Généralement, par curiosité je m'y aventure quand même quelques mois, années, après mais c'est rare que je change d'avis. Dernièrement j'ai par exemple tenté de jeter une oreille à Idles, Fon-

taines D.C., Shame pour comprendre mais non, rien n'y fait. Début janvier j'ai donc lancé sans grande conviction le clip «Chaise longue», dont le titre m'interpellaient néanmoins. Et bim, j'ai adoré ! Je l'ai regardé 3-4 fois d'affilée, puis j'ai cherché sur Youtube ce qu'ils avaient sorti d'autre, suis tombé sur «Wet Dream» et ai été définitivement conquis. Ces deux morceaux auront suffi. Normal, ce sont les meilleurs. Peut-être que si je m'étais contenté d'écouter les titres, l'impact n'aurait pas été le même mais j'aime tout dans ces clips (et te conseille de découvrir Wet Leg ainsi). J'aime l'ambiance positive et assez fun qui s'en dégage, le côté un poil loufoque, décalé, humour british (le groupe vient de l'île de Wight), les couleurs

et les paysages bucoliques, la complicité espiègle entre les deux guitaristes/chanteuses Rhian Teasdale et Hester Chambers, les paroles avec quelques gentilletons sous-entendus sexuels : « Mommy daddy [...] I went to school and I got the big D » (pour degree = diplôme, bien sûr !) et tout le reste bourré de second degré et last but not least, la musique qui est carrément entraînante. Impossible de ne pas esquisser une comparaison avec les Breeders car on est dans ce créneau alternative rock là (avec moins de disto) mais on fait pire comme référence. C'est simple, basique mais ô combien efficace ! Le groupe étant tout récent, il n'y avait pas grand-chose à grapiller, leur premier album étant prévu pour avril 2022. J'ai donc





poncé les quelques singles sortis autant que je le pouvais, me jetant sur les nouveaux clips qui arrivaient tous les mois («Oh no», «Angelica», «Ur mum» avec cet uppercut féministe et caustique dès les premières lignes «When I think about what you've become, I feel sorry for your mum, You say we're all having fun, Do you know you're the only one ?»), qui sans avoir la force de frappe des premiers ne faisaient que conforter tout le bien que je pensais de Wet Leg. Ah oui, j'ai bien sûr regardé dès janvier s'il y avait un concert de programmé prochainement et c'était le cas en mai au Point Éphémère. complet. Grrh ! Une date à l'Élysée Montmartre a été annoncée récemment et j'ai pris ma place direct. Les extraits live que j'avais pu voir sur YT n'étaient pas toujours géniaux, un poil bancal, timide mais celui d'Arte dont je parlais plus haut est lui, carrément top ! Ça va être la folie en novembre !

Alors certes, l'album n'est pas parfait (je me suis fait plaisir en chopant le LP pas trop cher, c'est-à-dire à l'heure actuelle moins de 25, avec au passage le dernier cd de Machine Gun Kelly (pop punk mainstream à la Blink-182), certes, ce groupe coche un peu toutes les cases du truc indie marketé pour réussir, qui plus est à l'heure post Metoo mais j'ai vraiment la sensation que rien de tout ça n'est calculé. C'est fait avec une réelle passion, sincérité et tant mieux si ça fonctionne. C'est le cas avec moi, j'espère que tu vas te laisser convaincre toi aussi mon cher mistletoe et encore bien ouéj pour ton tuyau Swain, plus que validé.

Bien content pour Swain et un peu surpris tout de même que tu accroches plus pour l'album le plus brutal et, n'ayons pas peur de dire les mots, bien malsain. Connaissant tes goûts plus sucrés qu'acidulés, c'était pour moi

presque une évidence que tu enchaînes les écoutes de The long dark blue. Comme quoi, après tant d'échanges de devis pour trouver la meilleure came inoxydable, nous avons encore tellement de choses à apprendre l'un de l'autre ! D'ailleurs, à ce sujet, « je sais que tu sais que » je suis le premier à succomber au chant des sirènes quand s'entrecroisent des guitares, des mélodies et une section rythmique plus ou moins insistante. Ma femme me rappelle d'ailleurs à de rares occasions mais bien évidemment en public que j'avais en son temps loué les mérites de The Rasmus. Une trace rédactionnelle est d'ailleurs consultable dans les pages numériques du W-Fenec. Erreur de jeunesse. Mais là où tu ne me connais pas encore assez, c'est que je suis peut-être faible mais pas dupe. COMPRIS ??? Désolé d'être un peu sanguin, mais je ne comprends rien à Wet Leg. J'ai beau retourner le problème dans tous les sens, rien n'y fait. Et pourtant, j'ai suivi le cahier des charges à la lettre : d'abord les clips, ensuite le live sur Arte puis le disque. Aucun effet. À part un peu de sidération et d'incompréhension. Les mots peuvent sembler excessifs, mais j'ai vraiment essayé. À plusieurs reprises. En me disant que ça venait certainement de moi. Ma conseillère spéciale pour la vie (tu sais, cette charmante personne qui me rappelle à de rares occasions mais bien évidemment en public que j'avais en son temps loué les mérites de The Rasmus) n'a pas non plus saisi le truc. Le fait d'être des quadras est-il un paramètre pour ne pas saisir la hype autour de ce groupe (hype qui ne m'a pas intoxiqué, n'ayant jamais entendu parler du duo avant que tu ne m'en touches un mot) ? Ou alors, j'étais trop excité par ton jubilatoire tableau de la situation ? Je n'en sais fichtre rien. Au moment où je rédige mes impressions concernant Wet Leg, j'en suis à une bonne dizaine d'écoutes et je dois quand même te faire une confidence : à la (chaise) longue, certains titres me parlent quand même. «Wet dream», par exemple, est un tube, c'est vrai. «Ur mum» aussi. Ainsi que «I don't wanna go out». Mais... qu'est-ce qu'il me prend ????? Je succombe à Wet Leg !!! Tel Jonathan Chase dans Manimal, suis-je en train de me transformer en mouton ? Mais non, je blague ! Les titres précités sont divertissants, fun, légers, mais de là à crier au

génie, ça sera sans moi. Aucun problème pour reconnaître une démarche sincère, mais désolé, je ne rentre pas dans le délire. Et je ne vais pas t'en vouloir pour cette fois de trouver des similitudes avec les Breeders (comme Rock 'n' Folk d'ailleurs, car oui, j'ai bossé le dossier à fond et suis allé lire le papier du numéro de mars), même si tu touches à une institution. Je suis un peu dur, je veux bien le reconnaître, mais ce tuyau ne sera pas en tête gondole de ma rockothèque. En attendant, je vais aller me réécouter I want to grow up de Colleen Green, ça me fera le plus grand bien. Et fais-moi plaisir d'aller jeter une oreille sur Veruca Salt, c'est la dernière fois que je te le dis. Punk-rock messed me up, mon gars. Mais pas Wet Leg, tu peux en être sûr ! On se retrouve à la rentrée pour de nouvelles aventures mon cher Guillaume Circus !

■ Gui de Champi & Guillaume Circus





DANS L'OMBRE : JEAN-PHI

CE QUI EST NOTAMMENT PASSIONNANT DANS LA MUSIQUE, CE SONT LES RENCONTRES. CELLE AVEC JEAN-PHI A EU LIEU LORS D'UNE CONVENTION DU DISQUE ORGANISÉE PAR KICKING RECORDS. J'AI ADORÉ SON DOCUMENTAIRE LES DISPARUS DE LA PHOTO ET SA PAROLE ÉTANT PRÉCIEUSE, NOTRE BONHOMME A TOUTE SA PLACE DANS NOS PAGES, COMME TU VAS POUVOIR LE CONSTATER. ACTION !

Quelle est ta formation ?

Je suis jardinier paysagiste de formation et comme beaucoup de musiciens j'ai du adapter mes mille métiers autour de ma passion.

Quel est ton métier ?

J'ai décidé d'être indépendant en 2007, en créant ma boîte d'audiovisuel pour développer les clips de rock dans la région Grand Est. Plus communément désigné par le terme de réalisateur je suis aussi scénariste, monteur, motion designer, pilote de drone homologué et vidéo-mapper. Ma boîte s'appelle Apollo77, en référence à l'aérospatial et à mon année de naissance.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

J'ai joué de la guitare, composé et chanté dans Nothing To Prove entre 1996 et 2005, Wormachine, Kamizol-138, Suicide Levitation et enfin PrisonLife jusqu'à fin 2021. Plus en rapport avec mon métier actuel j'ai réalisé un docu sur l'ambiance, les origines et les mutations de la scène Rock au sens général dans le Grand Est entre les années 90 et 2000 : Les Disparus de la photo :

45 activistes de la scène locale interviewés, presque 3 ans de taf sur mes plages de temps libre. 1 double DVD avec d'un côté 2h de docu et de l'autre 1h45 d'archives vidéos des débuts d'une scène dont le contexte a entièrement disparu. Toujours disponible pour 20. Docu perçu comme passéiste aux regard d'une majorité du public, questionnant pour une autre partie, consternant pour une minorité.

J'ai réalisé plus ou moins 100 clips de groupes de tous horizons entre 2007 et 2022. J'ai de moins en moins la possibilité et l'envie de le faire, par manque de temps et parce que j'ai constaté que beaucoup des demandes sont à base de copier-coller du style ou des scénari / ambiances d'autres groupes du même style. Ça me paraît difficile de m'exprimer si je n'ai pas un feu vert, à défaut d'une carte blanche, pour m'emparer de l'esprit du groupe et y intégrer mes propositions, mes envies et prendre des risques artistiques. Depuis 2021 nous sommes à la réalisation d'un documentaire qui se nomme Fanzinat : Histoires et passion des fanzines en France avec Guillaume Gwardeath ex-directeur de la Fanzinothèque de Poitiers et Laure Bessi réalisatrice de documentaires. J'ai

l'intuition que les thèmes de ce nouveau film sont une extension du précédent.

Je lance un appel ici : en 2023 j'aimerais ne faire que du docu. J'ai déjà écrit 3 scripts autour des notions de culture underground, de liberté d'expression et des notions de science dans les films de pop culture entre 1980 et 2020. Puis un quatrième, sorte de suite des Disparus de la photo sur les questions liant les pratiques des groupes metal et les nouveaux outils de diffusion, tels que le streaming ou le revival du vinyle et des cassettes. Je pense me baser sur Nuclear Blast Europe et Jérôme Riera pour documenter ces notions, y adosser l'univers du Rap en parlant de ses évolutions. Je cherche des productrices et producteurs pour tourner ça entre 2023 et 2024, pour sorties enchaînées en 2025, en recrutant des équipes de tournage directement sur les lieux de tournage...

Ça rapporte ?

Le contexte économique est le suivant : je suis entreprise individuelle TNS, cela signifie que je ne suis pas salarié de ma boîte. Le jeu que te permet l'État c'est de faire un certain chiffre d'affaire, mais tout doit rester dans ta boîte. En premier je dois payer environ 5000 de charges et cotisations par mois. Je recherche et accepte des chantiers qui sont rémunérateurs mais c'est beaucoup plus compliqué que ça en a l'air. Pour atteindre cette somme je travaille en permanence de 6 à 10 projets mensuels, je dois anticiper à 6 mois près mes commandes, mes projets et tous les impondérables qui te pleuvent sur la trogne toutes les 6 heures en moyenne. Pas de trésorerie d'avance, les prêts du matériel de captation à rembourser, la course à l'armement quand une partie de tes clients te demandent en 2010 si «c'est du HD ?» puis en 2020 «c'est du 4K?», puis depuis peu «c'est du 8K?», sans avoir aucune connaissance en la matière et tout ça pour des vidéos qui finiront par être lues sur des smartphones, tout en discutant d'autre chose en même temps. Le leasing de mon ordi, de mon smartphone, de ma voiture, les assurances liées à la pratique du drone, la mutuelle obligatoire, la compta etc.

Bref, est-ce que ça rapporte ? Suffisamment pour avoir une boîte qui tourne à l'équilibre, parce qu'aux manettes, y a un type qui a fait des métiers très pénibles, du bullshit job à



tire-larigot, et que même dans des périodes comme en ce moment, à environ 100 heures hebdomadaires, sans jours de repos, se dit qu'il a quand même cette chance de n'avoir que l'autorité de clients multiples à gérer, et pas celle d'une entité commerciale sans queue ni tête qui déverse ses frustrations de ne pas atteindre des objectifs inatteignables, par effet de saturation du marché et des ressources humaines.

En synthèse je n'ai pas de temps libre pour dépenser l'argent que je n'ai pas. D'où l'idée de me rapprocher d'organismes de productions et changer de statut pour ne me consacrer plus qu'au documentaire et y donner tout le sens que je souhaite.

Opportunité inattendue dans ma vie : depuis septembre 2022 je transmets mes connaissances à l'IUT Infocom de Besançon à environ 200 étudiant.e.s com/pub/marketing. J'essaie d'y proposer des outils de détection de bullshit dans les médias, sur les réseaux sociaux et dans la vie en général. Je fais gaffe à ne pas faire de prosélytisme, alors je parle d'être de bons communicants en apportant un regard critique sur ce qu'on va partager, en sourçant et en documentant un maximum le matériel de base. Récemment je leur ai appris comment bien rédiger une chronique / critique de

film/série. Au programme Children Of Men (Les Fils de l'Homme) d'Alfonso Cuarón 2005. Film dystopique qui essuya un échec commercial à sa sortie, peut-être trop en avance sur son temps, et qui trouve écho maintenant avec des thématiques tels que la démocratie - la dictature - la liberté individuelle/collective - les pandémies - la crise des migrants - la pénurie des ressources naturelles - les croyances.

Les réactions des étudiant.e.s m'apportent un nouvel angle de lecture du monde. Parfois je confirme certaines idées reçues, malheureusement et à d'autres moments, il m'enrichissent énormément avec la sensibilité qui est la leur, d'une génération née avec la connaissance encyclopédique à portée de doigts. J'adore cette partie de mon job qui me prend une bonne semaine par mois et dont le résultat est dispo sur Youtube.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Mon oncle Pierre avec des posters d'Iron Maiden et Motörhead plein sa chambre, les grands frères de mes potes et leurs potes bénéficiaient d'un lieu de concert et de répétitions, instigué par Joël Mercier élu à la culture dans la ville d'Audincourt débuts des années 90. Aux commandes un collectionneur peintre un peu déjanté, Laurent Methot et sa clique de jeunes

objecteurs de conscience ont fait vivre ce lieu en particulier dans une scène émergente en lien avec le Punk / HxC. J'y ai vu mes premiers groupes tels que Madball, My Own Victim, The Spudmonsters à mes 18 ans. Avec mes amis on a tout de suite eu envie de passer du côté du public à celui de groupe. Associés à cette scène en ébullition et dont les principes de tolérance et d'altruisme donnaient du sens à ce que nous percevions de notre environnement social, les tables de distro offraient à nos cerveaux tout neufs des notions et idéaux tels que l'antispécisme, l'anti racisme, l'anti homophobie et quelques notions politiques dont nous nous emparions à la rédaction de nos paroles. Elles animent encore Buen, premier batteur de Nothing To Prove, Hawaii Samurai, The Irradiates, Contractions à travers son fanzine Slime. Et Lucien, second chanteur du groupe, plus tard officiant dans Lost Boys, devenu éditeur avec sa collection inédite de sérigraphies d'illustrations de romans américains dans le genre Noir. La violence de la musique associée à son message anti-conformiste, la subversion culturelle et la notion de «sous-culture» ne nous ont jamais quittés dans nos influences.

À titre personnel, depuis 2010 je m'interroge beaucoup sur la scène Rock en général, notamment la scène metal qui à mon sens et selon mes goûts est devenue une sorte d'antithèse de ce qu'elle revendiquait à l'origine. La subversion, la contestation de l'autorité. Pour moi les paroles d'un groupe valent autant que la musique. Qu'elles aient une efficacité ou non dans une prise de conscience est difficile à établir, certes, mais que l'attention d'une majorité de mélomanes se tournent plus vers le spectacle que vers le concert me pose question. Les festivals pullulent, les petites scènes déclinent, les différentes échelles culturelles ne cohabitent que très péniblement et la micro diversité et les échanges entre les petites scènes et leurs publics ont énormément muté.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Avec PrisonLife j'avais une punchline en live sur un morceau qui s'appelle «You'll become the prey» qui était la suivante : «D'après mes calculs, d'ici à 4 ans, il n'y aura bientôt plus d'eau. Au lieu de vous écharper pour une bière au bar ce sera pour de l'eau potable. Bientôt vous découvrirez que la civilisation ne tient





qu'à un fil d'eau du robinet et vous deviendrez des proies les uns pour les autres». Et là je pointais d'un doigt accusateur un costaud dans le public et je lui assénais : «À commencer par toi !» [air circonspect du malheureux] et là on envoyait la song. Ça nous faisait beaucoup marrer à l'époque (il y a à peine 2 ans), beaucoup moins maintenant. J'étais passionné de collapsologie, l'étude de l'effondrement des systèmes, beaucoup moins maintenant. J'aurais tendance à réviser beaucoup de mes points de vue faciles et confortables au profit de d'arguments plus constructifs et collectifs, cela ayant attiré à de véritables choix politiques plus qu'à une croyance ou un idéal aux contours flous, et me dépossédant à la longue de mes propres responsabilités individuelles. Suffisamment sympa comme anecdote ? [rires]

Ton coup de cœur musical du moment ?

Sans hésitation, Superheaven l'album Life in a jar. Typiquement un excellent mélange d'influences comme Alice In Chains, Soundgarden, et avec à peine de mauvaise foi Nirvana, avec

un son granuleux puissant et nuancé. J'ai été également traversé par le dernier album des copains de Jack and the Bearded Fishermen Playfull winds et particulièrement le morceau «Beware of birds». Au moment où je vous parle je suis sur le montage de «Finger crossed» un autre excellent morceau qu'ils m'ont donné la chance de clipper.

Es-tu accro au web ?

Oui, dire le contraire serait pas sérieux, toutes les connaissances qui me consolident depuis 2005 viennent de là. Je n'arrive pas à être dans un état suffisamment propice à la lecture et je n'ai pas encore le temps pour ça. Ça viendra, j'en ai envie. Je fonctionne en mode créatif et par association d'idées. Je lis une phrase et automatiquement elle active une notion connexe et me distrait à tel point que je relis cette phrase en boucle sans la comprendre. Je referme le livre, de mes yeux coulent des larmes rouges. Ma chance c'est que je travaille seul et majoritairement à domicile donc pendant que je travaille... au derushage images en général, j'ingurgite environ 4 docus et/ou 8

podcasts ou conférences par jour. Ça me stimule et me garde éveillé et conscient.

À part le rock, tu as d'autres passions ?

Oui l'histoire des sciences, de la philosophie et associé à ça l'épistémologie et le développement de l'esprit critique. Le cinéma bien évidemment et le cross training et la course à pieds, sans ça la réponse à la question suivante serait : non.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Merci pour la tonalité de tes questions, qui laissent le champ libre à la divagation, parfois on se rend compte en écrivant qu'il faut se remettre en question, d'autres fois, on se relit

et on se dit qu'on est à minima tangible, peut-être cohérent. Au fond je ne sais pas ce que signifient l'une ou l'autre de ces postures, mais mon existence s'articule autour de ça, avec mes contradictions, mes élans de doutes, et le sens de la projection vers le futur.

Merci Jean-Phi !

■ Gui de Champi





DEUS

FOLLOWING SEA

[Pias]

«L'idée d'attendre des mois avant de publier de la musique est tellement dépassée.». Soit. Il y a un mois, les belges de dEUS décident à la surprise générale de sortir un nouvel album, neuf mois après le décevant *Keep you close*. Une envie urgente de dépoussiérer les fonds de tiroir ? La peur de voir ces morceaux prendre un coup de vieux sur le prochain disque ? Un vrai faux cadeau offert aux personnes qui continuent allègrement de suivre les aventures des Anversois ? Non, Tom Barman assume avoir eu «honte d'avoir livré neuf titres en deux ans». Ces dix nouvelles offrandes compilées sur *Following sea* sont l'occasion pour nous de vous livrer nos tops et nos flops. C'est parti !

Nos tops :

«Quatre mains» : La belle surprise de découvrir une chanson en langue française, une vraie première pour les Belges (si l'on omet d'ajouter l'expérience live piano-voix de Tom Barman avec Guy Van Nueten en 2004). Comment ne pas penser au Gainsbourg des années 80 lorsqu'on écoute le phrasé talk-over de Barman ? Cinq minutes d'une dynamique dont la noirceur envoute inlassablement.

«Hidden wounds» : Voilà le genre de couplet parlé et jouissif qu'on ne trouve plus beaucoup chez dEUS, telle une confession lancinante qui franchit progressivement les limites d'une pop enchanteresse.

«Girls keep drinking» : Guitare funky, basse ronde, flow assuré, le groove ensorcelle sans artifice. L'effet est direct, certes déjà-vu mais quand c'est bon, c'est Bonduel !, inutile de se voiler la face.

«Nothing» : Ballade fragile aux guitares über cristallines, telle une caresse dans les cheveux. Une cousine éloignée de «Little arithmetic» (In a bar, under the sea) qui est malheureusement trop courte à notre goût.

«Fire up the google beast algorithm» : Sans conteste, le meilleur titre de l'album ! Tout y est : l'énergie, la créativité, des putains de vocalises entrecroisées. Un véritable coup de semonce qui vient balayer, sur un trop court instant (à peine deux minutes), certains regrets qu'on peut avoir sur cet album.

«One thing about waves» : Plus de six minutes pour un morceau qui s'annonce comme épique ou qui en a tout l'air. Aérien dans le fond, répétitif dans la forme, il monte en régime progressivement met en perspective les enchevêtrement des instruments sous la coupe d'un Tom Barman dont la forme vocale est rassurante. Mais qui pouvait en douter ?

Nos flops :

«Siren» : Ou comment replonger dans les affres de ces pop-songs à la mélodie facile. Avalée puis recrachée. Le même effet qu'un «Ghost» sur *Keep you close*, pour situer.

«The soft ball» : Poussif et lissé, ce titre n'aura que l'avantage d'apporter un peu de couleur à l'ensemble de ce disque. Son aigreur domine largement les débats.

«Crazy about you» : Autre exemple de morceau manquant terriblement d'intérêt. Pas loin de la pop-song type d'un mauvais groupe américain de la fin des années 80, début des années 90. On se consolera en se disant que même les plus grands l'ont fait.

«The give up gene» : A la première écoute de ce morceau, le rythme fait étrangement penser à «Kiss» de Prince. L'idée est initialement bonne mais le problème réside dans le fait qu'on côtoie le vide avec en guise de décoration sonore des tests de sons de claviers tout naze. Véridique !

Disque inégal touchant à la fois les cieux comme le fond, *Following sea* est un peu à l'image du groupe qui, ces dernières années, nous a habitué à ce genre de disque où chaque bonne surprise se traduit presque comme un exploit. C'en est devenu irritant à la longue.

■ Ted

W-FENEC MAGAZINE



BAD RELIGION

UNCOMMON MEN FROM MARS - ARABROT - GOJIRA
 THE GREY - FLEAU - HOLY FAKE NEWS
 BEBLY - GAËLLE BUSWEL - FOREST IN BLOOD
 FOREST POOKY - MUR - JORGE BERNSTEIN



**MAG 47 et MAG 50
 en version papier !**

Exceptionnellement, on a imprimé les Mags #47 et #50.

Ils sont dispos à prix coûtant en «direct» (au hasard des concerts et des stands de merch) ou on peut te les envoyer (mais la Poste prend cher à savoir 6).

Si tu veux le recevoir chez toi, contacte-nous et à team@w-fenec.org on s'arrange via Paypal.

Merci de ton soutien.





PIERRE, FAN DE WEEZER

«Summertime, I press rewind and go back to a simple place» [«I need some of that», Van Weezer, 2021]

C'est pénible pour moi de revenir sur 21 ans de fanatisme consacré à Weezer, petit groupe formé en Californie un jour de Saint-Valentin en 1992. C'est pénible, parce qu'en faisant appel à mes souvenirs, j'ai peur de moins y trouver Weezer que moi-même, et ça ne sera pas pénible que pour moi. J'ai des souvenirs très précis concernant beaucoup de choses et ça pèse un peu lourd à un moment où faire de la place est mon seul remède. Un petit reset est nécessaire pour faire sang neuf. Je suis bien conscient que c'est un comble alors que je m'apprête à parler de Weezer qui a usé de ce thème assez souvent : souvenirs d'enfance et d'adolescence dans un premier temps, souvenirs de jeunesse du groupe par la suite. Pourtant, quand Guillaume m'a demandé de parler de ce rapport de fan vis-à-vis du groupe qui l'anime, je me suis dit que

j'allais me forcer un peu et que finalement, ça ne pourrait pas faire de mal. Parce qu'en même temps, je ne suis pas à une contradiction près, je trouve qu'on piétine trop la nostalgie. Elle ne mérite pas ça. Alors je ne vais pas la piétiner. Je vais remettre dans son contexte ma découverte du groupe et la façon dont je l'ai suivi et le suit encore. Avant de commencer, je voulais trouver quelques mots pour décrire ce qui se cache derrière celui de «fan» tel qu'il peut décrire le rapport que j'ai entretenu avec Weezer depuis 2001. Sans trop réfléchir, enfin un petit peu, mais assez spontanément quand même, je pense que c'est une obsession guidée par une certaine tendresse doublé d'une volonté ferme de ne conserver que des impressions sans trouver la moindre preuve. Ouf ! Vous me suivez ? Le plus dur, ça va être d'achever ce que je veux dire et de laisser les preuves où elles sont.

La vie sans musique n'existe pas.

Au moment, où j'écris, j'ai 38 ans, je suis exactement dans la même pièce où, à 17/18 ans en 2001/2002, j'ai découvert mes premiers disques de Weezer. Je suis là, au milieu de la campagne, au même endroit, mais il n'y a rien

qui me fasse grande impression. La pièce est la même mais «The World has turned and left me here.» comme dirait l'autre. Il y a des disques partout mais ce qui n'a pas changé, c'est que j'aime toujours écouter Weezer, le récent comme l'ancien. Si ça fait 20 ans que je les écoute, Weezer eux, ça fait trente ans qu'ils courent les chemins, bigarrés pour certains, toujours les mêmes pour d'autres. C'est pas un luxe de se le répéter à haute voix. Trente ans, quasiment le même groupe de quatre personnes qui a connu de maigres variations (20 ans pour la dernière formation en date).

On est en 2022. On est aussi loin des années 90 qu'elles-mêmes l'étaient des années 60. Et au milieu de ces années 90, les années 60 étaient enfouies dans un passé lointain dont la réalité me passait à des kilomètres. Au milieu des années 90, donc, j'avais dix ans et pas de lecteur CD à la maison. On avait un tourne-disque mais il prenait la poussière, et aucun disque de rock à l'horizon. Mais la musique est présente tout le temps : les membres de la famille qui chantent sans arrêt, les chansons à la radio, dans les magasins. Histoire classique en milieu rural. Toute la musique que j'aime de ces années 90 où j'ai 10 ans, c'est-à-dire grosso-modo le rock indé, je ne l'ai découvert qu'après coup, et Weezer en est le déclic. Mais je me rappelle avoir entendu quelques trucs qui me faisaient me sentir fébrile et me faisait respirer un air pour le moins rafraîchissant. Je retiens deux moments qui ne sont que des souvenirs à moitié embrumés, à moitié solides comme un roc : la pub du Live from the Muddy Banks of the Wishkah de Nirvana qui m'ouvrait les oreilles au sens propre et figuré et «You and me song» des Wannadies qui donnait envie de fredonner. Ce qui me fait penser, avec le recul, que j'avais des prédispositions naturelles pour la pop à guitare. Mais ça n'allait pas plus loin.

Sinon, j'étais contre tout ce que j'entendais à la radio sans savoir exactement si on pouvait trouver mieux. Je trouvais que le goût de la mélodie se perdait par rapport aux chansons que je connaissais des années 60 ou 70. Aujourd'hui, forcément, je me rends compte que l'omniprésence de la variété française de cette époque s'est bien profondément enfoncée dans mon crâne et que tout n'était pas nul comme je le pensais à 10 ans. Il y a bien Souchon toutefois, qui contredit ce que je viens de dire. J'aimais déjà à l'époque. A croire que le mash-up d'«Island in the sun» et de «Foule sentimentale» sorti l'an-

née dernière s'adresse à moi personnellement, comme un pied de nez à ces deux mondes que j'ai longtemps tenus à l'écart l'un de l'autre.

Une ritournelle entendue sur NRJ, un CD 2 titres et un tournant à prendre

En 2001, je vais au lycée à Montauban. C'est ma voisine qui m'y conduit tous les matins. Et ma voisine écoute NRJ dans la voiture. Et sur NRJ, à ce moment-là passe une chanson qui se démarque des autres. Une bonne journée commence inexorablement par un «roulez jeunesse, petit pignon grande vitesse» que lance le père de ladite voisine quand on monte en voiture et puis plus tard, pendant le trajet, la diffusion de cette chanson que j'aime à la radio. Ce qui me frappe quand je l'entends, c'est les harmonies, mais je lui trouve des défauts. Franchement aujourd'hui, je ne sais plus qu'est-ce qui me déplaisait. Je pense qu'il s'agissait de détails infimes. En tous cas, ça tranche avec le reste de la programmation d'NRJ et je respire. Je l'attends et j'en profite. Je n'entends pas les «hip, hip» au début, qui m'apprendront un nouveau mot : gimmick, je n'entends qu'un flot harmonieux qui pourrait être plus harmonieux. Je n'entends pas le passage où les guitares se déploient, je crois que ça ne s'entend jamais bien à la radio. J'entends une mélodie qui me plaît et une voix qui me plaît, dont j'ai encore aujourd'hui un peu de mal à me déscotcher. C'est une voix qui n'en fait pas des caisses, pas complètement banale, mais pas techniquement exceptionnelle. Une voix d'outsider. J'aime bien quand elle passe, cette chanson. Et puis elle finit par passer souvent. Mais je ne peux pas dire que j'y prête non plus une attention démesurée. Il se trame que les paroles ne volent pas haut, mais c'est tout ce qui se dit d'«Island in the sun» dans mon lycée. Les paroles, aussi simples soient-elles, raison pour laquelle Rivers Cuomo ne les a pas incluses dans le livret, je ne les comprends pas. Et ne pas les comprendre, ça laisse les portes grandes ouvertes. Je pense que l'histoire se terminerait là si mes sœurs ne m'avaient pas acheté le CD 2 titres de cette chanson.

La face B de ce CD 2 titres, c'est «Oh Lisa», une super chanson power pop-punk. Les guitares sont compressées mais je n'ai aucun point de comparaison à ce moment-là et contrairement à la critique redondante de l'époque, je ne pense pas que ce soit un défaut, mais il faut se mettre à la place de quelqu'un qui n'avait pas entendu Weezer depuis Pinkerton l'abrasif, de son deu-



xième prénom, qui lui-même avait dérouté son monde après le Blue album. En tous cas, ces guitares sur «Oh Lisa», elles remplissent le moindre recoin pendant toute la durée du morceau : TOUTE. Le solo reprend la mélodie, autre critique qui sera souvent faite au Green album, incompréhensible pour moi. C'est puissant et concis. Je n'avais jamais entendu ça et c'est là, je pense, que les choses prennent une tournure différente. Je suis complètement mordu. Je ne sais pas encore ce qu'est la power pop, mais je peux vous dire que j'aime ça ! Donc en fait, c'est purement et simplement un choc esthétique et musical. Ça aurait pu tomber sur un autre groupe, un autre morceau, mais non c'était «Oh Lisa», un truc que j'avais jamais entendu, ce qui me fait bien marrer quand je l'écoute aujourd'hui. Et pourtant, elle a une saveur particulière. C'est ce morceau que j'ai le plus réécouté en écrivant ce texte pour me rappeler de tout ça. Il sent bon ce morceau. Il sent mes 18 ans.

En tous cas, une chose est sûre, il va me falloir le Green album pour en écouter davantage. Comme «Island in the sun» est un de leurs plus grands succès en France, super, je le trouve facilement au Centre Culturel Leclerc. Montauban étant pauvre en disquaires, il n'y avait que ça et

Tempo, mais je n'en étais pas encore au stade d'aller chez Tempo. Et là, j'écoute tout avec la plus grande attention, je retourne le livret dans tous les sens. «Torniamo all antico e sarà un progresso», paraît-il. Je me familiarise avec le nom de Ric Ocasek, avant de tomber amoureux de la reprise (très lo-fi) qu'a faite Weezer de «Just what I needed» et d'acheter Candy-O, premier album des Cars que je trouverai (c'est pas sur celui-là qu'il y a «Just what I needed», non). Je me familiarise aussi avec les membres du groupe. Je ne sais pas encore qu'il y a eu un autre bassiste très cool avant le très cool Mikey Welsh, ni que ce Mikey Welsh, il vient de Boston et qu'il a joué avec Juliana Hatfield. Ni qu'il sera remplacé par Scott Shriner très rapidement. Ni qu'il mourra en 2011 après avoir arrêté la musique et dédié les dernières années de sa vie à la peinture. Et puis les autres qui sont toujours là : Brian Bell à la guitare (qui a remplacé Jason Cropper au tout début), Pat Wilson et son jeu de batterie poum-tchaka-poum personnel et détendu, et puis Rivers Cuomo, le cerveau, l'homme aux mille looks, l'électron libre qui me fascinera et m'agacera de mille manières.

C'est le CD du Green album que j'ai entre les mains mais je vois instantanément une sépa-

ration en 2 faces. La première est plus bariolée. «Hash pipe» tranche par son chant aigu et sa bizarrerie qui ne laissera pas Todd Rundgren indifférent au point qu'il en fera une reprise. Celui qu'il a laissé indifférent par contre, c'est Ozzy, à qui Cuomo avait proposé la chanson sans qu'il y eut de retour. «Island In the sun» fait rentrer un peu d'air par sa légèreté plus tangible. Ces deux morceaux cassent le schéma power pop grosse guitare / gros refrain entraînant à la «Don't let go» ou «Photograph». La face B, qui commence par un «Knock-down drag out» des grands jours, c'est le contraire, elle file comme si c'était un seul morceau, ce qui lui sera souvent reproché. Et encore une fois, je vois pas le problème. L'homogénéité de cette face B, je l'aimerai tellement qu'elle me manquera fort sur certains albums par la suite. Et puis sur cette face B, j'aime la mélancolie douce-amère toute légère mais bien là qui culmine sur «O'girlfriend», la plus Posies des chansons de Weezer, dont on ne connaît hélas qu'une seule version jouée en concert. Autre point noir soulevé par la critique de l'époque : l'album est court. Il fait moins d'une demi-heure je crois. Ce point noir est pour moi un soleil. J'aime les albums courts, je chante les albums courts, je veux juste des albums concis, rien de plus. L'assouvissement de cette passion pour les albums concis connaîtra un autre point culminant en 2006 quand je découvrirai l'album des Lemonheads sorti cette année-là (mais lui dépasse un peu la demi-heure je crois). Je vais conclure sur le Green par l'évocation de Bob Mould qui, en 2014, pour The Quietus, sélectionne quelques-uns de ses albums favoris parmi lesquels figure le Green album et voilà ce qu'il en dit : «'Island in the sun', 'Hash pipe' not so much, but it's more like 'Don't let go', 'Knock-down drag-out', 'Simple pages' - those mid-tempo, really heavy ones, like the ones that have the Copper Blue feel, and that's Ric Ocasek that produced that one, so it's got that super compressed modern everything-up-front sound, it's really cool.» Merci Bob !

Ce mini-événement de l'année 2001 marquera un tournant déterminant dans la forme que prendront les 20 prochaines années.

- 1) Je ne découvrirai plus aucun groupe sur NRJ (mais à la radio, oui, quand même).
- 2) La musique, je ne la découvrirai plus que rarement par hasard, dorénavant, c'est moi qui vais aller la chercher et provoquer les découvertes.
- 3) Cela implique que je ne ferai pas attention aux dates, aux sorties et aux actualités. Je vais tout imbiber sans souci de contemporanéité, aucune date limite.

Toutes les vieilles choses ont-elles une âme ?

Oui. Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un maladroit et un triangle rose sur l'épaule

J'ai déjà passé beaucoup de temps à décortiquer le doux album de verdure, sans pour autant que ce soit mon album favori. D'ailleurs, je ne sais plus ce que ça veut dire aujourd'hui un album favori mais imaginons que quelqu'un vienne me voir et qu'il me demande de garder un seul album de Weezer - imaginons un peu cette situation tout à fait vraisemblable - peut-être alors que ma vraisemblable réponse serait Pinkerton, à n'en point douter. Fin du terrible suspense. Toujours est-il que pour pas faire un livre de 200 pages, on va accélérer un peu. Après le Green album, Maladroit arrive sans prévenir. Et là c'est autre chose. Un album assez varié, une pochette cool, un titre cool, de la pop aux grosses guitares mélodiques 70's, plus heavy que le Green album, plus mid-tempo. Je l'aime de suite. Je saignerai aussi toutes les démos de cet album où on voit tantôt un Weezer plus heavy («Serendipity»), tantôt un Weezer aux mélodies moins instantanées et plus 70's («Acapulco»). Pour moi jusque-là tout est parfait.

Je continue mes investigations. A la médiathèque, je tombe nez-à-nez avec Pinkerton, ils n'ont pas le bleu. Je dirais qu'on est en 2002, peut-être l'été après le bac, je ne sais plus. Et là, c'est le bouleversement sidéral qui me décroche une droite. Je ne vais pas refaire toute l'histoire du disque, le Cuomo qui se confie avec une sincérité qu'il regrettera par la suite, comme au lendemain d'une cuite. Moi, tout ça, ça me dépasse au début, ce que j'entends, c'est un album bruyant, une voix sur le fil (à la fin de «Getchoo», c'est terrible) et malgré tout, des mélodies, et encore des mélodies tenues par une batterie solide et rebondie. Mais surtout, j'entends des structures de morceaux souvent coupées par des ponts et si je retrouverai cette construction sur certains morceaux du Blue album, c'est un truc qui me manquera bien souvent par la suite, autant que la fantaisie de Matt Sharp et ses secondes voix. Encore aujourd'hui, plus que n'importe quelle autre chanson, je prends toujours énormément de plaisir à écouter «Pink triangle» (pour l'anecdote, la fille de «Pink triangle» était une bonne amie de Fat Mike de NOFX).

Un torrent de démos et une nuit blanche

Il n'y avait pas de lecteur CD à la maison, mais vers 2000/2001, on venait d'avoir un ordinateur

tout beau tout neuf, grâce au tonton qui s'intéresse à l'informatique. Donc, à ce niveau, on est un peu en avance (il deviendra obsolète six mois après et on le gardera environ 6 ans !). C'est là-dessus que j'écoute des disques aux casques. J'achète déjà la presse et je commence à voir les spécificités des uns et des autres (Rock and Folk, Rock Sound, Punk Rawk...), mais je reste un peu sur ma faim. Et c'est là que la magie opère, l'apparition de la connexion internet 56k et son doux crouic-crouic qui coupe la ligne téléphonique quand on se connecte. De l'autre côté, le monde de Weezer m'attend. Il se matérialise d'une part par le site officiel américain tenu de main de maître par le fidèle Karl Koch (le même que je verrai scotcher les setlists avant le concert d'Amsterdam en 2016), d'autre part par le site français Weezer France, tenu de main de maître par Sophie que je rencontrerai plus tard, et avec qui j'irai voir ce concert à Amsterdam, mais à ce moment-là je ne le savais pas encore. Il en reste des ruines ici-même (du site, pas de Sophie). Tout ça pour dire qu'un nouveau monde s'ouvre à moi, un monde de démos et de faces B. Car, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que jusqu'à Maladroit inclus, Weezer ne sera jamais avare en démos et faces B. Et ça, ça forge un fan ! Dans une interview, Ben Fox Smith, chanteur de Serafin, n'oublie pas de rappeler que le fan, c'est celui qui commence à aller fouiner du côté des faces B. Il n'a pas tort le coco. Je deviens encore plus mordu qu'il y a de chansons à découvrir. Au début, je passe

du temps à les écouter au format MIDI sur le site officiel du groupe. C'est une musique faite avec l'ordinateur, qui sonne comme un synthétiseur. Ça donne un côté très enfantin comme des comptines jouées sur un jouet. Je tombe encore et toujours amoureux des mélodies. Je me souviens très bien avoir écouté plusieurs fois «Teenage victory song» et «Jamie» sous ce format. Plus tard, à la résidence étudiante, où l'ADSL coule à flot, je tombe sur le filon, j'ai des frissons : un torrent de chansons classées de périodes en périodes, d'avant le Blue album jusqu'aux futures chansons prévues pour un cinquième album. Je n'en dormirai pas de la nuit. C'est à peu près à ce moment-là aussi que j'achète le Blue album au feu Virgin Capitole. Je mets un peu plus de temps à l'apprivoiser que Pinkerton, je ne sais pas pourquoi. Aujourd'hui quand je l'écoute, je repasse au moins deux fois «The world has turned and left me here», et son savant mélange de guitares électriques et acoustiques, à l'instar d'autres chansons de pleins de groupes que j'aime désormais (Lemonheads, Posies, Buffalo Tom, Guided By Voices, Bob Mould...).

Puis en 2004 sort le DVD : Video capture device. On suit le groupe dans son quotidien, en tournée, en studio, en concert. C'était quelque chose ce DVD. De tous les looks de Cuomo, celui qui me touche le plus, c'est celui qu'il arbore sur la vidéo d'un concert hommage à Mikel and Karli, les deux sœurs qui ont monté le fan club,





décédées dans un accident de voiture. La chanson «Hear you me» de Jimmy Eat World leur est également dédiée. C'est ce Cuomo romantique qu'on y voit, cheveux longs, vêtements larges, fils de hippie, qui serait bon pote avec Evan Dando (dans mes rêves !).

Le fan esseulé trouve soudain de la compagnie

Il n'échappera à personne que tout ça se joue en solitaire. Je ne connais pas de fans du groupe à ce moment-là. Y'a bien quelques gars un peu snobs dans mon horrible école d'ingé qui tiltent quand ils entendent «El Scorcho» dans ma bagnole : «Pinkerton, non je connais pas. Ouais l'album bleu, il est bien». C'est à ce moment où je me rends compte que c'est un groupe cool mais l'incruste de Weezer dans la réalité de mon quotidien s'arrête là. Internet va changer cette perception. Des groupes de tous horizons parlent d'eux, les communautés de fans sont solides, mais il faudra attendre quelques années avant que je me fasse de bons potes parmi les fans de toute la France. Des bons potes avec qui j'irai voir beaucoup de concerts. Et avec certains, j'irai même voir mon premier concert du groupe, ce qui n'a jamais été une fin en soi en ce qui me concerne. Malgré tout, le concert à Amsterdam en 2016, à la sortie du White album, reste un souvenir important avec l'impression marquée d'avoir visité les lieux de tournage d'un film que j'avais vu et revu.

Attente de l'étape suivante ou la plainte du fan déçu

Je me rappelle d'un article de Thomas VDB qui décrivait l'annonce d'un album de Weezer comme un moment où on commençait à avoir les jambes qui flageolent. C'est ce qui va m'arriver en attendant Make believe qui sort en mai 2005. Jusque-là tout allait bien mais, hélas, cet album va changer la donne. Grande déception. J'avais rien trouvé de nunuque avant, même pas «I do», une face B du Green album, qui essaye de son mieux de faire tirer une larme à l'auditeur, mais là, ça passe pas. Ça m'empêche pas de l'écouter en boucle, car je me rendrai vite compte que quelques morceaux sont quand même pas mal. Et ce sera ainsi, pour tous les albums qu'ils sortiront ensuite. J'y trouverai toujours des trucs que j'aime, en proportion variable, mais à chaque fois, je voudrais qu'ils soient tout à la fois : le Weezer qui en doit aux Pixies, le Weezer heavy, le Weezer power pop à trois accords, le Weezer qui sonne comme sur

Pinkerton, le Weezer qui joue de l'acoustique, le Weezer qui en doit aux Beach Boys, le Weezer qui jouerait dans la cour du Grand prix de Teenage Fanclub comme sur «The organ player». J'attends. Souvent je suis déçu. Je les écoute en boucle. Je commence à les aimer. Et c'est des albums qui se feront patiner par la nostalgie. Je suis même nostalgique du temps où j'écoutais Make believe à l'hôpital après une lourde opération en mai 2005.

Fin 2020, toutes les démos de chansons que Cuomo avait retenues jusque-là sont lâchées sur un petit site qu'il a construit lui-même. C'est la débandade comme en 2004 quand le torrent que j'avais téléchargé débordait de mes oreilles. Mais, à l'instar de la discographie de Guided By Voices, y'a beaucoup de tri à faire. Surtout, je suis beaucoup moins mordu. Néanmoins, en se forçant un peu, on se rend compte d'un nouvel âge d'or aux alentours du White album et d'Everything will be alright in the end où l'effort de composition est redoublé. On a toujours l'impression d'un vivier de chansons extraordinaires qui contrastent avec les chansons retenues sur des albums finalement en demi-teinte. Les morceaux laissés de côté de cette période font ressurgir le plaisir que j'avais eu à découvrir les raretés de l'époque du Blue album et de Pinkerton («The rule of life», «Bless the whole wide world», «She's just a girl», «Pacific sunset»...).

Cette année, ils sortent un EP pour chaque saison. Celui du printemps m'a laissé de marbre, jusqu'à nouvel ordre. Pas plus tard qu'hier, je lis la description que Rivers Cuomo donne des EP prévus pour l'été et l'hiver. Celui de l'été doit sonner comme du «Beach Boys crunchy» et celui de l'hiver comme Elliott Smith. Il ne m'en faut pas plus, j'attends l'étape suivante avec impatience.

■ Pierre

W(ho's next)-FENECE

HELLFEST

SUNSTARE

HONEY FOR PETZI

CLEGANE

ALI VEEJAY

CAIMAN

CHASING FOXES

WNTRHLTR

THE BRADLEYS

TH3ORY

...



0622